

Des couples

Maurice Leblanc

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

1

En arrivant à son bureau, M. Fouque aperçut sur la table une lettre à son adresse. Il déchira l'enveloppe et lut :

« Je vous préviens que votre femme a rendez-vous chaque mercredi, à trois heures, au carrefour des Ormes, dans la cabane d'un bûcheron. Son complice est l'un de vos amis, un de vos collègues de cercle. »

M. Fouque haussa les épaules, chiffonna le papier, le réduisit en boule. Mais, au moment de le jeter, un scrupule le retint : « On ne laisse pas traîner de telles horreurs, » se dit-il, et il empocha la lettre. Puis il manda son principal contremaître, lui dicta ses ordres d'un air détaché, et lui enjoignit spécialement de surveiller les travaux de la nouvelle école communale.

Aussitôt seul, il reprit la lettre ; malgré lui elle le taquinait, et il l'examina, l'étudia avec une minutie anxieuse. Il ne put cependant reconnaître cette écriture tremblée, dansante, évidemment contrefaite. Certes il ne doutait pas de M Fouque, la vertu de Julie lui semblait inattaquable et son orgueil personnel lui défendait de soupçonner sa femme. Et pourtant quelle précision terrible dans cette dénonciation anonyme ! Le jour, l'heure, l'endroit, aucune preuve ne manquait.

Soudain ses yeux tombèrent sur un calendrier :

— Mercredi, s'écria-t-il, c'est aujourd'hui !

La nécessité d'une détermination immédiate le tourmenta. Devait-il se confier à Julie, ou bien l'espionner, ou plutôt se taire et dédaigner une calomnie absurde ?

Ce dernier parti lui plaisait par sa simplicité et surtout l'empêchait de se lancer dans une aventure dont le résultat l'inquiétait à son insu. Mais une minute après, il se ravisait en songeant qu'un rival se moquait de lui peut-être, et il combinait des vengeances terribles. Toute la matinée, il fut taciturne, maussade, irritable, et finalement rentra chez lui, toujours irrésolu.

Au déjeuner, son silence frappa M Fouque. Elle lui demanda : « Qu'est-ce que tu as ? »

Il répondit : « Rien, que veux-tu que j'aie ? »

Puis, se levant, il prononça négligemment :

— Tu te promènes, aujourd'hui ?

— Oui, un peu.

— De quel côté ?

Elle eut l'air de réfléchir et dit :

— J'ai envie de faire un tour dans les bois. Le temps est si beau.

Décontenancé, il balbutia : « Ah… ah… tu iras dans les bois, » et il sortit pour cacher son trouble.

Il se dirigea vers le cercle. Un sentiment obscur l'y entraînait, le besoin d'un confident qui mettrait un terme à ses tergiversations. Et aussi germait en lui le désir instinctif d'exposer son cas, d'intéresser quelqu'un à sa personne et à ses actes.

M. Fouque, entrepreneur à Caudebec-en-Caux, avait la réputation d'un homme capable, d'un homme entendu pour tout ce qui touche au bâtiment. Mais il était établi qu'en dehors de ses affaires il ne savait pas se conduire. On lui refusait les qualités indispensables à l'homme de bonne société, le tact, le goût, la mesure.

— Fouque est un garçon de valeur, disait-on de lui, un piocheur, une maison solide, mais ça n'a pas d'usage, ça ne se doute pas de ce que c'est que la vie.

Le plus souvent on n'en parlait point. On lui accordait la quantité d'estime qui correspond à dix mille francs de rente, mais il n'occupait pas le rang auquel une pareille fortune permet d'aspirer. Boulard, le pharmacien, qui pourtant tenait une boutique et ne possédait que six mille livres, jouissait évidemment d'une considération plus grande.

Au résumé, M. Fouque manquait de surface. D'une taille exiguë et d'un esprit étroit, il prenait dans le monde aussi peu de place que dans l'air. Son petit corps, ses petits bras, ses petites jambes, ses petites idées, en faisaient un de ces individus secondaires qui passent inaperçus, et chez lui, avec sa femme, ainsi qu'au cercle, avec ses amis, il restait, malgré ses efforts, sans importance et sans autorité.

Il s'était marié parce que le mariage donne un poids et une teinte sérieuse que n'acquiert point le célibataire. Il espérait ouvrir un salon où il recevrait la société de Caudebec et s'arranger un intérieur où il dominerait. Mais ses invités mangeaient, buvaient, fumaient, sans se soucier de l'hôte qui leur offrait des

mets, des vins et des cigares. De même sa femme accaparait la suprématie qu'il avait convoitée.

M Fouque, fille d'un mercier d'Yvetot, qui joignait à grand'-peine les deux bouts, était une brune, menue, têtue, d'un aspect agréable et d'un caractère hargneux. Il l'avait choisie pauvre pour mériter sa reconnaissance et s'assurer de sa soumission. Mais il se heurta, dès l'abord, à une volonté qui déjoua ses calculs. Elle fit main basse sur les clefs, dirigea les domestiques, commanda les repas, meubla le salon, bouleversa le jardin, agit enfin selon son bon plaisir, sans jamais consulter son mari.

Du moins chercha-t-il le calme, le repos. Là encore il échoua. En rentrant de son bureau, il tombait toujours au milieu de gronderies, et s'il risquait une observation, M Fouque le rudoyait et s'enfermait dans sa chambre. Elle n'avait pas pour lui les égards dus à un chef de maison. Elle ignorait les complaisances et les empressements qui flattent l'amour-propre, les soins qui dorlotent, les chatteries qui engourdissent, elle négligeait les gentillesses, les petites douceurs, les plats sucrés. Enfin elle ne réalisait pas l'idéal de la femme pour M. Fouque, un mélange de garde-malade et de cuisinière.

Il s'en plaignit ; puis, constatant avec regret que rien ne pouvait remédier à cet état de choses, ni sa mauvaise humeur, ni ses bontés, ni ses prières, il abandonna la lutte et se résigna.

Au cercle il sentait davantage encore sa situation subalterne. Il s'exaspérait de voir les joueurs de billard et de whist interrompre leurs parties quand M Gautier, le notaire, causait politique, ou quand cette mauvaise langue de Lamotte racontait les potins de la ville. Et Ferrand donc, son meilleur ami, tous se taisaient dès

qu'il développait ses idées sur la littérature et qu'il jugeait le feuilleton de l'Éclaireur Cauchois. Valin, ce gros homme ridicule, captivait son auditoire par le récit de son voyage en Bretagne. Baril, l'huissier, tournait comme pas un le calembour et l'anecdote, et Boulard, le pharmacien, qui de l'aveu général possédait à fond l'âme humaine, excellait à résoudre les cas de conscience. Enfin chacun avait sa spécialité, chacun excitait plus ou moins l'intérêt par un point quelconque de son existence ou une aptitude de son esprit. De temps à autre partait un :

— À propos, Chose, pourriez-vous me dire ?

Lui, il n'avait jamais à répondre, on ne l'interrogeait pas. Il restait à l'écart, le visage jaune, de la bile plein le cœur, un sourire de mépris aux lèvres, comme un homme méconnu qui sait ce que l'on perd à ne point l'entretenir. Et il s'énumérait ses titres au respect d'autrui, ses dix mille francs de rente, sa position bien assise, son cheval, sa voiture.

L'injustice et l'aveuglement de ses collègues le révoltaient. Il aurait voulu paraître, briller, devenir quelqu'un que l'on écoute, avoir sa place parmi ceux qui pérorent, être le monsieur que les passants montrent du doigt, et dont on dit en se retournant :

— C'est Monsieur un tel qui se promène.

Il aurait voulu, en émettant une opinion, éveiller la curiosité des assistants, provoquer le murmure qui applaudit ou le hochement de tête qui désapprouve. Il rêvait des discours, des bons mots, des succès oratoires. Mais, outre qu'il éprouvait à s'exprimer un malaise qui parfois dégénérait en bégaiement, le peu d'attention qu'on lui prêtait le rendait timide et le condamnait au silence.

Alors, renonçant à conquérir l'autorité qu'il méritait, il se rejeta sur les conversations particulières. Il attirait ses amis dans l'embrasure des fenêtres, les agrippait par un bouton de leur jaquette, et, d'un ton larmoyant, les saturait de confidences. Il divulguait les secrets de son ménage, quêtait un conseil, inventait d'interminables histoires. Il déplorait les défauts de sa femme :

— Voyez-vous, M Fouque n'a pas de moelleux, nos caractères se choquent, il n'y a pas de jour qu'elle ne me fasse une scène, puis ce sont des bouderies, et des soirées, des nuits s'écoulent sans qu'une parole soit prononcée. Certes elle n'est pas méchante, mais elle se plaît à crier, à disputer, à vociférer. Souvent même elle lève la main.

Il alla plus loin et, dans des crises de bavardage, il révéla des détails physiques : elle avait une poitrine, cette Julie, et des bras, et des jambes, et une peau surtout, une peau admirable ! Une fois, étourdi par des libations trop nombreuses, il dévoila des particularités plus intimes encore : « Figurez-vous, mon cher, qu'elle a, au haut de la cuisse gauche, une fraise énorme, une vraie pièce dè dix sous, toute blanche. Ah ! on ne s'ennuie pas avec elle. Par malheur, pas de tempérament. Que voulez-vous, elle n'aime pas ça !... »

D'abord on s'amusa de ces indiscrétions, on l'excitait, on réclamait des nouvelles de Julie et de sa fraise. Puis on se lassa de lui. Il répétait invariablement les mêmes choses et, d'avance, l'on savait ses paroles. On se méfiait de ses petits bouts de phrase hachés, hésitants. On le fuyait comme un importun, on lui tournait le dos comme à un quémandeur.

— Vraiment, il n'est pas drôle, Fouque, c'est un homme capable, mais ça n'a pas de suite dans les idées.

Et son isolement recommença plus âpre et plus pesant. On ne lui parlait pas, on ne l'écoutait pas, on ne tenait aucun compte de ses gestes et de ses actions.

En somme, jusqu'alors, M. Fouque n'avait pas à se louer de la vie.

Le cercle de ces messieurs, le cercle de l'Union, se trouvait sur le quai, au premier étage du café Industriel. Il comprenait une pièce unique, très profonde, couverte d'un papier bleu azur, et décorée de glaces, de porte-manteaux et de règlements se rapportant aux différents jeux. Au fond le billard, situé dans l'ombre, nécessitait une suspension de deux lampes continuellement allumées. Cette suspension, mal accrochée, allait de travers et mettait deux plaques de clarté aux angles opposés du billard. Près des fenêtres, qui toutes avaient vue sur la Seine, alternaient les tables au tapis vert et les tables de marbre où l'on consommait.

Ce jour-là, une chaleur lourde emplissait l'appartement, montait poussiéreuse de la rue criblée de soleil, tombait âcre et malsaine du plafond où s'accumulaient des nuages de fumée.

Deux de ces messieurs jouaient au piquet ; les autres, le gilet déboutonné, les jambes allongées, la pipe aux lèvres, causaient gravement de choses sérieuses. La récolte s'annonçait bien cette année, les pommes donneraient, il y aurait de la prune. Seulement il fallait un peu de pluie, car le paysan se plaignait déjà de la sécheresse. Puis on attaqua la politique. Les avis se partagèrent. La résistance du ministre ne pouvait durer, on en a assez

de lui, disait l'un. — Il y est, qu'il y reste, répliquait l'autre, on n'aime pas les changements en France.

Assis dans un coin, M. Fouque contemplait d'un regard vague une rangée de peupliers qui bordait l'autre rive du fleuve, pendant qu'autour de lui s'égouttaient lentement les paroles banales et importantes. Il n'entendait pas. Il méditait, le coude appuyé, le menton sur son poing, comme un homme assailli d'ennuis et dont la pensée a besoin de se recueillir.

Soudain une voix le tira de son engourdissement :

— Eh bien, Fouque, qu'y a-t-il ? Vous avez l'air tout je ne sais quoi.

Il leva la tête brusquement, simulant à cette question impatiemment attendue, un embarras qu'il n'éprouvait pas. Puis il plissa le front, fit prendre à son visage une expression découragée et soupira :

— Moi ? rien, un embêtement…

On se tut de peur d'être indiscret. Mais lui, fâché qu'on ne l'interrogeât plus, continua :

— Oui, un embêtement, un gros embêtement… une lettre…

Quelqu'un demanda, par politesse :

— Ah ! une lettre ?

— Oui, une lettre… une lettre anonyme…

Ces messieurs se tournèrent vers lui, et l'un d'eux, abandonnant sa pipe, répéta :

— Anonyme ?

— Oui, une lettre anonyme.

— Mais, concernant qui ?

— Concernant… concernant…

Il hésita quelques secondes, quoiqu'il brûlât de parler ; puis, paraissant se décider tout d'un coup, il acheva résolûment :

— Concernant ma femme.

La partie de piquet fut suspendue. Boulard, le pharmacien psychologue, quitta sa chaise et s'installa près de M. Fouque. Les autres le regardaient avec cette prière des yeux qui implore la suite d'un récit.

Fier de la curiosité qu'il inspirait, il voulut encore l'accroître en différant ses explications. Il s'éloigna et arpenta la pièce, les mains derrière le dos, la tête baissée, les paupières mi-closes, comme pour s'isoler et n'adopter une détermination qu'après en avoir mûrement pesé les bons et les mauvais côtés. Parfois il s'arrêtait court, frappé sans doute par une idée gênante, fixait le plancher et repartait d'un pas plus rapide.

Enfin il s'approcha de ses collègues, se tint debout contre la fenêtre, dans l'attitude qui convient aux moments décisifs, toussa et posément déclara :

— Messieurs, avant tout, j'exige de vous le secret le plus absolu sur ce que je vais vous communiquer.

— Parfaitement, nous ne dirons rien, allez donc.

— Non, non, je désire un vrai serment, car il s'agit de mon honneur, il s'agit de notre honneur à tous, il s'agit de l'honneur même du cercle de Caudebec.

Un silence solennel régna, un de ces silences qui indiquent la gravité d'une situation. Ils étaient là cinq, Gautier, Lamotte, Valin, Baril et Boulard, tous des gens d'un mérite notoire, d'une capacité incontestable. Et tous les cinq levèrent la main et répondirent d'une même voix, en étendant sur leurs glorias leurs doigts écartés :

— Nous le jurons.

Une joie immense envahit M. Fouque, il savoura longuement son bonheur, et ce fut avec un sourire qu'il tira la lettre anonyme et la lut :

« Monsieur, je vous préviens que votre femme a rendez-vous chaque mercredi, à trois heures, au carrefour des Ormes. Son complice est un de vos amis, un de vos collègues du cercle. »

— C'est tout, il n'y a pas de signature, et maintenant causons.

Il s'assit. Lamotte affirma :

— C'est une affaire délicate, extrêmement délicate. Réfléchissons.

Ils réfléchirent. Du temps s'écoula. Personne ne prit la parole. Les physionomies étaient imprégnées de pensées profondes, et les sourcils froncés marquaient l'effort de la méditation,

M. Fouque hasarda :

— Eh bien, Boulard, vous qui possédez si bien l'âme humaine, qu'est-ce que vous en dites ?

Boulard, interpellé, vida son verre, saisit son front et jeta de la lumière sur la discussion :

— En principe, la lettre anonyme est une infamie. Un homme qui se respecte la détruit sans la lire. Mais, dans la pratique, il y a deux cas : ou bien son contenu est faux et l'affaire est classée, ou bien il est véridique, et il faut agir. Êtes-vous de mon avis, messieurs ?

Une approbation courut parmi les assistants.

— Or, ajouta le pharmacien, pour savoir à quoi s'en tenir, le mieux est de lire la lettre et de se livrer à une enquête sur les faits qu'elle avance. C'est généralement la marche en pareille matière.

— Très bien raisonné, s'écria M. Fouque, et vous concluez ?

— Je conclus sans conclure. Je citerai simplement le vieux dicton : « Il n'y a pas de fumée sans feu. »

— Alors vous croyez ?

— Je ne crois rien, j'expose une opinion personnelle.

— Vous êtes dur, mon ami, M Fouque est incapable…

— Il ne faut pas se fier aux femmes, interrompit sagement Boulard. Je les ai étudiées de près, quand j'étais interne à l'hôpital de Rouen, je peux me vanter d'avoir poussé mes investigations jusque dans les replis les plus cachés du sexe faible… Eh bien, la plus honnête ne vaut rien. Méfiez-vous, mon cher, méfiez-vous.

M. Fouque eut un geste désespéré et l'angoisse la plus vive se peignit sur son visage.

— Moi, je n'hésiterais pas, articula nettement le pharmacien. À votre place, je mettrais mon chapeau, je gagnerais la route d'Yvetot, et j'irais surveiller un peu le carrefour des Ormes. Il ne vous en coûte rien et, après, vous serez plus tranquille. Qu'en dites-vous, messieurs ?

Ces messieurs n'opposèrent aucune objection. Mais M. Fouque, quoique persuadé, se débattit encore pour le plaisir de discuter. Il lui répugnait d'espionner, il considérait cet acte comme indigne de loi. Profitant de l'occasion, il babilla à tort et à travers, étala les qualités de sa femme, invoqua son honnêteté, la droiture de ses instincts, son passé impeccable et s'attacha surtout à démontrer qu'elle ne lui pardonnerait jamais un tel manque de confiance.

D'un mot Boulard le convainquit :

— Et l'honneur du Cercle, mon ami ? Car enfin vous oubliez que si votre femme est coupable, elle a un complice, que ce complice est parmi nous, et que, par conséquent, nous devons nous mettre sur nos gardes.

Cet argument l'écrasa :

— Mes amis, je m'incline devant vos bons conseils. Si votre aide m'est nécessaire dans cette affaire délicate, soyez sûrs… n'est-ce pas ?…

Il eut un regard fin que les autres ne remarquèrent pas, distribua des poignées de main énergiques, et sortit, l'allure batailleuse.

Derrière lui, Gautier s'écria :

— Ce pauvre Fouque, il en tient.

Cette saillie amusa ces messieurs. Ils s'égayèrent un moment aux dépens de leur infortuné collègue ; puis, abordant un ordre d'idées plus élevé, ils recherchèrent les différents moyens de combattre l'adultère.

Deux heures plus tard, M. Fouque revenait du carrefour des Ormes. Il marchait à grands pas rageurs, frappant des pieds, faisant tournoyer sa canne avec des gestes de matamore. Son petit corps gras et rond, pareil sur ses jambes maigres au corps d'une araignée, rebondissait d'une cuisse à l'autre comme une balle élastique. Sa, tête rejetée en arrière, sa bouche contractée, comme prête à mordre, son chapeau bosselé mis sur l'oreille, semblaient provoquer les arbres du chemin, les gerbes de blé, les tas de cailloux.

Parfois une exclamation lui échappait : « Trompé, trompé l » et il prononçait ce mot d'une voix étonnée, en ouvrant les bras et en secouant les épaules, ainsi qu'un homme incrédule.

Il voulait douter malgré l'évidence, malgré le témoignage irrécusable de ses yeux. Mais il reconstitua la scène, évoqua les deux coupables, et revit bien sa femme, Julie elle-même, les vêtements en désordre, et Ferrand, son meilleur ami…

Ce souvenir l'occupa et il y songea froidement, sans jalousie. Cette conviction qu'un homme était l'amant de M Fouque, baisait ses lèvres, caressait sa chair, n'éveillait en lui aucune douleur, aucune amertume. Il s'avoua même que Julie paraissait auprès de

Ferrand plus tendre qu'auprès de lui, plus passionnée, et, quoique cela le vexât, il n'en souffrit point.

Et longtemps pour se distraire, il força son esprit à se fixer sur cette scène, il essaya d'étouffer la pensée qui l'obsédait sous un amoncellement d'idées futiles, de détails divertissants, de petits faits grotesques qu'il s'ingéniait à reconstruire. Mais soudain son orgueil blessé se réveillait, comme ces maux physiques qui agissent par saccades, et de nouveau sa colère jaillissait.

Trompé, lui, M. Fouque, l'ancien manœuvre arrivé à Caudebec en sabots, puis devenu maçon, puis contremaître, M. Fouque, le fils de son travail. M. Fouque l'entrepreneur, le maître de trente ouvriers, le propriétaire d'une maison en ville et de trois fermes à Saint-Wandrille, tout cela trompé ! C'était moins le mari qui se trouvait atteint que le chef de famille, le commerçant, le membre du cercle de l'Union.

Il se sentait humilié comme un enfant qu'on fouetterait en place publique. « Moi. M. Fouque, trompé, moi ! » Il répétait cette phrase sans la comprendre, tant cela lui semblait une impossibilité ! Qu'un autre le fût, soit, mais lui, M. Fouque !... Il conçut moins d'estime pour lui-même et, se jugeant avec plus de sévérité, il accepta plus facilement le rang secondaire où le monde le reléguait.

Il traversa Caudebec, gagna le bord de la Seine, mais, préférant éviter le cercle, il remonta par la place de l'église jusqu'à la route de Villequier. À gauche il dominait le fleuve qui coulait au bas des vergers, à droite des bois grimpaient sur la colline. Il s'y engagea pour se cacher.

Il avait envie de pleurer, de se tordre les mains, de se casser la tête. Qu'allait-il devenir maintenant ? Tous devaient savoir ou sauraient son infortune. Il serait la fable de la ville, la risée de ses collègues, et il devinait le silence moqueur, coupé de chuchotements, qui accueillerait ses entrées. Comment désormais conquérir ce rôle prépondérant qu'il aspirait à tenir ! Il n'y avait plus à tenter la lutte, car son effacement s'augmenterait de tout le ridicule du mari trompé.

De cela surtout venait sa rancune contre sa femme. Il lui avait tout donné, à l'ingrate, l'argent, la considération, le bien-être, le luxe. Il l'avait tirée de sa boutique pour en faire une dame, et elle se permettait d'élever un obstacle entre lui et le but convoité. Elle le récompensait de sa générosité en lui interdisant l'accès des honneurs et des postes qu'il pouvait briguer légitimement.

Et ce Ferrand, son camarade, le seul qui montrât de la déférence envers lui, ce vieux Ferrand que souvent, au sortir du cercle, il prenait par le bras et emmenait dîner à la fortune du pot ! Il l'aimait comme un frère au point de lui confier ses déboires et ses espérances. Et c'était celui-là que sa femme choisissait pour entraver son ambition et briser sa carrière.

Il ne forma d'ailleurs aucun projet de vengeance. Sa longue course à travers les bois, le contre-coup des émotions ressenties, l'accablaient de fatigue, et sa fureur s'évanouissait peu à peu. Mais, par un mensonge instinctif vis-à-vis de lui-même, il affecta une tristesse infinie. Il s'exagéra son amour pour Julie et son amitié pour Ferrand, il se persuada qu'il les adorait jadis et qu'ils vivaient ensemble tous trois, sans jamais se quitter. Alors, pleurant ses illusions, il dit à haute voix :

— Encore un rêve qui s'écroule.

La douleur le terrassait. Il entrevit un avenir solitaire, où il demeurerait dans son coin à écouter les autres, une vieillesse froide, sans gloire, sans popularité, sans famille. Cette existence l'effraya, et il eut pitié de lui-même. Décidément la destinée s'acharnait après lui.

Jusqu'à la fin du jour, il erra comme un vagabond, les membres rompus, le cœur lâche. Puis soudain cet isolement lui pesa, et il retourna à petits pas, les jambes pliées, le dos voûté, la tête basse. Sa canne, qui traînait à terre, le suivait d'un air vaincu. Il s'abandonnait, consentait à sa défaite, se ratatinait, rentrait sa poitrine, se faisait plus mince, plus chétif. Son. infortune le pénétrait, le mouillait, lui donnait l'aspect piteux d'un individu qui a reçu une averse et qui grelotte sous ses habits trempés d'eau.

Il longea la Seine, dépassa la chapelle de la Barre-y-va, et enfila le quai.

Aux fenêtres du cercle, il aperçut ses amis qui, du geste, l'invitaient à les rejoindre. Il refusa ; mais, comme ils insistaient, il obéit machinalement et se dirigea vers le café de l'industrie. Ces messieurs étaient là une vingtaine qui sirotaient des absinthes et des vermouths. Ils saluèrent l'arrivée de M. Fouque par des acclamations :

— Enfin c'est lui, le voilà, eh bien, Fouque, quoi de neuf ?

Il ne s'étonna pas, ne se souvenant plus du serment de ses collègues, que son secret fût ainsi divulgué. On l'entourait, on le harcelait de questions, on lui faisait une sorte d'ovation.

Et cette empressement lui réchauffait l'âme ; il se sentait amolli par l'atmosphère de sympathie qui le baignait, il se trouvait à l'aise au milieu de ces affections solides et de ces dévouements éprouvés. Ses nerfs se détendirent, sa souffrance se dissipa, et un mot lui vint aux lèvres qu'il lâcha malgré lui :

— Cocu !

Il y eut un mouvement de stupéfaction. Ce cri brutal pétrifia les assistants, paralysa les mouvements, coupa court aux entretiens. François, le garçon, qui sortait avec un plateau de verres vides, s'arrêta net, cloué à terre. Un silence lourd plana, un silence d'église, la nuit.

Un bruit cependant résonnait, un souvenir de bruit plutôt, un écho indéfiniment propagé. C'était le petit mot drôle et terrible, aux syllabes légères comme des ailes.

Longtemps il vola dans l'appartement, sautilla sur les tables, cabriola sur le billard, gambada sur le plancher, se cogna au plafond, rebondit contre les murs. Longtemps il bourdonna aux oreilles, effleura les fronts, retentit dans les cerveaux, accrocha des sourires aux visages des célibataires, éveilla chez les autres une raillerie mêlée de peur, cette peur sourde des maris que l'infortune peut atteindre à leur tour.

M. Fouque jouissait de l'effet produit, et pour le prolonger, il répétait :

— Cocu… cocu…

d'un air pénétré.

— Voyons, un peu de courage, il n'y a pas que vous, s'écria avec fatuité Germain, un vieux beau surnommé « le tombeur de femmes ».

— Pas que moi, pas que moi, gémit l'entrepreneur, ça n'empêche pas que je sois cocu.

— Bah ! On n'en est jamais sûr…

— Comment, hurla M. Fouque, hors de lui, je ne le suis pas ? Mais puisque je l'ai vu ! Vous n'allez pas le nier, j'espère ? On voit ce que l'on voit.

On s'interposa.

— Évidemment, Germain, puisque Fouque assure…

— C'est vrai, mais qu'a-t-il vu ?

— Ce que j'ai vu… ce que… eh bien…

Il hésita. Une pudeur subite le retenait. Il avait honte de publier son aventure, et il fut sur le point de la cacher, comme un malade qui dissimule soigneusement quelque plaie infâme. Il eut l'intuition du ridicule auquel il s'exposait. Déjà sans doute on se moquait de sa résignation. Il observa ses collègues et crut distinguer sur certaines physionomies une expression de dédain. Cette remarque ralluma son courroux, et il jugea nécessaire de le manifester pour sauvegarder son amour-propre.

Il s'en prit au garçon qui ricanait ouvertement, l'injuria, le mit à la porte. Puis, la face rouge, congestionnée, il parcourut la pièce en s'attaquant à des ennemis imaginaires auxquels il montrait le poing. Et il vociférait : « Salops… canailles… femme parjure… »

On réussit à le calmer. Il s'abattit sur une chaise et, las, épuisé par son accès de rage, il obéit aux prières de ces messieurs.

Il n'avait plus de force, plus de pensée, et les paroles coulèrent de sa bouche, très doucement, très faiblement, comme une confession d'agonisant.

— Je ne pouvais supposer que ce fût vrai… il y a des choses si monstrueuses qu'on les rejette. Je suis parti, confiant, comme pour une promenade. Une fois hors la ville, au bas de la côte, je coupai le bois par les sentiers de traverse. Le ciel était bleu, j'en voyais des coins entre les arbres qui m'abritaient du soleil, et j'avançais gaillardement, heureux de me dégourdir les jambes. Aux environs du carrefour des Ormes, j'évitai de heurter les cailloux ou de froisser les branches, afin de ne pas dévoiler ma présence. Puis je me blottis dans un fourré et j'attendis… J'attendis quoi ?… je ne saurais dire : j'étais sûr que personne ne viendrait. En face, de l'autre côté de la clairière, s'élevait une espèce de cabane, une cabane de berger. Tout près d'elle, un âne broutait. Il faisait très chaud, je m'assoupissais lorsque j'entendis un bruit de pas… Je prêtai l'oreille… les pas s'approchèrent… une femme se dirigea vers la cahute, entr'ouvrit la porte, et disparut… Je l'avais reconnue, c'était ma femme !

M. Fouque lança cette phrase crânement et s'interrompit. En parlant, il s'était animé peu à peu, avait redressé sa taille et retrouvé son aplomb. Il ne bégayait plus. La certitude de son succès lui donnait même de l'éloquence.

Il poursuivit :

— Oui, ma femme, M Fouque ! J'eus envie de courir à elle, de la renverser, de la fouler aux pieds. Mais, ainsi, son complice

m'échappait, et c'est lui surtout qu'il me fallait. Je comprimai mon front prêt à éclater. « Voyons, me dis-je, du sang-froid, conservons notre empire sur nous. » Et j'eus l'affreux courage de ne pas bouger. J'attendis un quart d'heure… une demi-heure… personne. Tout à coup une idée horrible me frappa. Qui sait s'il n'était pas entré déjà, lui ? J'eus peur de devenir fou. Ainsi, là-bas, pendant que je tergiversais, eux… Je dus encore rassembler toute mon énergie, me raisonner, étouffer la colère qui bouillonnait en moi. Après tout, je pouvais me tromper. Alors je contournai la clairière, me faufilant d'arbre en arbre, je gagnai l'autre côté, cinq ou six mètres seulement me séparaient de la cabane. Cependant je ne perçus que le bruit régulier des mâchoires de l'âne. Je me glissai, je rampai, et je finis par distinguer un murmure confus. Il n'y avait plus de doute.

M. Fouque se tut, estimant une courte pause indispensable, en cet endroit, à l'intérêt de son récit.

Il déclamait, debout, maintenant, avec des gestes larges qui accompagnaient les longues périodes et des gestes brusques qui scandaient les phrases plus courtes. Il ralentissait son débit, le précipitait, haussait la voix, la baissait, en un mot ménageait ses effets comme un orateur à la tribune :

Il continua :

— Mon premier mouvement, je l'avoue, fut de briser tout, de massacrer les coupables. Et puis, quoi ! me dis-je, si ce ne sont pas eux ? Si ce n'est pas ma femme ? Deux femmes peuvent avoir la même toilette, la même tournure, la même démarche. À une certaine distance, une erreur est possible. Donc je devais d'abord vérifier mes soupçons. J'examinai la cabane. Il n'y avait qu'une

fenêtre étroite qui s'ouvrait à une hauteur de six ou sept pieds. Autour de moi, rien, pas de grosse pierre, pas de bûche. Que faire ? Longtemps je me creusai le cerveau inutilement. Enfin je découvris un moyen. Doucement j'arrachai de l'herbe et je la présentai à l'âne. Il s'avança, renifla à plusieurs reprises et en happa quelques brins. Je renouvelai l'expérience, l'attirant, m'efforçant de le ranger le long de la cabane. J'y réussis. Alors j'amoncelai de l'herbe devant lui. Puis, pendant qu'il la mangeait, je l'escaladai prudemment, avec précaution, et, m'aidant de sa crinière, je me hissai à genoux sur son dos jusqu'à la fenêtre, et je vis… ma femme… et… et Ferrand.

Une troisième fois, M. Fouque s'arrêta. Il promena sur les assistants un regard circulaire. Toutes les figures étaient empreintes d'une curiosité ardente qu'il se plut à tenir en suspens. Il sentit qu'il possédait son auditoire, qu'il l'avait bien en main, qu'il pouvait le mener à sa guise.

— Eh bien ! eh bien ! réclama-t-on, allez.

Ses traits se dilatèrent. Un contentement indicible se trahissait dans tout son être, dans ses joues épanouies, dans la mimique de ses petits bras qui s'agitaient joyeusement.

Il reprit nonchalamment, d'un air bonasse :

— Que vous dirai-je de plus ? comment vous décrire mon indignation ? Seuls ceux d'entre vous qui ont passé par là me comprendront. Et puis, est-ce que je me rappelle, moi ? Il y a de ces minutes d'égarement qui ne laissent aucune trace. Ce que je puis affirmer, c'est que je les ai couverts d'invectives, que j'ai cogné contre la porte à coups redoublés, que j'ai tenté de démolir la cabane, et puis quoi ! j'eus un éclair de lucidité, je me suis figuré la

lutte qui s'ensuivrait, les deux corps roulant par terre, une bataille de gens du peuple, de voyous. Était-ce digne de moi ; de ma position, de mon âge ? Avais-je le droit de m'abaisser ainsi ? Non, c'est une réparation plus éclatante qu'il me faut.

— Alors ? demanda-t-on.

Il riposta :

— Alors, je m'en allai. Avouez, messieurs, que je n'avais rien de mieux à faire. Pouvais-je me colleter avec mon rival ? Est-ce ainsi qu'on punit un outrage ?

— Vous avez raison, prononça sentencieusement le notaire, et nous sommes à votre disposition…

M. Fouque ne releva pas cette offre. Son discours, terminé, il affectait un accablement sans bornes. Prostré sur une chaise, le buste replié sur son ventre, il gardait bien l'attitude d'un homme écrasé par un malheur au-dessus de ses forces.

De temps en temps, il soupirait : « Cocu… cocu » et il épiait ses collègues, prêt à éclater de nouveau au moindre signe de gaîté.

Mais ces messieurs restaient impassibles. Seulement, dès qu'il courbait la tête, quelque chose courait parmi eux, un rire contenu, discret, étouffé, un rire qui crispait les bouches, qui fermait les yeux, qui tordait les membres. Et, de place en place, jaillissait involontairement un :

— Cocu… cocu…

Et le petit mot drôle voletait, gambadait, cabriolait, rebondissait, résonnait, gaiement, gentiment, gracieusement :

— Cocu… cocu… cocu…

M. Fouque habitait à l'extrémité de Caudebec une maison carrée et solide, située entre la Seine et la route de Rouen.

D'ordinaire, il s'y rendait en dix minutes, montre en main. Ce jour-là, il lui fallut davantage.

Ilmarchait lentement, le corps songeur. Chacun de ses pas paraissait le résultat d'une réflexion. Ses traits anxieux dénotaient l'émotion que l'on doit éprouver aux minutes critiques de la vie. Il ne se laissa pas distraire par ce qui l'attirait habituellement, et ne s'occupa ni du nombre des ballons qui planaient au haut du sémaphore, ni du nombre des voyageurs que l'on apercevait attablés à l'Aigle Rouge. Il ne remarqua pas les passants qui le croisèrent, oublia de déplorer le mauvais état du chemin, et même ne répondit pas au salut d'un paysan.

Àquelques mètres de la porte, il prépara son trousseau de clefs, puis il se redressa, prit une contenance décidée, une figure énergique et froide et, l'aspect implacable d'un justicier, il entra.

Le vestibule était large et obscur. Au fond se trouvait la salle à manger, à droite un salon, et à gauche une lingerie.

M. Fouque déposait sa canne et son chapeau, lorsque M Fouque se précipita vers lui et lui présent ? son front. Il la repoussa doucement, mais fermement, et lui dit d'une voix sèche :

— Le dîner est prêt ?

Elle répliqua : — Oui, mon ami.

En effet, le potage fumait déjà sur la table. Ils s'assirent l'un en face de l'autre.

Par les fenêtres pénétrait une gaîté tranquille. Le fleuve coulait paresseusement et s'attardait à clapoter dans les roseaux. À sa surface des frissons soulevaient des vagues limpides, où clignotaient des paillettes d'or. Au loin le soleil couchant incendiait l'horizon, ourlait de sang les quelques nuages gris qui tachetaient le grand ciel pur.

Le repas fut long, copieux et solennel. Après la soupe, on servit du poisson, puis du poulet, du foie gras et de la salade.

M. Fouque avait faim et mangeait de bon appétit. Julie, d'abord tremblante, se rassurait peu à peu, et, plusieurs fois, elle entama la conversation d'un ton engageant. Mais son mari semblait ne point l'entendre. Il épluchait soigneusement une aile de volaille ou nettoyait la terrine de pâté. Il avalait les bouchées sans hâte, avec respect, d'un mouvement continu et régulier. Son courroux se dissipait, il savait gré à sa femme de ce menu composé de ses plats favoris. Parfois, pour se reposer, il se renversait sur sa chaise, se balançait, et si ses yeux rencontraient ceux de Julie, il se composait une expression dure et impitoyable. Rougissante, elle détournait la tête, et lui se calmait subitement.

Soudain Victorine, la bonne, apporta triomphalement un plat, surmonté d'une cloche en argent. Elle ôta le couvercle. Le regard de M. Fouque s'enflamma. Au milieu d'une crème au café, bien claire, nageaient, blancs et floconneux, des œufs à la neige, son mets préféré, un mets qui n'apparaissait qu'aux jours de fête et aux anniversaires. Il en emplit son assiette et même en redemanda.

Cette attention le touchait et, reconnaissant, il eut envie de remercier sa femme. Mais une autre surprise survint qui l'en

empêcha.

C'était, dans un panier étroit et de forme allongée, une demi-bouteille de Bourgogne, sale, moisie, poussiéreuse, avec une étiquette en lambeaux, où l'on déchiffrait : « Pontet-Canet ». Il en possédait ainsi, au temps de son mariage, une douzaine. Depuis il n'en avait bu que deux, sa femme gardant les clefs de la cave.

Et ce fut pour lui une joie profonde de déboucher cette bouteille, de glisser le panier jusqu'à son verre, puis de saisir son verre plein, de le réchauffer entre ses mains croisées, de le lever, de le pencher et d'admirer le liquide aux reflets de rubis rouges et sombres. Ensuite il l'approcha de ses lèvres et le dégusta, à gorgées espacées, en ouvrant largement les narines et en faisant claquer sa langue contre son palais.

Sa femme l'examinait et souriait en elle, d'un sourire qui éclairait son visage, sans l'altérer, sans plisser la bouche, sans déranger les joues ni le menton.

Cependant M. Fouque regrettait d'être seul à savourer ce Pontet-Canet, et le désir le prenait d'en offrir à Julie. Il n'osait pas, embarrassé. Enfin il murmura :

— En veux-tu ?

Elle accepta et tendit son verre. Alors il vida la bouteille, et tous deux burent ensemble.

Quand ils eurent fini, il soupira :

— Fameux vin !

Et elle ajouta :

— Délicieux.

Ils se turent. La bonne versa le café, tira d'une armoire les flacons de cognac et de liqueurs, et sur l'ordre de madame, présenta à monsieur la boîte de cigares que Julie réservait aux invités.

La nuit arrivait. Dans l'ombre les bruits se précisèrent. On entendit le saut d'un poisson, puis des bruits lointains que transmettait le fleuve sonore, des aboiements, le trot d'un cheval, des appels d'une rive à l'autre.

M. Fouque rêvassait, engourdi, la chair satisfaite, le cerveau trouble. Un bien-être amollissait ses membres. Ses paupières papillotaient. Il ne se souvenait pas d'un dîner aussi fin, aussi succulent.

La bonne, qui commençait de desservir, secoua sa torpeur. Il quitta la table et se dirigea vers la fenêtre. La fraîcheur de la soirée acheva de le réveiller. Il observa Julie et il sentit que l'explication ne pouvait tarder davantage.

— Victorine, laissez-nous, ma fille, dit-il.

Puis il médita sur la ligne de conduite qu'il devait adopter ; mais, ne sachant à quoi se résoudre, il pensa qu'il serait toujours d'un bon effet de ne pas tutoyer sa femme, et il débuta gravement :

— Après ce qui s'est passé tantôt, madame, vous comprenez qu'un entretien est nécessaire entre nous… Je ne qualifierai pas votre action, les mots me manqueraient pour vous peindre mon mépris… Vous avez souillé mon nom et taché de boue mon honneur. Tout le monde connaît déjà votre infamie… Donc j'ai le

droit de vous punir, et je pourrais vous dénoncer à la justice, vous tuer même… J'ai préféré autre chose.

Il s'arrêta, cherchant cette autre vengeance dont il la menaçait. Julie écoutait, inquiète, et ce ton sévère la déconcertait.

Il reprit :

— Voilà. À partir d'aujourd'hui, il n'y aura plus de rapports entre nous. En public, nous agirons comme autrefois, mais dans l'intimité je vous défends de m'adresser la parole. En outre, pour couper court à vos relations avec cet individu, vous garderez la maison pendant une quinzaine de jours, et je vous avertis que je vous surveillerai de près. Ainsi, dès ce soir, faites préparer un lit dans la chambre bleue.

Elle répondit simplement :

— Bien, mon ami.

Cette soumission le flatta. Il choisit un second cigare, l'alluma et sortit.

Jusqu'à minuit, juché sur le billard, les jambes ballantes, un carafon de Martel à sa portée, M. Fouque pérora.

Autour de lui, ses collègues entassés consommaient, l'oreille tendue. Le rubicon, le besigue, le jaquet furent délaissés, et le whist lui-même fit relâche, malgré l'habitude quotidienne des quatre partners qu'il réunissait depuis des années. Ces marques d'intérêt ne lui échappèrent pas. Son orgueil s'en délecta.

De tous les côtés des questions l'assaillaient, et il y répondait avec complaisance, ne cessant de causer que pour avaler des verres d'eau-de-vie.

— Eh bien, Fouque, et votre femme ?

— Ma femme ? Ma femme, elle n'en mène pas large. Du reste, je ne lui ai pas mâché mon opinion… c'est une coquine…

— A-t-elle avoué ?

— Avoué ? mais puisque je l'avais pincée ! Non, elle n'a pas soufflé mot, elle savait bien qu'il ne fallait pas regimber ! Aussi, voyez-vous, un mouton…

— Enfin, que lui avez-vous dit ?

— Moi ? Je lui ai dit : « Tu m'as fait cocu, mais tu me le paieras… D'abord, à partir d'aujourd'hui…, entre nous… plus rien…

Il coupa l'air d'un geste oblique de sa main droite.

— Plus rien… pas ça… toi, ici… moi, là… et enfermée… enfermée pendant quinze jours… Quant à moi, je vais courir la ville… Nous verrons bien qui est le maître de nous deux.

Boulard approuva :

— Parbleu ! c'est le seul moyen ; les femmes, ça se mate.

Quand on eût épuisé les questions au sujet de cette entrevue, on exigea de M. Fouque qu'il recommençât le récit de sa promenade au carrefour des Ormes. Et, très lancé, il la bredouilla, à petites phrases gaies, comme une aventure drôle arrivée à l'un de ses amis. L'épisode de l'âne le divertissait particulièrement, et il le raconta, à plusieurs reprises, en employant les mêmes termes.

— Alors j'arrachai de l'herbe… l'âne se rangea contre la cabane… et m'aidant de sa crinière… je me hissai sur lui… Comme cela… voyez-vous.

Il mimait la scène avec ses jambes et ses bras d'enfant, présentait son mouchoir en guise d'herbje à un âne imaginaire, puis escaladait le billard et, à genoux, tournant le dos aux assistants, il continuait :

— La fenêtre était là, à ma hauteur… tenez… comme la suspension… alors je n'eus qu'à guigner… et je les vis… au milieu des bottes de foin.

Il penchait la tête par-dessus la barre qui rejoignait les deux lampes. Sa figure se contractait, et il poussait un cri rauque comme s'il eût aperçu les deux coupables étendus entre le billard et le mur opposé.

Dans la salle grondait un roulement de joie ininterrompu, que dominaient, ainsi qu'une fanfare stridente, des cris nerveux et des explosions de rire. Le père Ruffaut surtout, un gros cultivateur des environs, trépignait. Il se frappait les cuisses à grands coups et sanglotait, les larmes aux yeux.

— Est-i farce !… nom de Dieu, est-i farce !… Sacré cocu… va… cocu d'cocu !

Et M. Fouque, excité par son triomphe, grisé par les vins et l'alcool, sautait de son âne et se tordait en face du paysan en bégayant :

— Oui… cocu… et raide… va… en plein…

— Dans l'mille, quoi !

— Dans l'mille… pour sûr… et pas par à côté…

Il suffoquait, n'en pouvait plus et, les deux mains à plat sur son ventre, il s'efforçait d'articuler :

— Alors, j'arrachai de l'herbe… l'âne se rangea… et je grimpai.

Cette phrase l'amusait outre mesure et, la scandant avec des gorgées de cognac, il la répétait indéfiniment.

Puis comme ces messieurs, à cause de l'heure avancée, donnaient le signal du départ, il les supplia de rester et, pour les convaincre, il tonna :

— Je paye du champagne… Garçon… Alfred… trois mousseuses !

Quelques minutes après, les bouchons jaillirent. Il emplit lui-même les coupes et les flûtes et s'écria :

— Allons… trinquons… à votre santé, mes bons amis.

On riposta : « À la vôtre, Fouque » et chacun des membres vint cogner son verre contre le sien.

Ses doigts tremblaient, il éclaboussait les manches, balbutiait des mots émus qui s'achevaient en hoquets, et, saisi d'attendrissement, pleurait dans le champagne de ses collègues.

Enfin on l'entraîna à moitié ivre, et ce fut le père Ruffaut qui se chargea de le reconduire.

Ils s'en allèrent tous deux le long du quai, esquissant des lignes brisées. Ils chantonnaient, discouraient en même temps et, au bord du fleuve paisible, M. Fouque, le chapeau sur l'oreille, gémissait encore :

— J'arrachai de l'herbe… l'âne se rangea… je grimpai… Hein ! le suis-je assez ?

Il arrêtait son compagnon :

— Non, mais, voyons, père Ruffaut, le suis-je ou le suis-je pas ?

Et le père Ruffaut jurait :

— Tu l'es bien, crénom, tu l'es comme feu cocu !

Il s'esclaffait, le bonhomme, incapable de marcher, tellement ses jambes défaillaient sous lui :

— Non… est-i rigolo, çu cocu-là !… cocu d'cocu, va… fils ed'cocu… père ed'cocu !

L'approche de sa maison rendit à M. Fouque une partie de son sang-froid. Il dit adieu au paysan, puis tourna sans bruit la clef dans la serrure, et, pour monter l'escalier, ôta ses bottines, de peur de réveiller Julie.

Mais soudain, devant la porte de sa femme, un désir l'assaillit. Elle était là, couchée. S'il entrait ?… Et il se l'imagina, l'accueillant, les bras ouverts. Brusquement il empoigna le bouton de la porte. Par malheur, sa femme avait poussé le verrou.

Il n'osa pas la réveiller, et, gagnant sa nouvelle chambre, il se déshabilla. Après tout, pensa-t-il, ça vaut mieux. Et son désir éteint, il revit en une apothéose un peu brouillée son triomphe au cercle, l'attitude soumise de sa femme, les œufs à la neige, la bouteille de Pontet-Canet, les flûtes de champagne et, radieux, il se frotta les mains en murmurant :

— Quelle bonne journée !

Pendant une ou deux semaines, le bonheur de M. Fouque fut troublé de fureurs qui, d'abord fréquentes et violentes, s'espacèrent de plus en plus, s'amoindrirent et disparurent. Maître chez

lui, orateur favori du cercle, il s'endormait en une béatitude tranquille. Son rêve enfin se réalisait.

Il ne ressentait ni jalousie ni rancune. Son déshonneur, la faute de sa femme, le ridicule attaché à son nom, il n'en souffrait pas, ces côtés de son aventure ne s'offrant jamais à son esprit. Il prononçait les mots souillure, adultère, réparation, parce que ces mots étaient de rigueur, mais il ne leur accordait aucun sens précis.

Ce qui l'obsédait, c'était l'opinion des autres, non sur l'infidélité de sa femme, mais sur sa manière d'agir, à lui. Devait-il provoquer son rival, chasser Julie, ou leur pardonner ? Il ne pouvait s'imaginer cette opinion et il y réfléchissait longuement, bien que, l'eût-il connue, il n'eût certes pas changé de conduite.

Àtout hasard, il s'ordonnait des colères factices qui éclataient mal à propos, après un accès de gaîté, se manifestaient par les mêmes gestes et les mêmes menaces, et s'apaisaient brusquement, sans gradations.

Sauf cette préoccupation qui l'élevait à ses yeux et lui donnait l'illusion de pensées profondes, il n'avait aucun souci.

Pour aller à son bureau, il flânait dans les rues, choisissait le chemin le plus long. Puis s'il rencontrait un ami, une connaissance, un de ceux avec qui ses relations se bornaient à un salut, il se plantait en face de lui, et, afin de l'amorcer, lui lançait gravement, les yeux dans les yeux :

— Regardez-moi bien, mon cher, vous me voyez, n'est-ce pas ? Eh bien, vous avez devant vous un cocu, un vulgaire cocu.

Et il débitait son histoire. À la longue, il la sut par cœur. Il la disait d'un trait comme une leçon apprise, sans se tromper d'un mot. À chaque phrase il observait sur le visage de son auditeur l'impression produite et concluait :

— Voilà, mon bon, qu'en dites-vous ? Qu'auriez-vous fait à ma place ?

Et si on le blâmait de sa mansuétude, il ricanait :

— Attendez, attendez… je combine une vengeance !

Cette vengeance, dont il ne s'inquiétait du reste point, il eut deux occasions de l'exercer, ce qui acheva de le calmer.

Un soir, au cercle, il jouait avec Boulard une partie de dominos où revenaient inévitablement les plaisanteries usitées, les jeux de mots obligatoires, lorsque soudain Ferrand se présenta.

Alors bruyamment M. Fouque jeta sur le marbre les dés qui lui restaient et se leva en murmurant :

— C'est trop d'aplomb.

Puis il saisit son chapeau, s'en coiffa et, le regard insolent, passa devant son rival.

Le lendemain il colportait :

— Figurez-vous que j'ai fait à Ferrand un affront sanglant ! S'il l'empoche, c'est un fameux lâche.

Il y avait à Caudebec dans un café voisin du cercle, le café de la Marine, une bonne, une Normande grasse et râblée, bien en chair, appétissante. Depuis un an, tous ces messieurs se dispu-

taient Maria Ferrand — ce surnom lui venait de sa liaison avec Ferrand qui l'avait débauchée.

Au début, les soupirants étaient si nombreux que Maria leur fixait leur tour plusieurs jours auparavant.

On quittait le cercle de bonne heure et l'on se rendait en bande au café de la Marine. Là, dans une pièce du fond, où l'on se cachait afin de n'être pas aperçu des passants, ces messieurs se livraient à leur gaîté. Pour bien marquer son choix, Maria s'asseyait sur les genoux de l'élu du jour, et l'on buvait à la santé du « nouvel époux ». Celui-ci, très fier, convenablement ému, payait une tournée. Puis on aidait le patron à fermer sa boutique, on s'en allait, et, cent pas plus loin, « l'époux » donnait des poignées de main à ses amis, revenait sur ses pas, et montait furtivement l'escalier qui conduisait à la mansarde.

Au bout de quelques semaines, tous les membres du cercle avaient opéré cette escalade.

Seul M. Fouque résistait. En vain ses collègues le tourmentaient-ils : « Voyons, Fouque, il n'y a plus que vous, c'est ridicule… allez-y donc… vous nous remercierez… », il s'indignait. Lui, tromper Julie !… fouler aux pieds ses devoirs d'honnête homme ! D'ailleurs il perdrait trop au change… Et il en profitait pour énumérer les avantages physiques de M Fouque.

Or, le lendemain de « l'affront sanglant » fait à Ferrand, M. Fouque proposa de finir la soirée au café de la Marine.

11 alluma lui-même le gaz dans la pièce du fond et commanda des rafraîchissements. Il parlait, se démenait comme un homme

qui s'amuse, et, pris de galanterie, adressait à Maria des déclarations filandreuses.

Valin s'étant mis au piano, il gambada devant elle, esquissant des entrechats avec la grâce lourde d'un danseur de village. Soudain il la saisit par la taille, et ils tourbillonnèrent tous deux, raides et guindés ainsi que les marionnettes en zinc des jouets d'enfant ; Puis, enthousiasmé, il la jeta sur une chaise :

— Je ne sais pas ce qu'elle a ce soir, cette Maria, elle est d'un excitant !

Et, comme incapable de se contenir, il ajouta :

— Dis donc, tu es libre aujourd'hui ?

Elle ne répondit pas, interdite. Mais ces messieurs les laissèrent seuls, et il fut convenu qu'il la rejoindrait après la fermeture de la boutique.

Àminuit il monta les quatre étages de l'escalier et frappa des mains trois fois. C'était le signal. Maria ouvrit la porte et l'introduisit.

Il se présenta gauchement, embrassa la fille et, tandis qu'elle ôtait ses vêtements, pour se donner une contenance il examina la mansarde, où vacillait la flamme d'une bougie.

Une particularité attira son attention. Sûr le mur, peint à la chaux, couraient des inscriptions tracées par les amants de la bonne. On y lisait des remerciements à son adresse, des appréciations sur sa valeur, des conseils à l'usage des futurs « époux », et aussi des maximes, des calembours, des proverbes tels que : « Hâte-toi lentement »… « Prenez de la peine, c'est le fond qui

manque le moins »… « Aide-toi, Maria t'aidera. » Au milieu s'étalait cette phrase, disposée en forme d'ex-voto : « J'ai invoqué Maria, Maria m'a exhaussé. »

Quand M. Fouque eût fini, il recommença. Le sens de ces rébus lui échappait, et les mots dansaient devant ses yeux, sans qu'il parvint à les saisir.

Puis, en lui, s'agitait une pensée importune, une sorte de remords, l'ennui de bouleverser sa vie, de commettre une action irréparable. Ce qu'il était, il ne le serait plus et ne pourrait plus l'être. Cela le gênait. Et il se mit subitement à tenir à sa vertu, comme certaines filles tiennent à leur virginité.

Mais surtout une timidité invincible lui cassait les membres. Il tremblait, la peau froide. Une angoisse lui serrait l'estomac. Il n'avait pas un désir. Et il se sentait incapable, matériellement incapable de prendre cette femme qui s'offrait à lui.

— Eh bien, grogna Maria impatientée, le déshabilles-tu ?

Il obéit et s'avança vers elle. Mais il s'arrêta à deux pas du lit :

— Non, décidément, c'est impossible… et puis… vois-tu… je ne pourrais pas… je le sens bien… je ne pourrais pas… il n'y a que Julie qui me dise quelque chose.

Il gémissait, l'air piteux, demandant pardon du dérangement qu'il causait, et il suppliait :

— Tu ne diras pas que j'ai pas pu, n'est-ce pas… jure que tu ne le diras pas.

Elle promit de garder le silence, et, s'enveloppant de couvertures, il s'étendit sur le canapé.

Il y passa la nuit.

Au petit jour il s'en alla. Sa femme l'attendait, anxieuse.

— Enfin te voilà, que t'est-il arrivé ?

Alors il se redressa et, d'un air fat, il répondit :

— Moi, ma chère, rien. J'ai tout simplement enlevé à Ferrand sa maîtresse, et j'ai couché avec elle. Je suis bien libre, n'est-ce pas ?

Après cette vengeance, il crut inutile de recourir à ses colères factices.

Il fut heureux.

Au cercle, il connut d'âpres jouissances. Là il était enfin quelqu'un. Parfois encore on exigeait de lui l'épisode de la cabane, et il repartait, infatigable :

— J'ai arraché de l'herbe… l'âne s'est approché…

Et l'on pouffait de rire et l'on s'écriait :

— Cocu de Fouque, va, sacré cocu !

Souvent aussi, en petit comité, il se plaisait à retracer scrupuleusement ce qu'il avait surpris du haut de son âne. Il précisait, mettait les points sur les i, indiquait les physionomies, les mouvements, les positions exactes. Ferrand se trouvait ainsi, Julie comme cela. Et, l'imagination surexcitée, il inventa des détails croustillants, échafauda toute une scène de débauche et de luxure qui émoustillait ces messieurs et leur allumait les yeux et les pommettes.

Mais ces récits ne survenaient que comme intermèdes. En réalité, M. Fouque se taillait une place, une grosse place parmi les gens sérieux du cercle. On l'écouta d'abord avec intérêt pour se gausser de lui, puis les moqueries s'usèrent, l'intérêt persista, et on l'écouta par habitude.

Il n'eut pas, à proprement parler, de spécialité, mais sur toutes les affaires un peu graves, réclamant une expérience approfondie, son avis acquit une valeur incontestée. On le consultait comme une personne de bon conseil, et beaucoup de ses collègues eurent à se louer de sa clairvoyance.

Sa femme seule le chagrinait. La mine contrite de Julie pendant les repas, son silence obstiné, contrariaient sa digestion. Il souhaitait une figure plus réjouie, une conversation soutenue, de l'entrain.

Et, attendri par la bonne chère, par les vins capiteux, il refoulait à grand'peine l'envie de la coucher sur ses genoux et de l'embrasser.

Peu romanesque, M Fouque avait succombé sans l'excuse d'une passion, sans entraînement des sens.

Dans quelques volumes dépareillés de Balzac — le seul auteur qu'elle possédât — elle avait depuis longtemps puisé cette conviction qu'une femme subit vers sa trentième année une crise fatale. À cet âge, toutes les héroïnes de Balzac sont poussées vers l'abime.

Pendant dix ans elle attendit « sa crise ». Elle l'attendit tranquillement, y pensant peu, comme à un événement lointain qui la laissait indifférente.

Elle atteignit la trentaine sans que rien ne troublât son existence. Étonnée, elle chercha autour d'elle instinctivement. C'est alors que Ferrand s'établit à Caudebec, comme représentant d'une maison de vins. M. Fouque fit sa connaissance au cercle, l'accapara et l'emmena chez sa femme.

Le jeune homme causa littérature et amour. Elle constata la similitude de leurs goûts et de leurs préférences. Il vénérait Balzac. Ce fut une révélation. Elle avait enfin rencontré l'âme-sœur.

Elle se livra simplement. Cela ne lui procura ni joie ni douleur. Elle n'eut pas l'immense bonheur de l'amante, elle ne joua pas non plus la scène de désespoir de l'épouse coupable.

La découverte de sa trahison et la façon dont se termina l'aventure la désillusionnèrent. Elle se rappela l'étreinte interrompue brusquement, les hurlements de M. Fouque, l'effroi comique de Ferrand, qui tremblait, le visage blafard, sans oser répondre, sans même desserrer les bras.

Elle conçut des doutes sur la véracité de Balzac. Les choses ne s'accomplissent pas aussi banalement dans la comédie humaine. L'adultère, la dégoûta.

Puis son mari lui en imposait. Elle ne lui savait pas cette fermeté implacable. « L'affront sanglant » dont il souffleta Ferrand, et la désinvolture avec laquelle il lui enleva sa maîtresse lui inspirèrent une certaine admiration mêlée de dépit. Elle se promit de le reconquérir.

Chaque jour maintenant elle allait le prendre à son bureau, et ils revenaient ensemble, rendaient des visites, achetaient leurs provisions.

Afin qu'on fût témoin de leur bon accord, c'était la seule promenade qu'il autorisât à sa femme, et elle se conformait à sa volonté sans murmurer.

Au fond, il éprouvait de l'orgueil à la montrer auprès de lui. Il exhibait en elle la preuve de sa magnanimité. Il s'admirait dans l'objet de sa clémence.

Et puis un raisonnement s'effectuait en son esprit. Pour que Julie l'eût trahi, il fallait qu'un autre eût été séduit par sa beauté, par sa distinction, par ses formes. Cette vérité indéniable chatouilla son amour-propre et augmenta le charme qu'il trouvait à M Fouque. Le visage de sa femme lui parut plus expressif, ce corps que d'autres bras avaient enlacé, il l'en désira davantage. Son estime pour elle s'accrut de la passion qu'elle avait inspirée.

Certes, pensait-il, il y a bien des épouses qui demeurent fidèles à leurs maris, mais à celles-là il manque ce ne je sais quoi qui attire les hommes. Celles vers qui vont les hommages ont la grâce, l'élégance, la majesté, l'harmonie dans les proportions, toutes qualités que Julie réunissait au plus haut point.

Cela lui constituait sur ces messieurs une supériorité qu'il ne dédaignait pas.

Et peu à peu une gêne délicieuse s'établit entre les deux époux. Il existait dans leurs rapports comme une coquetterie de jeunes amoureux qui se courtisent inconsciemment. Sous le regard de M. Fouque Julie se troublait, rougissait, minaudait avec des timidités et des gentillesses enfantines. S'il entrait dans sa chambre, elle se couvrait, effarouchée, envahie d'une pudeur de vierge.

Lui, il avait de ces attentions délicates qui touchent le cœur d'une femme. Aux champs, il composait des bouquets en choisissant les fleurs qu'elle préférait, les marguerites et les coquelicots. De Rouen, où ses affaires l'avait appelé, il lui rapporta une bague qu'elle convoitait depuis longtemps.

Mais leurs joies les plus douces prenaient la lune comme témoin. Ils s'en allaient le long de la Seine, serrés tendrement l'un contre l'autre, silencieux comme des ombres. Puis ils s'asseyaient sur la berge, les pieds pendant au-dessus des roseaux, et ils rêvaient. Parfois M. Fouque, assailli de réminiscences mythologiques, invoquait la « blonde Phœbé », suppliait les nymphes et les sirènes de surgir du sein des ondes, tandis que Julie, cédant au flot de poésie qui l'inondait, tremblante, les yeux à la dérive sur le grand fleuve fuyant, pleurait le Lac de Lamartine.

Et le soir, quand ils se quittaient au seuil de la chambre conjugale, leurs mains s'étreignaient avec découragement, et une mélancolie douloureuse emplissait leurs regards.

Vers la fin de l'été, le cercle de l'Union organisa une partie de campagne aux ruines de Jumiéges. Dès le matin, on s'entassa dans des breacks et des calèches de forme surannée que ces messieurs conduisaient eux-mêmes. Chacun d'eux s'était réservé le droit de prendre à ses côtés une de ces dames, à sa convenance.

Du haut de sa voiture — véhicule étrange, moitié Victoria, moitié cabriolet — l'entrepreneur interpella la directrice des postes, une grosse personne assez joviale qui, sans que l'on sût pourquoi, s'aplatissait la poitrine dans un corsage étriqué.

— Si vous le permettez, je vous enlève, mademoiselle Berthout.

— Certainement, monsieur Fouque.

Il sauta de son siège, tint son chapeau de la main gauche et, le bras arrondi, lui présenta le poing droit avec une inclinaison respectueuse de tout son corps.

— Bravo, Fouque, cria-t-on, bravo, du dernier chevaleresque.

Il salua et donna le signal du départ. Derrière lui la caravane s'ébranla.

La route fut très gaie. Ces messieurs claquaient du fouet, excitaient leurs bêtes, cherchaient à se dépasser. Bientôt la promenade dégénéra en une véritable course, et les paysans contemplaient, ébahis, ce défilé de chars-à-bancs, de fiacres, d'omnibus, ce galop furieux de gros chevaux de labour ou de diligence, cette cavalcade affolée qui sonnait la vieille ferraille, et d'où jaillissaient des chants d'allégresse, des cris d'épouvante, des hurlements de triomphe.

On commença la visite par la salle des gardes, le cloître, l'église Saint-Pierre, les souterrains, le tombeau d'Agnès Sorel. Puis le déjeuner eut lieu sur l'herbe de la grande nef, entre les murailles séculaires aux fresques jaunes et bleues, où s'accrochent çà et là les lierres et les ronces.

Enfin on se dispersa. M. Fouque offrit son bras à M Berthout, qu'il escortait depuis le matin avec un empressement affecté. Ils s'éloignaient quand Julie s'écria :

— Dis donc, Fouque, j'ai deux mots à te dire.

Il s'excusa et rejoignit sa femme. Ils s'enfoncèrent dans le parc.

Fendant tout le repas elle avait semblé inquiète, agitée, comme tourmentée de pensées ennuyeuses.

— Qu'est-ce que tu as donc ? interrogea-t-il.

Elle ne répondit pas.

Au bout d'une large avenue, ils arrivèrent à une porte rouillée qui fermait le mur d'enceinte.

N'ayant pu l'ouvrir, ils s'assirent sur un talus, à l'ombre d'un chêne et, de suite, elle l'apostropha violemment :

— Ah ça, Fouque, t'imagines-tu que je te laisserai coqueter ainsi avec cette demoiselle Berthout ?

Interdit il balbutia : « Moi… moi ? »

— Ne mens pas, reprit-elle, tout le monde était scandalisé de votre conduite. Tu ne l'as pas quittée. Tu t'es montré d'un tendre, d'un ridicule, lui parlant à l'oreille, lui baisant la main. Tiens, au moment du fromage, elle a rougi. Pourquoi ? Un rendez-vous sans doute que tu implorais !

Il voulut se justifier, mais elle continuait, exaspérée :

— Je sais bien, c'est pour te venger, tu essayes de m'humilier comme avec Maria Ferrand. Seulement je te préviens, je me défendrai, je la dénoncerai, cette créature qui nous arrache nos maris.

Alors il se fâcha à son tour et flétrit en termes indignés cette jalousie inqualifiable :

— Je n'ai pas à m'excuser, j'ai été avec M Berthout comme la galanterie française m'ordonnait de l'être, aimable, attentif, cour-

tois. Je me pique d'être un galant homme et je connais mes devoirs vis-à-vis des femmes.

Et il ajouta d'un ton sec :

— Et puis après, que t'importe, s'il me plaît de me payer cette demoiselle, ne suis-je pas le maître ?

Elle se mit à sangloter, vaincue soudain par l'ascendant de son mari.

Lui, cependant, se repentait de sa brusquerie et, pour consoler sa femme, il l'étendit sur ses genoux et la berça. Cette jalousie, cet emportement, ces menaces, cette soumission subite, tout cela le ravissait. Il contemplait sa victime avec une pitié infinie. Pauvre Julie ! Certes il ne la tromperait plus, il soignerait délicatement la blessure de ce cœur. Et il regrettait amèrement sa tentative d'infidélité.

— Pardon, murmura-t-il, pardon, tu sais… avec Maria… ce n'est pas vrai, je n'ai pas pu, je te le jure.

Il lui couvrait la figure de baisers, la caressait, la maniait et, la chair soulevée de désirs, essayait de la renverser.

Elle sortit de son engourdissement et se dégagea :

— Non, dit-elle, non.

Il la supplia :

— Voyons, ma Julie, il n'y a personne, personne que ton mari qui t'aime, ton chien, rappelle-toi… autrefois…

Sa figure débonnaire était injectée d'un sang violet qui semblait suinter à travers sa peau, ses genoux se démenaient sur les

cailloux de l'allée, son corps en boule frétillait comme un gros poisson, et ses bras trop courts battaient l'air, pareils à des nageoires.

Julie résistait encore, confuse, les yeux baissés.

— Non, j'ai trop peur… Fouque… si l'on venait…

Il l'étreignit follement :

— Viens, ma Julie, viens, n'écoute que ta passion…

Et il l'entraina toute honteuse dans l'épaisseur des fourrés.

Àl'heure fixée pour le retour, quand la société fut réunie à l'auberge, on apprit que M. et M Fouque étaient partis.

En effet, sur la route de Caudebec, au galop de son cheval, M. Fouque emportait son épouse enfin reconquise.

Aux premières élections municipales, l'entrepreneur se présenta, carrément.

Dès l'ouverture de la période électorale, quelques notables de la ville lui avaient proposé d'entrer dans la liste qu'ils confectionnaient.

— Nous vous placerons en tête, de la sorte nous répondons du succès.

Il accepta. Dès lors, l'Éclaireur Cauchois entreprit en sa faveur une campagne vigoureuse. Une série d'articles, signés F, exaltèrent ses mérites, sa probité, sa capacité.

Il ne rencontra pas d'opposition. La réputation que son aventure lui valait avait vulgarisé le nom de Fouque. Il était devenu

un personnage, une célébrité locale, un de ces individus qu'une petite ville est fière de posséder pour le montrer à ses hôtes, pour raconter sa vie, grotesque ou tragique. On se retournait dans la rue quand il passait, et aux questions des étrangers on répondait :

— Mais c'est Fouque, l'entrepreneur.

— Qui ça, Fouque ?

— Vous savez bien, Fouque le cocu.

Et l'on disait cela sans méchanceté, avec le sourire obligatoire qu'entraîne le mot cocu.

On lui était reconnaissant de l'aliment qu'il fournissait aux conversations et de la distraction qu'il apportait à la monotonie des longues soirées provinciales. On s'entretenait de lui, on approuvait ou on blâmait sa conduite, on recherchait ses origines, son état de fortune. L'enquête que chacun fit sur son passé révéla une existence pure et honorable.

— Cocu, s'écria en plein café le quincaillier Hurel, cocu ? Assurément, mais intègre. Et mieux vaut comme représentant un cocu intègre qu'un malhonnête homme non trompé.

Le succès dépassa les prévisions de l'entrepreneur lui-même. Enthousiasmé, il rêva la mairie. L'Éclaireur Cauchois, toujours par la plume de F., soutint sa candidature. Il fut élu.

Àcette occasion le cercle lui offrit un banquet. Il le présida en homme accoutumé aux ovations publiques. On remarqua son aisance, son affabilité, la bonhomie avec laquelle il s'adressait à chacun.

On prononça des discours. Lui se contenta de quelques mots émus et pleins de tact. Il sentait son indignité et reportait tout le mérite de son succès sur sa qualité de membre de l'Union.

— Je regrette infiniment, continua-t-il, de ne point savoir quel est l'homme de cœur dont le concours m'a été si précieux et qui a mis sa vaillante plume à mon service. Qu'il rejette donc son masque, ce pseudonyme de F., par lequel sans doute il veut me signifier sa Foi, sa Fidélité.

Un des assistants interrompit :

— Comment, vous ne savez pas ? Mais c'est Ferrand !

M. Fouque leva la tête fièrement et, d'une voix forte, reprit :

— Eh bien, mes chers collègues, dans ma joie, je n'ai qu'une douleur, c'est que mon ami Ferrand ne soit pas ici pour trinquer avec nous.

Les applaudissements éclatèrent. On loua sa présence d'esprit.

Le soir, il raconta l'incident à M Fouque :

— C'est un bon garçon, ce Ferrand, dit-il.

Elle répondit simplement :

— Oui, c'est un brave cœur.

Et elle ajouta :

— Tu devrais te raccommoder avec lui, ce serait d'un bon effet.

Il répartit :

— Tu as peut-être raison, je réfléchirai.

Il y songea une partie de la nuit. Plusieurs motifs l'incitaient à se réconcilier. D'abord il jugeait que dans sa haute situation, avec le rôle politique que l'avenir lui réservait, il devait pardonner à ses ennemis et ne décourager aucune bonne volonté.

Puis la rancune ne convenait pas à son caractère. Il jouissait d'un bonheur trop intense pour tenir rigueur à un rival qui s'humiliait, et ne pouvait non plus répondre par de l'ingratitude aux services rendus.

— Sans lui, pensa-t-il, je ne serais peut-être pas ce que je suis.

Le lendemain matin, comme sa femme se levait, il lui dit :

— Je pardonnerai, l'homme public oubliera l'offense faite à l'homme privé.

Julie l'approuva. Devant lui, à moitié nue, elle se coiffait en l'écoutant. Il se tut et l'examina.

— Approche-toi, murmura-t-il tendrement.

Elle s'assit sur le bord du lit. Alors il lui caressa les jambes, le dos, la poitrine, en connaisseur qui apprécie les beautés qu'il touche. Il promenait lentement sa main, vantait la douceur de la peau, la rondeur de certaines formes, la délicatesse des attaches, et soudain il s'écria d'une voix pleine d'indulgence pour le coupable :

— Coquin de Ferrand, il avait du goût, tout de même !

Attendrie, elle soupira :

— Tu trouves, Fouque ?

Il l'attira vers lui et dans un baiser :

— Au moins, c'est bien fini ?

— Oh ! Fouque, une pareille question ! Tu te souviens donc encore de mon erreur ?

Des amis communs aux deux rivaux leur ménagèrent une entrevue au cercle.

M. Fouque fut très digne. Il alla droit à Ferrand :

— Tous mes remercîments, mon cher, c'est à vous que je dois la position que j'occupe. Mais vous, qu'êtes-vous devenu ?

— J'ai voyagé. En dernier lieu, j'ai passé un mois à Yvetot chez un de mes camarades.

Ils jouèrent une partie de billard, puis M. Fouque demanda :

— Vous êtes libre ?

— Oui.

— Venez donc dîner avec moi, vous partagerez notre modeste repas, notre ordinaire, la soupe et le bœuf.

Ils surprirent Julie en train de marquer du linge.

— Je t'amène un convive, annonça M. Fouque.

— Tiens, M. Ferrand, d'où sortez-vous ?

Il répéta :

— J'ai voyagé, puis j'ai séjourné un mois à Yvetot.

Elle embrassa son mari, qui la serra contre lui avec affectation, et elle poursuivit :

— Vous savez, je vous croyais mort, vous avez disparu si vite…

Elle dit cela d'un ton indifférent, comme elle l'eût dit à un étranger, par politesse.

— À table, mes enfants, je meurs de faim, s'écria le maître de la maison.

Après le dîner, il offrit un cigare au jeune homme, puis, sous prétexte de faciliter sa digestion, il sortit. En réalité, il voulait montrer à son rival la confiance que sa femme lui inspirait.

Julie resta seule avec Ferrand. La lampe de la suspension les réunissait tous deux dans une lumière intime. M Fouque rayait machinalement la nappe du bout de sa cuiller. Son compagnon tirait de grosses bouffées bleues qui se précipitaient sous l'abat-jour, formaient un nuage opaque et montaient le long du verre.

Ils n'éprouvaient aucun embarras. La fantaisie qui les avait entraînés l'un vers l'autre s'était évanouie. Plus rien ne survivait en eux, ni les souvenirs physiques qui troublent la chair, ni les souvenirs du cœur qui amollissent et font trembler la voix. Lui, se dit simplement qu'elle avait épaissi. Elle, ne pensa même pas à l'examiner.

Ils effleurèrent quelques sujets, puis se rappelant mutuellement leurs goûts intellectuels, ils abordèrent la littérature. Ils en parlèrent d'une façon plus réfléchie, plus grave, en gens qui ont enfin touché le fond des choses. Ils pouvaient maintenant avancer une opinion sur les questions d'amour, fût-elle contraire à celle de leur auteur favori. Ils soumirent Balzac à une critique sévère.

Ces bonnes soirées se renouvelèrent souvent. L'hiver vint, puis l'été, puis d'autres hivers et d'autres étés suivirent et, chaque semaine, ils dînaient ensemble, et, le repas fini, devisaient au coin du feu, les yeux fixant les flammes qui se tortillent sur la mousse des bûches, ou, la fenêtre ouverte, l'esprit bercé par le chant de la rivière.

C'est la que furent discutés les intérêts de la ville de Caudebec, les moyens les plus propres à équilibrer le budget, à assurer la tranquillité et le nettoyage des rues. C'est là que Ferrand écrivit en faveur de son ami ses polémiques les plus serrées et les plus ardentes. C'est là enfin que l'on élabora les plans des batailles où M. Fouque gagna successivement les grades de conseiller d'arrondissement, et de conseiller général.

L'entrepreneur ne faisait plus que de courtes visites au cercle. Il entrait, escorté de Ferrand, saluait de droite et de gauche. Puis, au milieu d'un silence flatteur, il daignait exprimer à ses collègues, en quelques mots très nets, son avis sur les choses du jour, sur la politique extérieure. Puis il s'en allait.

Bientôt il conçut l'idée de se composer un salon. Sa situation du reste le lui prescrivait. Il choisit le mercredi. Ses réceptions ne tardèrent pas à rassembler les personnes les plus distinguées et les plus riches de la contrée. Il présidait avec entrain, improvisait parfois de petites sauteries et, dans les quadrilles, exécutait des « cavalier seul » qui égayaient fort la société.

M. Fouque avait enfin réalisé tous ses rêves. Il dominait sa femme et dirigeait son intérieur. Il possédait au dehors une réelle influence qui s'exerçait même dans les conseils départementaux. Partout on l'écoutait, on le consultait. Il donna de l'extension à

ses affaires particulières, augmenta le nombre de ses ouvriers, fut chargé de construire toutes les nouvelles écoles du canton, et doubla le chiffre de sa fortune par des opérations habiles et une activité dévorante.

Cette réussite continue n'excita pas la jalousie de ses concitoyens. Tous le respectaient. On oublia peu à peu l'origine de son bonheur et l'on fermait la bouche aux envieux qui osaient encore parler de Fouque le cocu.

Quant à lui, s'il venait, dans ses entretiens avec sa femme, à évoquer l'aventure qui avait bouleversé sa vie, il en causait sans honte et sans amertume.

Elle, non plus, n'en rougissait pas. Dès le début, elle lui avait montré les causes de « son erreur », lui expliquant la théorie de Balzac sur l'âge critique où les femmes succombent fatalement. Et il n'avait pas hésité à l'absoudre :

— Lorsque tu as commis « ton erreur », répétait-il…

Un soir, à ce propos, un désaccord s'éleva entre eux. Il s'agissait d'un événement quelconque dont ils recherchaient la date.

— Voyons, réfléchissons, s'écria M. Fouque, tu m'as fait cocu en telle année, au mois de juillet…

— Mais non, Fouque, au mois d'août, répliqua-t-elle, j'en réponds.

— Non, au mois de juillet, je le sais mieux que toi.

— Allons donc, je t'affirme que c'était au mois d'août.

Ils disputèrent longtemps, aucun des deux ne voulant céder. Enfin, impatienté, désespérant de convaincre sa femme, M. Fouque conclut d'un ton naturel :

— Écoute, c'est bien simple, nous demanderons à Ferrand !

2

C'était un projet bien arrêté dans leur esprit. Lui, Gaspard de Crochemont, l'avait conçu ; sa maîtresse, Joséphine Rollet, l'avait adopté avec enthousiasme, et tous deux, depuis des années, le caressaient, le choyaient, le dorlotaient.

Il formait le seul lien qui les réunît, la seule raison qui expliquât la continuité de leurs rapports. Leurs idées étant rares, ils l'aimaient comme un enfant unique, passionnément, exclusivement. Ils l'élevaient, le façonnaient à leur guise, le pétrissaient, le perfectionnaient. Toutes les heures passées ensemble, ils les employaient à imaginer des moyens ingénieux, des combinaisons interminables. La manière dont on le réaliserait, les moindres gestes, les moindres paroles, tout était prévu, disposé, définitivement réglé. Les obstacles ? Ils n'en admettaient pas. Les résistances ? On les briserait.

— Plus je l'examine, disait Gaspard, plus je le juge pratique et inattaquable. Il satisfait les intérêts, les goûts, les affections, les bonnes mœurs. En un mot, c'est une trouvaille.

Et Joséphine approuvait.

M. de Crochemont, gentilhomme campagnard, gros cultivateur de Beuzeville, atteignait la trentaine quand il épousa la fille d'un notaire, M Noëe Chrétien. Après dix mois de ménage, celle-ci mourut en couches, lui laissant un fils, qu'il appela Roger.

La mort de sa femme lui causa peu de chagrin ; par contre, l'arrivée de cet enfant l'embarrassa fort.

Accoutumé à une existence paisible et solitaire dont il souhaitait encore plus le retour, au sortir d'une union assez tourmentée, il ne voulut point s'empêtrer d'un mioche. Il le mit en nourrice aux environs, ce qui lui assura quelques années de calme.

Mais l'enfant grandit, il fallut l'envoyer à l'école et, quoique décidé à ne pas le reprendre chez lui, Gaspard sentait la nécessité de dénouer un jour cette situation fausse. Il ne pouvait pas éternellement abandonner son fils à des mains étrangères. Puis l'avenir commençait à l'inquiéter. Qu'en ferait-il plus tard ? Dans quelle voie l'engagerait-il ?

Àla suite d'un procès qu'il perdit par la négligence de son avocat, il résolut de le pousser vers le barreau. Il se rappela bien que son frère Rodolphe, envoyé jadis à Paris pour ses études de droit, avait gaspillé sa fortune, volé leur père et souillé le nom de la famille. Mais cet exemple ne changea pas sa détermination. La carrière d'avocat plaisait à ses instincts de Normand et à sa vanité de paysan. Il se promit du reste, une fois l'époque arrivée, de diriger son fils avec fermeté et de le dérober, par quelque artifice, aux tentations malsaines de celles qu'il nommait, en souvenir de son pauvre frère, des créatures perverses.

Cependant sa vie continuait, monotone et sans incidents. Sauf le vendredi où, par habitude, il se rendait à la Bourse de Rouen, il

ne quittait guère Beuzeville.

Grand et fort, de figure énergique, il avait un caractère indolent. Le mouvement l'ennuyait. Il marchait à peine, ne chassait pas, restait des journées entières à fumer des pipes dans la principale pièce de son manoir, vieille construction délabrée et dénuée de style.

Hmangeait beaucoup, buvait ferme et pensait peu. D'intelligence pauvre, il se contentait d'un nombre restreint d'idées simples qui se présentaient à tour de rôle et qu'il ne se lassait pas de ruminer.

Le soir, à l'hôtel de France, dans une salle spéciale, il rejoignait une dizaine de hobereaux et de fonctionnaires, qui le traitaient avec considération à cause de sa fortune. Quand il en éprouvait le besoin, il prenait, à droite ou à gauche, une fille de campagne. Il la choisissait parmi celles qui avaient déjà fauté, et s'arrangeait pour ne pas l'engrosser, ayant horreur du scandale et des potins.

Or, un vendredi, cinq ans après la mort de sa femme, des amis de Rouen le retinrent à dîner. Le repas fut très gai, le champagne coula, puis on se munit de cigares et l'on alla, finir la soirée aux Folies-Bergères.

Il y avait là la foule bruyante des jours de bourse. Ces messieurs, des industriels, des commerçants, des commis-voyageurs, des agriculteurs de la région, encombraient le promenoir et accompagnaient de leurs cris et de leurs rires les refrains des chanteurs comiques.

Au milieu grouillait le demi-monde rouennais, un ramassis de filles laides et disgracieuses, vêtues de robes et de chapeaux démodés.

M. de Crochemont constata leur tenue correcte et bégueule. Elles s'en allaient deux à deux, regardaient les hommes avec des airs de mépris, ne permettaient pas qu'on les touchât et s'offusquaient des mots grivois qu'on leur lançait.

Ces manières distinguées en imposaient à Gaspard, et lorsque ses amis parlaient à l'une de ces femmes, il s'éloignait par timidité.

Cependant il se laissa présenter à une grande blonde qui s'étalait au fond d'une loge. Celle-là lui plaisait, il n'eût su dire pourquoi, comme vous plaisent certaines femmes ni belles ni laides, chez qui l'on ne remarque rien de particulièrement séduisant, et qui néanmoins, par quelque affinité mystérieuse, par quelque sortilège impuissant sur d'autres, vous attirent et vous gardent une heure, une nuit, des années, la vie entière parfois, sans qu'on puisse s'expliquer la nature de leur charme.

Il lui offrit une consommation. Elle accepta sans façon, et ils se rendirent au jardin d'hiver. Tout de suite il fut à son aise. On entendait les valses lentes de l'orchestre, près d'eux un jet d'eau ruisselait sur le corps d'une naïade, et cette solitude, à quelques pas du vacarme de la salle, les réunissait dans une sorte d'intimité. Ils échangèrent des confidences. Il raconta sa vie, son mariage, la mort de sa femme, les tracas qui lui provenaient de son fils.

Elle, tout étonnée, s'écria :

— Comment ! Vous avez un fils ? Quel âge a-t-il ?

— Cinq ans.

— C'est drôle, juste comme ma Juliette.

— Qui, Juliette ?

— Mais ma fille.

Cette coïncidence les rapprocha et ils s'entretinrent de leurs enfants. Roger allait à l'école depuis, six mois, il promettait d'être un garçon sérieux et travailleur. Quant à Juliette, on ne la poussait pas. Sa mère avait pour elle un plan d'éducation très précis : d'abord la vie de famille, le spectacle continuel des bonnes manières, ensuite l'entrée au couvent et la fréquentation des demoiselles riches.

Gaspard l'approuva, puis reprit :

— Tout de même, ça vous donne bien de l'ennui. ces marmots-là.

— Et quelle responsabilité ! ajouta Joséphine.

Ce mot de responsabilité les effraya. Il évoqua en eux tout un avenir hérissé de complications, de déboires, de difficultés inextricables, et ils s'attendrirent sur leur destinée réciproque. Et soudain une sympathie si profonde les envahit l'un pour l'autre que l'idée de s'entr'aider germa confusément en leur esprit.

Cependant l'orchestre jouait la marche finale. M. de Crochemont souhaita le bonsoir à ses compagnons et proposa à Joséphine de la reconduire. Arrivée chez elle, celle-ci l'invita à

prendre la moindre des choses. Ils s'installèrent au coin du feu et burent une tasse de thé, tout en bavardant comme de vieux amis.

Vers une heure, Gaspard tira sa montre et soupira :

— Ah ! il faut que je m'en aille.

Habitué aux filles de ferme et aux couturières de village, il n'osait point, de peur d'un refus, demander l'hospitalité. Elle devina sa gêne et répondit :

— Attendez un peu, vous avez bien le temps. Vous me permettrez seulement de me mettre à l'aise.

Elle dégrafa son corsage et passa dans la chambre voisine pour se déshabiller.

Quelques instants après, elle l'appela :

— Venez donc voir la petite.

Il obéit ; la « petite » dormait et, de suite, il s'extasia devant sa grâce et sa gentillesse. De l'autre côté du lit, Joséphine l'écoutait, en corset et en jupon. Elle se pencha vers sa fille et l'embrassa.

Une odeur chaude montait de ses épaules nues. Alors un désir le fouetta. Il se pencha aussi. Leurs lèvres se rencontrèrent.

— Je peux rester ? dit-il.

Joséphine Rollet avait débuté très jeune comme caissière dans un estaminet de second ordre. Avec sa figure régulière, ses cheveux blonds un peu fades, le profil « mouton » que lui donnaient son nez et son menton arrondis, avec sa taille bien prise et ses allures de femme distinguée, elle eut un certain succès.

Àce moment, elle acceptait le premier venu. Économe et adroite, elle amassa de l'argent et se rangea peu à peu. Une fille qui lui survint augmenta ses ressources, un riche banquier consentant à s'en croire le père. Il mit la mère dans ses meubles et plaça sur la tête de l'enfant une somme assez importante.

Maintenant un magistrat et un homme marié subvenaient à ses besoins. Ces protecteurs la visitaient tour à tour, à jour fixe, et ne se rencontraient jamais. Outre ces relations sérieuses, Joséphine se permettait de fréquents caprices et même, de temps à autre, des fantaisies très basses qu'elle dissimulait soigneusement.

On la recherchait comme une femme cotée, qui sait se tenir, une femme d'ailleurs avec laquelle on ne s'ennuyait pas. En peu d'années elle se forma une clientèle nombreuse et assidue.

C'est au milieu de ces occupations multiples que fut insinué le vendredi de M. de Crochemont.

Chaque semaine, après la Bourse, Gaspard se rendait chez son amie. Il suivait la rue Jeanne d'Arc, achetait en route quelques provisions et gagnait la place du Vieux-Marché. Joséphine habitait là, au premier étage, un appartement confortable, orné de tentures, de fleurs et de bibelots. Les sièges étaient bas, des tapis recouvraient les parquets et de lourdes draperies masquaient les portes. Ce luxe éblouissait M. de Crochemont.

Le dîner fini, on jouait aux cartes, puis on se couchait, et Gaspard ne partait que le lendemain dans la matinée.

Et rendant d'innombrables vendredis, le campagnard savoura le charme de ces soirées. Ces quelques heures lui semblaient déli-

cieuses. Il se croyait chez lui, ces meubles étaient à lui, cette femme lui appartenait, à lui seul.

Il avait pour elle des élans d'amour.

— Que ne puis-je vivre avec toi ! disait-il, envahi par toutes les petites jouissances matérielles qu'elle lui procurait.

Et quoique « regardant », il ne regrettait pas le billet de cent francs, plié en quatre, qu'il déposait le samedi sur la coupe de la cheminée.

Puis cette liaison l'enorgueillissait. Il en tirait à Beuzeville, auprès de ces messieurs de l'hôtel de France, un relief énorme. À chacun d'abord, en grand secret, il avait confié son aventure, vantant les qualités exceptionnelles de « son amie, M Rollet », sa parcimonie, son attachement incomparable. Mais cela ne lui suffit pas, et il raconta l'histoire de sa conquête, ouvertement. En plein café, il décrivait l'appartement de sa maîtresse, citait des phrases de Joséphine, exhibait le menu de ces repas succulents qu'elle lui confectionnait.

Bientôt on parla d'elle comme d'une personne connue, rencontrée chaque jour. On n'abordait plus Gaspard sans lui demander :

— Et votre amie, M Rollet, comment va-t-elle ?

Il remerciait chaleureusement et ne marchandait pas les détails sur la santé de son amie.

Une certaine jalousie qu'il sentait autour de lui, chez les hobereaux surtout, mit le comble à son contentement.

La conversation pourtant ne variait guère entre Gaspard et M Rollet. Lui, causait de ses fermes, de la valeur de ses terres, de ses récoltes. Joséphine le tenait au courant des moindres scandales du monde galant.

Une fois il s'écria :

— Mais comment sais-tu tout cela, toi qui ne vois personne ?

Elle fut stupéfaite et ne répondit pas. Il s'imaginait en effet, sans toutefois approfondir ce sujet, qu'il n'avait pas de rival.

Peu à peu ces entretiens perdirent leur animation. La question des fourrages n'intéressa plus Joséphine, et les potins assommèrent Gaspard. Ils ne s'écoutaient plus l'un l'autre, soupiraient, bâillaient, et il advint que, n'ayant plus rien à se dire, ils ne s'adressèrent plus la parole. Gaspard fumait, sa maîtresse sommeillait, et tous deux attendaient le moment du coucher.

Il venait encore, par besoin physique, par égoïsme, par habitude. Il avait là ses pantoufles, sa robe de chambre, des vêtements et du linge de rechange. La cuisine était parfaite, le service irréprochable. Après le dîner, on lui présentait sa pipe toute bourrée et un carafon d'excellente eau-de-vie.

D'ailleurs, qu'aurait-on dit à Beuzeville d'une rupture entre lui et son amie, M Rollet ?

Un incident mit fin à cet ennui qui commençait à lui peser.

Un vendredi, il arriva par hasard chez sa maîtresse avant l'heure de la Bourse. Il la trouva couchée, souffrante.

— Quel contre-temps, bougonna-t-elle, tu sais que j'ai conduit hier la petite au couvent, rue de l'Avalasse. Elle a tant pleuré que

je me suis engagée à aller la voir aujourd'hui, et puis, juste, je tombe malade.

Jusqu'ici, la petite étant reléguée dans la cuisine auprès d'Adèle, la bonne, pendant les stations des clients, il ne l'apercevait que rarement et ne s'occupait jamais d'elle. Mais, par complaisance, il proposa :

— Si tu veux, j'irai à ta place.

— Vrai, tu veux bien ?

— Pourquoi pas ?

Au parloir, il demanda Juliette. Elle accourut les larmes aux yeux. Il lui emplit les mains et les poches de friandises, et tandis que la petite continuait à sangloter, il se rappela le premier baiser qu'il avait échangé avec M Rollet. C'était au-dessus de l'enfant endormie. Alors une sorte de gratitude le pénétra. Il se découvrit pour elle une affection subite. Somme toute, il lui devait son bonheur, sa tranquillité, les meilleurs jours de sa vie.

— Console-toi, lui dit-il, en la prenant sur ses genoux. Tu es une grande fille maintenant. Il ne faut pas faire de peine à ta mère.

Il la câlinait, l'embrassait, essuyait ses larmes, et Juliette, bientôt calmée, promit d'être sage et de travailler.

Àcette époque, son fils entra comme pensionnaire au lycée de Rouen. Désormais Gaspard alla d'un parloir à l'autre. Il achetait une assiette de gâteaux, en offrait à Juliette et portait le reste à Roger. À chacun d'eux aussi il glissait une pièce d'argent.

Le soir, il racontait par le menu à M Rollet ses deux visites de la journée. Elle ne lui faisait pas grâce d'un détail et ne se fatiguait point d'entendre la même histoire.

Cela devint le fond même de leur conversation. Ils discutèrent les différentes façons d'élever les enfants, et ces controverses leur fournirent des idées sur des matières auxquelles ils n'avaient jamais pensé.

Un jour, il avertit Joséphine qu'il combinait une partie pour le dimanche suivant.

— Soyez prêtes vers les onze heures, lui dit-il, je viendrai vous chercher en voiture, et surtout faites-vous belles.

Àl'heure fixée, il sonnait place du Vieux-Marché.

— Vite, vite, il y a une surprise en bas ; tu verras, petite, si j'ai pensé à toi.

Il les pressa, aida Joséphine à finir sa toilette, à épingler son voile. Il rayonnait, exultait, jouissait d'avance de l'effet produit, et il les entraîna dans l'escalier sans même leur laisser le loisir de mettre leurs gants. Ils arrivèrent devant le landau. Sur la banquette d'arrière, un garçon attendait, en uniforme de collégien, l'air gauche et timide.

La présentation, eut lieu.

— Madame Rollet, permettez-moi de vous amener un camarade pour notre chère Juliette. C'est mon fils, Roger.

Joséphine répondit par un regard attendri. Cette preuve d'estime la touchait, la rehaussait à ses propres yeux. On installa les deux enfants l'un près de l'autre, et l'on partit pour Saint-Adrien.

Juliette ressemblait étrangement à sa mère. Elle en avait les joues pleines, le profil moutonnier et la constitution robuste. Au contraire, la figure pâlotte, le long corps maigre de Roger, annonçaient une santé médiocre. M Rollet n'en loua pas moins sa bonne mine et son air gaillard.

— Ce sera un rude gars, déclara-t-elle.

À Saint-Adrien, on renvoya la voiture, on visita la célèbre chapelle entièrement creusée dans le roc de la falaise, puis on déjeuna sur l'herbe au bord de la Seine et, comme promenade, on suivit une étroite vallée où serpente un cours d'eau.

Il faisait très doux. L'haleine du fleuve passait en brises fraîches qui inclinaient à peine les arbustes et les fleurs. Quelque part, sous les herbes, la source chantait, invisible.

Les deux petits marchaient en avant. Ils se tenaient par la main et bavardaient, elle dégourdie et prévenante, lui raide et guindé. Roger portait à son bras un panier de provisions.

Derrière eux, à une certaine distance, s'avançaient M. de Crochemont et son amie M Rollet. Gaspard, le visage souriant, ne disait rien. Il se délectait encore de la surprise qu'il avait imaginée. Joséphine cueillait des fleurs.

On goûta, puis on s'en retourna de manière à prendre le bateau-mouche et à rentrer pour le dîner.

Sur le pont le manque de sièges les contraignit à se tenir debout. Autour d'eux une multitude de bourgeois s'entassaient. La plupart des femmes revenaient avec des bottes de fleurs et les hommes avec des filets remplis de poissons.

Sous les regards les deux amants affectèrent un maintien grave et des attitudes de bon ton. Ils posaient au ménage légitime, s'appuyaient tendrement l'un contre l'autre et M Rollet ne cessait d'interpeller les enfants, en mère inquiète : « Juliette, ne te penche pas trop… Roger, mets ton foulard, il commence à faire frais. »

C'est le soir de cette « bonne journée », tandis que Gaspard repassait les différents incidents de la promenade, que le fameux projet s'empara de son esprit.

Joséphine dormait. Lui, couché près d'elle, rêvassait. Une veilleuse rose jetait des lueurs dansantes sur les murs et illuminait de clartés vives des vêtements bien rangés et soigneusement pliés sur les meubles.

Et tout à coup il s'écria :

— Joséphine, Joséphine…

Elle grogna : — Eh bien quoi ?

— J'ai une idée merveilleuse, un projet superbe.

— Lequel ? demanda-t-elle.

Il réfléchit.

— Non, j'aime autant ne pas te le dire maintenant… plus tard… tu verras…

Elle n'insista pas et se rendormit, pendant qu'il examinait et creusait son idée.

Longtemps Gaspard subit, sans y répondre, les interrogations de M Rollet. Elle eut beau supplier, pleurer, se fâcher, rien n'en-

tama son mutisme farouche. Il garda son secret comme une relique précieuse. Tremblant qu'un indice ne mît sa maîtresse sur la voie de la vérité, il pesait ses moindres mots, ne parlait qu'à regret, et découvrait lui-même à la phrase la plus insignifiante qui lui échappait un double sens mystérieux capable de livrer la clef de l'énigme.

Cela dura un an. Puis ce rôle silencieux l'excéda. La monotonie des repas et des soirées devenait intolérable. Joséphine, lasse de prier, s'était décidée à le laisser en repos. Et dès qu'on ne l'interrogea plus, cette question s'imposa subitement à lui : dans quel but se taisait-il ?

Il s'avoua, non sans étonnement, qu'il n'avait aucune raison pour agir de la sorte. Ne faudrait-il pas, un jour, prévenir Joséphine, obtenir son approbation ? À quoi bon ces cachotteries ? Et désireux de bavarder, il jugea sa conduite absurde.

Toutefois, avant de divulguer son secret, il organisa une nouvelle partie à Saint-Adrien. Les faits se succédèrent dans un ordre identique. On admira les mêmes points de vue avec les mêmes paroles. Les enfants, dont la camaraderie avait augmenté, ne se quittèrent pas, et les parents se félicitèrent de cette bonne entente.

Au retour, il se planta devant elle.

— Eh bien, tu ne devines pas ?

— Quoi ? fit-elle interloquée.

— Comment quoi ? Mais ce qui ressort de la journée d'aujourd'hui, de toutes les journées du même genre.

Cela l'exaspérait qu'elle ne saisît pas. Il s'en froissait comme d'une offense. C'était si clair, si lumineux ! Il fallait donc qu'il expliquât son projet lui-même ! À la fin il s'y résolut et le dévoila en quelques mots, d'un air ravi.

Elle s'indigna. Certaines pudeurs instinctives se révoltèrent en elle contre un tel cynisme. Il ne perdit pas courage, sentant la maladresse de son langage brutal et, pour ne point l'effaroucher, il exposa son plan avec des précautions infinie, le noya dans d'habiles digressions, le revêtit de couleurs séduisantes. Il en montra les innombrables avantagés et défia son amie d'y trouver le moindre inconvénient.

— C'est vrai, dit-elle, il y a beaucoup de bon.

— Beaucoup ! s'écria-t-il en s'échauffant, mais tu ne vois donc pas que c'est encore plus ton intérêt que le mien ? Mon argent, au lieu de s'en aller à d'autres, viendra dans ta poche. Et puis il faut penser & la question de santé, à la question des mœurs. Si tu rejettes mon idée, quelles sont donc tes intentions ? Ça ne doit pas être bien propre, j'en ai peur.

Elle ne protesta pas. Supputant le gain qu'elle retirerait, elle se laissait convaincre par les arguments de Gaspard. Dès que son calcul fût solidement établi, ces arguments lui semblèrent irréfutables. Elle se déclara vaincue.

Et pendant dix ans, ils vécurent de ce projet. Avec une douloureuse impatience, ils attendaient, en comptant les années, le moment de l'exécuter. Ils évaluaient ses chances de réussite et ses chances d'insuccès, les dénombraient, les inscrivaient en chiffres exacts et, pour augmenter les unes et diminuer les autres, ils se

livraient à des investigations minutieuses et ne craignaient pas de recourir à des essais de psychologie expérimentale.

Gaspard surtout l'aimait d'un amour effréné. À force de le ressasser, de le ruminer, il finit par le considérer comme quelque chose de surhumain, comme une conception magnifique éclose dans un cerveau de génie. Et tout l'orgueil qu'un homme éprouve à se remémorer les quelques idées qu'il a mises au monde, lui le concentrait sur la seule idée que son esprit eût jamais engendrée. Il en était fier comme un rachitique de l'enfant qui naît de son sang.

Il se plaisait à rappeler cette journée, source première de leur félicité. C'est de là que datait le projet. Et reprenant la promenade à Saint-Adrien, le retour sur le bateau, les heures pensives de la nuit, il notait, un à un, les petits incidents qui avaient semé la graine dans son esprit, ceux qui l'avaient développée et les réflexions subtiles qui l'avaient fait germer.

— Et dire que ça aurait pu ne pas exister, concluait-il d'un air inquiet.

Cette possibilité l'épouvantait comme s'il eût craint que cette bonne journée et toutes ses conséquences s'évanouissent par quelque maléfice.

Le temps s'enfuit sans renverser l'échafaudage de leurs rêves.

M Rollet jouissait toujours d'une grande vogue. Un directeur de théâtre remplaçait maintenant l'homme marié, mais le vieux magistrat demeurait immuable. Les jeunes aussi la prisaient, elle devint à la mode parmi les petits qui débutent, les nouveaux qui opèrent l'après-midi, et elle eut une série de dimanches consa-

crés à déniaiser des collégiens. En outre elle entretint un garçon de café qui la battit, puis son coiffeur qui la vola. Un cocher de fiacre leur succéda qui la rendit fort heureuse.

Et jamais il n'y eut d'erreur. Jamais Gaspard n'aperçut de rival chez sa maîtresse. Jamais Adèle, la bonne, ne confondit le vendredi de M. de Crochemont, soit avec le mardi du vieux magistrat, soit avec les jours attitrés du directeur de théâtre.

Les enfants grandissaient côte à côte. Roger, toujours malingre, s'allongeait et maigrissait, comme si on l'eût tiré par les pieds et par la tête. Ses vêtements étriqués et ses pantalons trop courts augmentaient son aspect ridicule.

La ressemblance de Juliette et de sa mère s'accentuait, mais la petite avait l'air plus malicieux et plus éveillé.

Le jeudi, M Rollet envoyait Adèle chercher le lycéen et la bonne promenait les deux enfants. Les passants remarquaient leur sagesse. Souvent le dimanche ils allaient déjeuner à Beuzeville. Ils s'aimaient beaucoup et se confiaient leurs joies et leurs peines.

Et soudain tout cela cessa. Quand ils atteignirent leur seizième année, ils furent séparés.

Cette décision avait exigé de nombreux conciliabules entre les deux amants. Joséphine la croyait inutile et Gaspard indispensable.

— Laisse-moi faire, dit le cultivateur, je connais la question mieux que toi. Or, sache-le bien, notre projet en dépend.

Son amie, M Rollet, se résigna.

Dès lors, privés de distraction, ils vécurent dans l'attente anxieuse de l'époque qu'ils avaient choisie.

— Encore trois ans, soupirait Gaspard… encore deux… comme c'est long… que d'obstacles peuvent surgir !

Elle le réconfortait :

— Pourquoi te tourmenter ? Tout va bien. De mon côté, j'en réponds, si ça cloche, il n'y aura pas de ma faute. Et puis d'abord, je ne vois aucun empêchement. De quoi t'effrayes-tu ?

Il ne savait pas, c'était des pressentiments obscurs, des découragements qu'il ne s'expliquait point, sans doute la terreur d'échouer après tant d'espérances. Plus il approchait du but et plus il tremblait.

— Dire qu'un rien, une bêtise peut tout perdre !

Et il murmurait :

— Plus que trois mois… plus que six semaines… plus que deux.

Enfin survint le dernier vendredi, l'avant-veille du jour fixé. Il fit à son amie les recommandations les plus pressantes, lui répéta ce qu'il lui avait tant de fois rabâché et lui serra vigoureusement la main.

— Vois-tu, ma chère, je suis un peu ému, ça se comprend… toi aussi, tu l'es, n'est-ce pas ?… je comprends ça… car, après tout, ça peut mal tourner…

Sur la table, luxueusement servie, quatre couverts étaient préparés. Des compotiers de fruits et de gâteaux, des fleurs, des multitudes de verres, des carafes de vin et de champagne encom-

braient la nappe. L'abat-jour blanc de la suspension reflétait une lumière douce.

Une fois encore M Rollet fit l'examen de la salle à manger. Elle rectifia l'alignement des verres, rétablit la symétrie des plats et ne put réprimer un sourire de satisfaction. Puis elle enfila un long couloir et continua son inspection par une grande pièce, ancienne lingerie, transformée en chambre à coucher. Un lit à deux personnes et de jolis meubles d'acajou la remplissaient. Les draps s'ouvraient, attirants. Le feu flambait.

— Irréprochable, se dit-elle.

Elle gagna le salon. Juliette jouait du piano. Elle la prit par la taille et la regarda. C'était une belle fille appétissante et fraîche.

Elle lui dit d'une voix sérieuse :

— Tu sais, j'ai fermé les yeux sur bien des choses, depuis ta sortie du couvent, j'ai poussé peut-être même la complaisance un peu loin. Mais rappelle-toi bien que le vieux ne soupçonne rien. Aussi sois habile, ne commets pas de faute. Règle-toi d'après ce que tu m'as promis.

Juliette répondit, l'œil sournois, avec une intonation vicieuse :

— Aie pas peur, maman, j'enfoncerai l'papa et le p'tit n'y verra que du feu.

La mère répliqua :

— Tu feras bien, ton avenir en dépend. Un peu d'adresse, et on ne sait pas où ça peut te mener.

Un coup de sonnette retentit.

— Les voilà, murmura Joséphine, pas de boulettes.

En effet, M. de Crochemont, suivi de son fils entra rapidement, en faisant du bruit pour dissimuler son embarras.

— Eh bien, Juliette, dit-il, affectant de ne point tutoyer la jeune fille, j'espère que vous êtes contente de revoir votre camarade. Embrassez-vous donc.

Ils s'embrassèrent et se tinrent l'un en face de l'autre, lui tout troublé, elle riant aux éclats.

Roger sentait encore l'uniforme. Il avait peu changé. Ses gestes lents, sa parole traînante, son grand corps apathique dénotaient un caractère mou.

Il bégaya :

— Bonjour… mademoiselle… enchanté…

On passa dans la salle et l'on dîna. Gaspard fut d'une gaîté étourdissante. Juliette lui tint tête, et il y eut entre eux un assaut de plaisanteries, de taquineries, de bons mots qui dérida le jeune Crochemont.

— Ils sont impayables, affirma Joséphine.

On servit l'entremets, on but du champagne, et tout à coup l'allégresse, loin d'augmenter, tomba. Le repas s'acheva dans une solennité mystérieuse. Les bruits s'atténuèrent, les mâchoires mastiquaient avec précaution, les cuillers et les fourchettes ne tintaient plus, la bonne circulait silencieusement. Gaspard surtout se composait un maintien précurseur des plus gros événements. Un coude sur la table, le front dans la main, il méditait. Les autres, graves aussi, contemplaient cette méditation.

La bonne apporta le café, les liqueurs, les cigares, puis s'en alla.

Le silence devint plus lourd encore. Il imprégnait l'atmosphère et pesait comme une chaleur d'orage. Enfin M. de Crochemont le rompit et prononça cette allocution dont il avait arrêté les termes depuis longtemps, de concert avec Joséphine :

— Mes enfants, pour que vous saisissiez la portée de mes paroles, il faut que je reprenne les choses de haut. Lorsque mourut ma pauvre chère femme, je me sentis vis-à-vis de toi, Roger, une très grande responsabilité. Serais-je capable de t'élever, de diriger tes études et, principalement, pendant ta jeunesse, de te préserver des mauvaises rencontres qui absorbent la fortune et qui ruinent la santé ? L'exemple de ton oncle Rodolphe, mis sur la paille par une coquine, n'était pas de nature à me rassurer. Je prévoyais des malheurs sans nombre. Que faire ? Il n'y a que la main d'une femme pour guider les premiers pas de l'homme. Et ma chère défunte n'était plus là. C'est sur ces entrefaites que j'eus le bonheur inespéré de faire la connaissance de mon amie, M Rollet.

Il gratifia Joséphine d'un regard affectueux, et, toujours maître de son discours qu'il avait souvent récité devant une glace, il poursuivit posément :

— Avant tout, que je remercie cette excellente amie. Je lui dois mes meilleures années, ma tranquillité, la régularité de mon existence, la disparition de mes ennuis. Que je vous loue également, M Rollet, de la façon vraiment admirable dont vous avez élevé votre fille. Vous en avez fait une femme accomplie, instruite et digne de vous. Toi aussi, Roger, tu peux être reconnaissant à

M Rollet des soins qu'elle a eus pour toi. Je n'ai jamais agi sans la consulter, et c'est certes par les conseils intelligents qu'elle m'a prodigués que j'ai réussi, je crois, dans mon œuvre.

Joséphine, accablée de compliments, rougissait et perdait contenance. Elle devinait, fixés sur elle, les yeux railleurs de sa fille, ces yeux clairvoyants dont l'ironie la gênait toujours.

Gaspard cependant continuait d'un ton de prédicateur :

— Mais notre tâche, à mon amie et à moi, n'est pas achevée. Il nous faut encore vous aider tous deux à franchir l'époque la plus dangereuse de la vie. De vous, Juliette, nous devons écarter les vilaines intrigues, les passions coupables, les propositions menteuses de gens intéressés à vous entraîner dans la voie du mal. Toi, Roger, nous devons te garantir des rencontres malsaines, des liaisons compromettantes avec des drôlesses sans aveu. À tous deux enfin notre devoir est de vous préparer une jeunesse honnête, calme, laborieuse, à l'abri du besoin. Nous avons beaucoup réfléchi, beaucoup cherché, et, je suis fier de l'avouer, j'ai trouvé, à mon avis, la combinaison qui nous permettra d'atteindre notre but.

Il se recueillit avant d'entamer la période délicate de son discours, et c'est en hésitant qu'il reprit :

— Demain, Roger, tu commences tes études de droit. Je suis donc obligé de te livrer à toi-même. Mais pour éviter l'écueil d'une trop grande liberté, mon amie, M Rollet, et moi nous avons arrangé la grande pièce du fond en chambre à coucher et la pièce voisine en salle à manger. Cela te formera un logement distinct, que tu peux isoler en fermant la porte de communication. Tu auras ton escalier particulier, tu seras en un mot chez toi, tu pour-

ras recevoir tes amis à ta guise. M Rollet consent à surveiller tes affaires, ton linge, ton petit ménage. Puis, si cela te convient, si cela n'ennuie pas trop Juliette… ta camarade d'enfance viendra déjeuner… dîner avec toi,… même… de temps à autre… quand il vous plaira de passer… de passer… ensemble… la… la soirée…

M. de Crochemont balbutiait, s'embrouillait, embarrassé soudain par ce qui lui restait à dire. Roger, confondu, n'osait pas comprendre. Juliette, souriait.

Enfin Gaspard recouvra son aplomb et, se rappelant des phrases éparses, il les débita rapidement :

— Chaque vendredi nous nous réunirons en famille et nous irons soit en promenade, soit au théâtre. Tu auras ainsi, mon cher Roger, penpendant tes années difficiles, un refuge, un nid, ce qui m'a manqué à moi et dont je n'ai joui que tard, grâce à mon amie, M Rollet.

Et il conclut avec un geste paternel qui semblait bénir les deux jeunes gens :

— J'espère, mes chers enfants, que vos sentiments personnels ne s'opposeront pas à notre projet et que votre cœur sera d'accord avec nos désirs.

Il se tut, à court de souffle. De nouveau le silence régna. Les yeux obstinément baissés sur la nappe, aucun d'eux ne risquait un mouvement pour ne point attirer l'attention de ses voisins. Seule, Juliette lançait à Roger des regards furtifs qu'il ne voyait point, et un rire contenu faisait frissonner le coin de ses lèvres.

Enfin Joséphine se leva et l'on se rendit au salon. Gaspard et son amie s'installèrent auprès de la cheminée et devisèrent à voix

basse. Juliette s'assit sur un canapé et, gentiment, dit à Roger :

— Viens donc là, il y a si longtemps que nous n'avons causé.

De petits bruits secs crépitaient le long des bûches. Le chuchotement des parents rappelait le murmure qui s'échappe des confessionnaux où sont agenouillées les vieilles dévotes. Parfois jaillissait une interrogation de M Rollet à laquelle le jeune homme répondait par un « oui » ou un « non » étouffé.

Àla longue cependant il s'enhardit. Des souvenirs d'enfance le hantèrent, et il se laissa doucement envahir par le charme pénétrant de cette intimité. Tour à tour pensifs et bavards, ils fouillaient dans les recoins de leur mémoire les choses ensevelies, puis ils évoquaient les joies passées, les bonnes promenades la main dans la main, les heures exquises des jours de pluie où l'on se confiait, dans la grande chambre du fond, ses chagrins et ses peines, ses tristesses et ses espérances.

Et peu à peu cette belle fille qu'on lui offrait tenta Roger, remua sa chair d'homme ignorant de la femme. Elle, avec une coquetterie voulue, se coulait auprès de lui, le frôlait de ses vêtements, de ses doigts, de sa chevelure, l'affolait du contact de ses bras, de ses jambes, de son corps entier, le grisait de l'odeur de sa peau et des parfums violents empruntés à sa mère.

Et ils parlèrent sourdement, en rougissant, les haleines mêlées, les genoux entrelacés. Le souffle de leur bouche versait en eux d'âcres désirs, des ardeurs violentes. Roger se sentait fort, puissant, vigoureux, affranchi de ses timidités de collégien.

Et Juliette, trouvant l'instant propice, lui murmura :

— Viens voir ta chambre, veux-tu ?

Il comprit et elle l'entraîna, docile, dans la grande pièce, où le lit, préparé par Joséphine, les attendait, les draps ouverts.

Restés seuls, les parents feignirent de ne pas remarquer cette disparition. Ils affectaient de traiter des questions pratiques et M. de Crochemont disait à M Rollet :

— J'ai jugé, ma chère amie, que la somme que je t'alloue chaque semaine n'était plus suffisante. Je la double et, en outre, je me charge de ton loyer.

Puis ils s'occupèrent du placement de petites rentes que Joséphine avait amassées. Mais leur voix tremblait, leurs yeux se mouillaient, et Gaspard gémit :

— Non, c'est plus fort que moi…

Il pleurait comme un enfant, bégayait :

— C'est drôle, tout de même, ça me fait un effet !…

Elle se laissait gagner par cet attendrissement et sanglotait aussi :

— Ma pauvre Juliette… ma pauvre petite…

Alors, reconquérant un peu d'énergie, il l'étreignit contre sa poitrine et l'embrassa :

— Console-toi, ma bonne, nous avons fait notre devoir… ils seront heureux, ces mioches… C'est une mauvaise nuit pour nous… mais après tout… il faut toujours en venir là… et puis, tu sais… ça n'arrive qu'une fois…

3

Àl'âge de trente-cinq ans, François Dumouchel, employé à la mairie de Rouen, bureau des décès, résolut d'épouser M Berthe Chemin, fille d'un officier mort peu d'années auparavant. Le père Chemin, capitaine-trésorier, « ce bout de Chemin », comme l'appelaient les soldats à cause de l'exiguïté de sa taille, s'était tué au moment où certaines erreurs, commises par lui dans sa gestion, allaient devenir publiques.

Dumouchel ignorait ce détail. Fils d'épicier, il jugea que son entrée dans la famille d'un militaire lui attirerait une considération appréciable, malgré l'absence de dot de la jeune fille. Il ne manqua pas de faire valoir son désintéressement.

— Mon père m'a laissé 2 200 francs de revenu, déclara-t-il à M Roussel, une tante âgée qui avait recueilli Berthe ; en outre, mes émoluments se montent à 1 800 francs. C'est peu, mais enfin c'est assez pour que je me permette de me marier à ma guise.

Tout au plus prit-il des renseignements précis sur la fortune de la vieille demoiselle et sur l'état précaire de sa santé.

Le ménage Dumouchel loua, cité Jeanne d'Arc, un peu en dehors de la ville, une petite maison pourvue d'un lambeau de jardin.

Là ils entamèrent une longue série d'années tranquilles et uniformes. François, gros homme apoplectique, au visage bouffi, aux yeux éteints, à la barbe rare et poussant par places comme du gazon mal semé, avait une nature molle, sujette à des colères violentes. Berthe, de tempérament plus nerveux, de race moins grossière, attirait les regards par sa taille souple, une jolie bouche

ornée de dents blanches, et un vilain nez de dimensions trop fortes.

— Au début, les caractères se choquèrent, des querelles eurent lieu. Puis cela s'apaisa, on en vint aux concessions, les aspérités s'aplanirent. Tous deux très égoïstes, avides de bien-être, ils se firent au foyer une place respective. Chacun eut ses attributions, son autorité, ses droits particuliers, de même que chacun posséda son fauteuil au coin du feu. Après quelques tâtonnements, ils s'installèrent dans leurs habitudes et s'y pelotonnèrent, à l'exemple du chien qui piétine, tournoie, s'arrondit et se couche définitivement. Une fois couchés, ils ne bougèrent plus.

Leur budget fut établi d'une façon irrévocable, tant pour la bonne, tant pour la cuisine, tant pour, l'habillement, tant pour les faux frais. On n'aborda pas le chapitre des économies. Sans en parler, ils comptaient sur le proche héritage de M Roussel, dont l'avoir s'élevait à 53 000 francs.

D'une parcimonie tâtillonne pour tout ce qui n'était pas prévu dans leurs calculs, ils s'en tinrent si rigoureusement aux chiffres fixés, que leurs dépenses annuelles ne variaient pas.

Du reste, les occupations de M. Dumouchel les contraignaient à une existence régulière. Leur vie s'organisa d'elle-même et, comme une machine bien agencée, fonctionna sans secousses ni imprévu. Des habitudes nombreuses, puissantes, irrésistibles, en devinrent les rouages indispensables. Chaque jour eut son lot, à chaque heure échut sa part nettement déterminée.

En semaine on mangeait, à neuf heures, un fort déjeuner dont le menu changeait à peine, puis on descendait en ville, François à la mairie et Berthe au marché. À midi et demi, François avalait

un morceau de pain et de fromage. À quatre heures, au sortir de son bureau, il remontait la rue de la République et entrait au café de la place Beauvoisine où se réunissaient quelques-uns de ses amis. Sa pipe finie, sa consommation lentement dégustée, il atteignait par la rue Bihorel la cité Jeanne-d'Arc. Après le dîner, madame tapissait, monsieur fumait en lisant son journal de la première ligne à la dernière. Puis on jouait une partie de besigue et l'on se couchait.

Le samedi amenait une variante à ce programme. Le soir, le ménage Dumouchel recevait ses intimes. Ceux-ci partis, les époux se retiraient dans leur chambre, se déshabillaient et faisaient l'amour, puis ils se tournaient le dos et s'endormaient.

L'entretien du jardin, la grand'messe, la promenade au square Solférino ou à la Bourse, suivant l'endroit où se tenait la musique militaire, remplissaient les dimanches.

Et chaque semaine recommençait identique, et les mois s'ajoutaient aux mois sans rien de nouveau. Une excursion tous les printemps à Pont-de-l'Arche, chez les Domer, un voyage à Dieppe, deux changements de cuisinière, une augmentation de traitement, trois brouilles suivies de trois réconciliations avec la tante Roussel dont l'âge altérait l'humeur, une entorse de Dumouchel, et, dans les dernières années, l'adoption d'une chatte trouvée à leur porte, marquèrent seuls cette période.

L'aisance où ils vieillissaient les engourdit. Elle glaça leur cœur, elle les rendit mauvais, impitoyables pour les misérables, féroces pour tous ceux qui troublaient leur existence. Ils croupirent auprès de leur chatte Mousseline, comme elle gras, béats,

insouciants. Ils devinrent les esclaves de leurs tics. Leurs manies firent partie d'eux-mêmes comme leurs bras et leurs jambes.

Accoutumés à ce geste, à cette commodité, à ce meuble, à ce quartier, à cette tournure de phrase, ils n'en pouvaient imaginer d'autres. Une modification leur paraissait impossible. Ce ne fut plus des êtres libres, voulant, se conduisant selon leur fantaisie, tentant de réaliser leurs rêves, mais des automates merveilleusement articulés. Ils semblaient obéir à un mécanisme, ingénieux, remonté chaque jour, et qui, à telle heure, à telle minute, les forçait à accomplir tel acte, à ruminer telle idée, à prononcer telle parole.

Àla longue, les particularités de tempérament ou de caractère qui les différenciaient s'affaiblirent, des habitudes semblables, contractées et développées en commun, les pétrirent, les façonnèrent, les harmonisèrent au moral et au physique. L'un devint moins sanguin, l'autre moins nerveux. François maigrit. Berthe grossit. Le son de leurs voix se rapprocha. Ils marchaient de même façon.

Ils ne connurent ni grandes joies ni grandes douleurs. Cependant le manque d'enfant leur causait une sorte de regret. Du moins s'en plaignaient-ils souvent :

— Qu'il nous vienne un mioche, disait François, et nous serons tout à fait heureux.

D'une piété extérieure très démonstrative, ils allèrent à Bon-Secours prier la Vierge Marie d'exaucer leurs vœux. Devant le monde ils affichaient un chagrin exagéré, sans trop savoir pourquoi. Entre eux ce sujet fournissait un aliment constant à la conversation. À tout moment Dumouchel exhalait un soupir :

— Hein ! ma bonne, un bébé, un petit bonhomme de rien du tout, comme ça animerait la maison !

En réalité, à force d'exprimer ce désir, ils avaient fini par l'éprouver.

Telle fut leur vie pendant quinze ans.

Les Dumouchel recevaient.

Le salon se trouvait à droite de l'entrée. Deux candélabres et une lampe que surmontait un globe habillé d'une dentelle rose, éclairaient la pièce. Sur la cheminée s'alignaient une paire de vases en porcelaine bleue et une pendule dorée. Une étagère d'acajou, accrochée dans un coin, portait une botte en coquillages, une poule couveuse en porcelaine, accroupie sur un nid jaune, et différents bibelots du même genre. Les sièges et les rideaux étaient en reps vert. Des carrés de guipure recouvraient les dossiers et de petits tapis s'étendaient devant les chaises.

Au mur pendaient deux gravures mythologiques. François les prisait fort. Il les montrait à ses invités.

— Regardez-moi ça, mon cher, hein ? qu'estce que vous en dites ? Eh bien, j'ai déniché ça au Clos Saint-Marc, chez un brocanteur. Devinez combien ?... Et puis, vous savez, authentiques... garanties authentiques, ajoutait-il en appuyant sur ce terme, sans savoir au juste ce qu'il entendait par cette authenticité.

Àhuit heures et demie précises, M Roussel survint, la première suivant l'usage. Sa santé, raffermie par miracle, décourageait les époux. Ils s'en informèrent anxieusement, espérant toujours que la vieille fille se plaindrait d'un malaise. Mais, très

gaillarde, elle se débarrassa de son manteau, gagna son fauteuil accoutumé, et répondit :

— Ça va bien, je suis enchantée de moi… J'avais encore quelques rhumatismes, ils s'en vont.

Et l'on parla de ce sujet qui les intéressait tous à un égal degré.

Au moment où Dumouchel s'écriait avec un dépit à peine dissimulé : « Allez, ma tante, vous nous enterrerez tous… » la bonne annonça :

— M. Renaud et sa dame, M. Turpin.

Ils arrivaient toujours ensemble, les Renaud, anciens quincailliers de la rue Grand-Pont, habitant la même maison que Turpin, leur ex-associé. Les mauvaises langues interprétaient mal cette intimité.

« M. Lamare, Aristide, lieutenant de gendarmerie en retraite, » mugit un homme de haute taille, en se présentant l'air souriant et satisfait.

Il ne manquait jamais cette plaisanterie, le beau Lamare, comme on l'appelait. Vingt ans auparavant, le lieutenant Lamare avait enlevé une dame Rivol, connue à Rouen pour ses débordements. Obligé de démissionner, il vécut aux frais de sa maîtresse, qui, en mourant, lui laissa quelques rentes. Cette aventure, bien qu'unique en son existence, lui valait une réputation de don Juan.

Nul ne savait qu'après la mort de la dame Rivol un accident fâcheux avait privé le gendarme de ses moyens et rendu ses hommages forcément inoffensifs.

Auprès de Berthe, le beau Lamare se posait en soupirant éconduit. Ouvertement il se plaignait de ses rigueurs.

— Mes compliments, Dumouchel, s'exclamait-il, vous avez une perle. Sa vertu me déroute.

Cette cour, qui se bornait à quelques déclarations platoniques, exprimées en termes prétentieux, gonflait d'aise les deux époux.

L'arrivée de M Bouquet, professeur de piano, de M. Lormier, gardien du cimetière Monumental, et de sa dame, marchande de fleurs et de couronnes mortuaires, compléta la société habituelle du samedi.

D'abord la conversation traîna. Chacun parlait de soi, de ses petites affaires, de ses ennuis. Mais Dumouchel interpella Lormier : « Eh bien, quoi de neuf en ville ? » et les visages s'animèrent.

Par suite de leurs fonctions qui les mettaient en rapport avec les domestiques, avec les cochers de maître et les cochers de fiacre, les Lormier connaissaient les événements les plus récents. Ils donnèrent des détails curieux sur la mort mystérieuse du général Rossignol, tué en réalité par le mari de sa maîtresse, le baron de X... Puis ils racontèrent la conduite légère de la jolie M Berchon. Et tout le monde bava sur la malheureuse, on la déshabilla, on blâma sa mise excentrique et ses allures évaporées.

— À propos, interrompit-on, de quelle famille est-elle ?

On se tourna vers Berthe. Elle était ferrée sur ces sortes de questions. Elle débrouillait les généalogies les plus compliquées, trouvait entre deux personnes des parentés quelles ignoraient elles-mêmes, savait les noms et les petits noms des conjoints,

leur âge exact, la date de leur mariage, le chiffre de leurs dots et celui de leurs espérances.

Elle répondit sans sourciller :

— C'est une demoiselle Levasseur, des Levasseur, Vatinel et C, fabricants de bretelles à Darnétal. Elle est cousine germaine des Bouju-Vossard, filateurs, la sœur de sa mère, une demoiselle Vossard, ayant épousé un monsieur Bouju. Elle a apporté 150 000 francs et une ferme à la Neuville.

Ce point éclairci, à la grande admiration de François, que stupéfiait toujours la mémoire de sa femme, les Dumouchel supplièrent M Bouquet de toucher un peu de piano. Après quelques façons, elle se rendit à leurs instances.

Cet inévitable intermède, que la pianiste allongeait sans pitié, torturait les invités, mais donnait à la réunion une couleur artistique qui flattait leur amour-propre. Ils écoutèrent religieusement.

Enfin on débarrassa la table et l'on commença un trente-et-un. Ces parties engendraient une gaîté générale. C'était un feu roulant de traits d'esprit, une bataille à coups de vieux calembours et de plaisanteries connues. Chacun n'en convoitait pas moins avidement les neuf sous qui formaient l'enjeu.

Seule Berthe ne jouait jamais. Maîtresse de maison, elle s'acquittait de son rôle avec conscience. Elle allait de l'un à l'autre, conseillait, s'occupait de sa tante, potinait d'un ton confidentiel.

Ce soir-là, elle montrait par moments une verve, un entrain si endiablé que Turpin s'écria galamment :

— En vérité, vous rajeunissez !

Puis des tristesses subites l'abattaient, et elle s'asseyait à l'écart sans un mot.

On remarqua ces inégalités d'humeur, et on la pressa de s'expliquer. Elle se défendit :

— Mais je n'ai rien, je vous assure que je n'ai rien.

— Allons donc, riposta le beau Lamare, vous avez un secret. Venez près de moi que je vous confesse.

Ils causèrent à voix basse et soudain, pendant le silence qui soulignait un coup décisif, on entendit le beau Lamare soupirer :

— Je suis pincé. Vous avez enchaîné le vagabond !

Les rires éclatèrent. Dumouchel lui-même se tenait les côtes : « Ce farceur d'Aristide, est-il cocasse ? »

Àonze heures, la bonne servit le thé et les gâteaux secs. François remplit de friandises les poches de M Lormier.

— Prenez, prenez, c'est pour vos amours d'enfants. Embrassez-les de ma part. Vous avez de la chance, vous autres. Nous, c'est notre grand chagrin, nous serions si heureux !

Les invités se retirèrent. Restés seuls, les Dumouchel éteignirent les bougies et bavardèrent un instant. Ils se plaisaient toujours à échanger leurs impressions sur la soirée, à savourer aussi longtemps que possible la joie que leur procuraient ces réunions.

— Ce n'est rien, ces petites fêtes, disait Français, eh bien, tu ne sais pas comme ça nous pose ! À la mairie, mes collègues feraient

des bassesses pour y assister. Mais je ne veux que du monde choisi.

Ils montèrent. Leur chambre, située au-dessus du salon, avait l'aspect froid des pièces vides. À l'époque de leur installation, ils avaient acheté un lit, deux chaises et une toilette-commode, se proposant de compléter peu à peu ce mobilier. Mais l'embellissement du salon absorbait sans cesse l'argent qu'ils mettaient en réserve.

François, prestement déshabillé, se coucha. Berthe ôta sa robe, ses jupons et les accrocha soigneusement, les jupons sous la robe, à une tête de porte-manteau clouée près de la fenêtre. Puis elle dégrafa son corset. Sa poitrine, libérée des baleines, tomba d'un bloc. Elle eut un soupir d'allégement, car, le samedi, elle se serrait davantage. Se posant ensuite devant la glace, elle enleva son chignon. Elle avait de rares cheveux qu'elle nattait et cachait sous un bonnet de toile. Sa coiffure finie, elle défit ses bottines, ses bas, son pantalon, et changea de chemise. Chaque soir, elle exécutait ces choses de la même manière, avec l'inconscience d'un soldat qui exécute une manœuvre. Elle n'aurait pu sans une souffrance réelle, sans la crainte sourde d'un malheur, intervertir l'ordre de ses gestes, se coiffer en corset ou déchausser son pied droit avant son pied gauche.

Dumouchel lisait son journal. Elle le rejoignit, l'enjamba et s'allongea contre lui.

— Une seconde, dit-il, j'achève un article.

Elle attendit. Quand il eut terminé, il s'écria :

— Vrai, il y a des individus qui ont de l'aplomb. Voilà quelqu'un qui nous attaque, sous prétexte que les rues sont malpropres.

Il saisit sa femme entre ses bras et ajouta :

— Je voudrais qu'il y fût, lui, à la tête de la voirie.

Berthe approuva : — Pour sûr.

Il n'y eut ni baisers, ni caresses, ni attouchements. Leurs désirs cependant naquirent, par habitude. Et ils se possédèrent.

Ils accomplirent cette besogne méthodiquement, silencieusement, en gens qui satisfont à une nécessité. Ils s'étreignaient à jour fixe, comme ils mangeaient à telle heure précise. Jamais en semaine l'envie de se prendre ne leur serait venue, de même que jamais leur appétit ne s'éveillait entre les repas.

— J'en causais justement le mois dernier, continua Dumouchel, avec Rodin, mon collègue au balayage…

Berthe se leva pour procéder à sa toilette.

— …Et Rodin me disait : « Il est impossible d'obtenir une propreté complète, même dans les grandes artères. Voyez-vous, il faudrait un balayeur derrière chaque passant. »

Il se tut, réfléchit, puis conclut :

— Il n'y aurait qu'un remède, condamner à une amende quiconque attente à la propreté des rues, est-ce ton avis ?

Sa femme, qui se recouchait, répéta : « Pour sûr. »

Il y eut un silence. Berthe, préoccupée, songeait Depuis quelques jours, un secret lui pesait, qui tantôt la rendait rêveuse, tantôt vive, ardente, exubérante. Elle ouvrit la bouche pour le confier à son mari. Puis elle hésita. Après tout, elle se trompait peut-être. Est-on jamais certain de ces choses-là ? Pourtant elle pensa au bonheur qu'éprouverait François à cette nouvelle, et se décida.

— Dumouchel, dit-elle.

Il répondit : — Quoi ?

Elle articula gravement :

— J'ai quelque chose à t'annoncer.

Ce ton le surprit. Il s'accouda sur les draps.

— Qu'est-ce que tu as, chère amie ?

Elle rougit et balbutia :

— C'est que… je ne suis pas sûre.

— Sûre de quoi ?

— Que… que… j'en aie… un… mais…

Elle s'arrêta. À son âge, cet aveu lui coûtait comme à une fille de seize ans qui aurait fauté. Il s'impatienta, ne devinant pas. Alors elle dit à voix basse :

— Je crois que… je suis enceinte.

Cela le stupéfia. Il n'éprouvait ni plaisir ni chagrin, rien qu'un immense étonnement. Des idées bourdonnaient en son cerveau sans qu'il réussît à en saisir une seule. L'avenir lui semblait bou-

leversé, et il eut cette inquiétude vague qui vous envahit, dès que survient un événement inattendu dont on ne peut calculer les conséquences ni envisager nettement les bons et les mauvais côtés.

Ses lèvres murmurèrent : « Quel bonheur ! » De suite ces mots lui imposèrent l'opinion qu'ils exprimaient, et il ressentit une grande joie et un grand orgueil.

D'un geste solennel il saisit la main de Berthe et dit :

— Merci, ma femme.

Berthe, couchée, la peau luisante, les traits tirés, des mèches de cheveux pleurant sur ses joues, souriait, attendrie. Son menton dessinait une courbe grasse doublée d'un énorme bourrelet de chair qui se perdait dans l'épaisseur molle et laiteuse du cou et de la poitrine. Plus bas, à l'endroit du ventre, les draps se soulevaient. Malgré eux leurs yeux se fixèrent sur cette bosse. Ils se regardèrent. Dumouchel ricana. Mais elle, confuse, se récria :

— Ah ! non, pas encore.

Dumouchel ne flânait jamais au lit. Au dernier coup de huit heures, il bondit, comme mû par un ressort intérieur, correspondant au timbre de la pendule.

Sans même se vêtir, il se dirigea vers la fenêtre et l'ouvrit. Là il respira trois fois, trois longues fois, la bouche en o, la poitrine dilatée. Puis, empoignant les battants, ils les fit aller et venir rapidement pour chasser les miasmes et renouveler l'air.

Été comme hiver, il se conformait à ces principes d'hygiène qu'il avait notés dans un livre.

Il ferma la croisée, enfila son pantalon, et s'assit auprès de Berthe.

Ils bâtirent des projets. Dores et déjà plusieurs décisions furent prises. Chacun exposa son système d'éducation. François, par besoin de contraste sans doute avec sa propre vie, préconisait l'éducation à l'anglaise. À grands traits il l'esquissa comme il la comprenait : le plein air, l'eau froide, le lit de sangle, le foot-ball, le cricket, en un mot : l'action.

Sa femme, qui désirait une fille, indiqua son plan : la petite irait en pension ; chez elle, sa mère se chargeait d'en faire une ménagère. Et à son tour elle égrena ses idées, le travail à l'aiguille, le raccommodage, la pâtisserie, la tenue du livre de cuisine.

Ils s'habillèrent et se rendirent à la messe.

Le temps était doux et ensoleillé. Composée de quelques maisons qui s'échelonnaient le long d'une seule avenue, encaissée entre les hauteurs du Bois-Guillaume et les hauteurs du cimetière Monumental, la cité avait l'aspect calme des quartiers bourgeois. Il y régnait une paix profonde, le recueillement d'une campagne que ne troubleraient même pas les appels des laboureurs ni les meuglements des vaches.

Àl'extrémité de la vallée, ils trouvèrent un sentier qu'ils montèrent péniblement. Sur le plateau se dressait l'église des Saints-Anges.

Ils écoutèrent l'office avec ferveur, lisant ou priant, se tenant debout, assis ou à genoux, selon qu'il est requis par l'usage, obéissant aux commandements de la sonnette comme à une

consigne inexorable. Au saint-sacrifice, ils redoublèrent de piété et, à mesure que s'accomplissait le divin mystère, leur dos s'arrondissait, leur tête rentrait dans leurs épaules, ils ne savaient par quelle posture manifester au Seigneur leur reconnaissance et leur humilité.

— Remercions Dieu de l'enfant qu'il nous envoie, murmura pieusement Berthe.

Et, trop émus pour exprimer ce qu'ils ressentaient, ils marmottèrent longtemps :

— Merci, mon Dieu, merci, merci…

Après leur déjeuner, ils descendirent en ville. Il y avait concert au Solférino. Le jardin public regorgeait de monde. La foule piétinait autour de la pelouse centrale ou s'entassait auprès du rond-point de la musique. Au bord des allées, des groupes de personnes assises disséquaient les passants.

Les époux se promenèrent, certains de rencontrer des connaissances. Ils tombèrent en effet dans les bras de M. et M Renaud, escortés de leur inséparable Turpin et du beau Lamare.

Tous ils semblèrent stupéfaits de se trouver là, comme si chaque dimanche ne les eût pas réunis au même endroit. Et ils s'exclamaient : « Tiens, par quel hasard… c'est vraiment extraordinaire… Quel bon vent vous amène ?… »

On ne fit qu'une bande. Le concert terminé, on gagna les quais, promenade favorite des Rouennais, le dimanche.

Sur le trottoir des troupeaux de bourgeois grouillaient. Des couples poussaient devant eux des lots de collégiens maigres et

de demoiselles à marier, de ces filles laides que leurs parents exposent depuis des années, que l'on croise à tout coin de rue, que l'on coudoie dans tous les lieux publics.

Les Dumouchel et leurs compagnons prirent la file et arpentèrent les quais de la rue Jeanne-d'Arc au Pont-de-Pierre, et du Pont-de-Pierre à la rue Jeanne-d'Arc.

Un peu lasse, Berthe se suspendait au bras de son mari :

— Appuye-toi bien, ma chérie, disait-il, ne crains pas de me fatiguer.

Et ferme, droit, il marchait crânement, fier de sa paternité comme si elle fût déjà visible.

Le soir, confortablement installés dans leurs fauteuils, vêtus de robes de chambre, l'un fumant, l'autre brodant, ils revécurent cette bonne journée, et, avec elle, leur esprit évoqua une interminable série de journées heureuses, les dimanches d'autrefois, où ils avaient fait les mêmes choses, entendu la même musique, parcouru les mêmes promenades.

Alors une crainte les effleura. Plus tard, embarrassés d'un enfant, retrouveraient-ils ces heures délicieuses, ces heures de liberté, de paresse et d'insouciance ?

Cette idée les assombrit et la soirée s'acheva, triste.

Quelques semaines après, ils se rendirent à l'église de Bon-Secours pour voir l'effet d'un ex-voto que Dumouchel avait commandé à la suite de l'heureuse nouvelle.

D'abord ils achetèrent chez un marchand de reliques et d'objets religieux deux cierges de grandeur moyenne que le vendeur

se chargea de porter. Puis ils entrèrent.

Àl'intérieur, c'était une débauche de bleu. La nef, les bas côtés, les voûtes, tout était bleu, un bleu criard, tapageur, de mauvais goût, un de ces tons qui chagrinent l'œil. Pour évoquer d'une façon plus sensible l'image du firmament, l'artiste avait piqué cet azur d'innombrables étoiles d'or. Seules les quatre colonnettos, qui ceignaient chacun des piliers, étaient peintes en rouge et en vert.

Au fond de la chapelle latérale de gauche, la plus fréquentée, un incendie de cierges éclatait en l'honneur de la dame de Bon-Secours. Toutes les fortunes, toutes les misères, toutes les classes avaient là leurs représentants. Il y en avait de toutes les dimensions, de tous les numéros, depuis l'humble cierge du pauvre, le cierge honteux, tremblant, peureux, le cierge des mansardes et des taudis, jusqu'au cierge altier, flambant, puissant, le cierge des salons et des châteaux.

Leur grandeur variait aussi d'après l'importance des grâces accordées et, par conséquent, d'après une gratitude strictement proportionnée à cette importance. On devinait le petit service secondaire, insignifiant, le service de camarade à camarade, puis, au-dessus, le bienfait immense, infini, une vie sauvée, une fortune rendue, un bienfait de supérieur à inférieur, de Dieu à homme.

Debout, dans cette apothéose, Marie portait un petit Jésus, qui ouvrait ses bras aux fidèles. De riches vêtements les recouvraient tous deux.

François se pencha à l'oreille de sa femme :

— Tu sais, le dimanche, on la déshabille des pieds à la tête, et on lui passe une chemise propre et des étoffes de satin brodées d'argent.

Cette idée de la Vierge nue la choqua, et elle répondit :

— Tâche d'être convenable, hein ?

Leur prière finie, ils se mirent à la recherche de leur ex-voto.

Jusqu'à une hauteur de cinq ou six mètres, tout autour de l'église, des plaques de marbre étaient encastrées dans le mur, bien rangées, bien régulières, séparées par des filets noirs ou dorés.

Les Dumouchel examinèrent en passant quelques-unes des inscriptions.

« Je dois à la protection de Marie mon enfant sauvé d'une cruelle maladie, mon mari sauvé du naufrage, ma mère sauvée de la mort, tous trois en même temps. »

Ils sourirent, incrédules :

— C'est bien improbable.

Plus loin ils lurent :

« J'ai prié pour mon marie, la sainte Vierge m'a exaucée. »

François s'indigna. Comment tolérait-on de telles fautes d'orthographe ? Il en référerait à qui de droit.

Berthe l'interrompit :

— Explique-moi donc cette phrase.

« Ecce voto à la très sainte Vierge. »

Ils réfléchirent, disputèrent, mais ne parvinrent pas à comprendre.

Enfin ils aperçurent leur plaque. Elle était ainsi rédigée :

« Après quinze ans d'union stérile, nous avons prié la Vierge Marie de nous envoyer un enfant. Elle a béni nos efforts.

« Deux époux reconnaissants. »

Ils trouvèrent cela « simple et disant bien ce que ça voulait dire ».

Au retour, le couple manqua l'omnibus. Ils redescendirent à pied.

Berthe se ressentit un peu de ce pèlerinage. M. Barrès, leur médecin, déclara que l'état de madame lui interdisait toute fatigue et qu'une imprudence pouvait tout perdre.

Effrayés par ce pronostic, les Dumouchel décidèrent l'accomplissement de certaines réformes radicales.

Tout d'abord une mesure fut adoptée, qui leur arracha de profonds soupirs : on abrégerait les sorties du dimanche en supprimant la promenade des quais.

Puis ils résolurent de ne plus se posséder, l'acte conjugal, selon eux, pouvant être nuisible à l'enfant.

Enfin la question d'économie se présenta. L'accouchement coûterait bon, la layette, la sage-femme, et même, en cas de besoin, le docteur, exigeraient une grosse somme. Certes Dumou-

chel comptait sur une prochaine augmentation de traitement. Mais d'ici la, comment parer aux difficultés de la situation ?

Une même idée leur vint. Ils se regardèrent et se comprirent :

— Il le faut, murmura François.

Elle hocha la tête affirmativement. Cependant aucun d'eux n'osait parler. Le sacrifice était trop grand. Enfin Berthe, plus courageuse, répéta :

— Il le faut, Dumouchel, il le faut. D'ailleurs ce n'est qu'un mauvais moment. Aussitôt mes relevailles, tu seras mieux rétribué, et je suis sûre aussi que tante Roussel nous aidera un peu à cause de l'enfant. Mais actuellement, vois-tu, ces réceptions sont ruineuses. Le thé par-ci, les gâteaux par-là, le sucre, les bougies, ça se chiffre !

François l'approuva :

— D'ailleurs, ma chère, ta santé l'ordonne. Le rôle, de maîtresse de maison est écrasant, et, un jour ou l'autre, tu tomberais malade. Ainsi, c'est irrévocable.

Berthe objecta :

— Tu oublies que c'est aujourd'hui jeudi. Comment désinviter nos amis ? Quel prétexte donner ?

— Le vrai, s'écria carrément Dumouchel, auquel il tardait d'annoncer l'heureux événement, le vrai, et tout de suite.

Il prit une plume, une feuille de papier, et ils combinèrent une lettre adroite et polie pour expliquer leur conduite. Le surlendemain, ils envoyaient cette sorte de circulaire :

« Monsieur et Madame Dumouchel ont l'honneur de prévenir Monsieur et Madame X… que la position nouvelle de Madame Dumouchel ne leur permet pas de continuer leurs réceptions du samedi. Ils espèrent que Monsieur et Madame X… excuseront une interruption forcée qui cessera dès le rétablissement de Madame Dumouchel. »

Le premier samedi leur parut interminable. Leur cœur saignait. À peine le sentiment de leur héroïsme atténua-t-il leur souffrance.

— Tout pour l'enfant, gémissait François, tout pour lui, c'est le devoir.

Mais ce devoir les aigrissait, et ils échangèrent des paroles amères.

Cependant des mois et des mois s'écoulaient. Berthe s'arrondissait, devenait monstrueuse. Le ventre semblait tout absorber en elle, attirer toutes les parties du corps, se nourrir de toute la chair. Le buste, la taille, les hanches ne formaient qu'une masse informe, un bloc colossal au-dessous duquel les jambes flageolaient.

Dumouchel, dont la vanité croissait proportionnellement à la grosseur de sa femme, traînait ce ventre en triomphateur. Ses yeux interrogeaient les passants, épiaient sur leur visage une marque d'admiration. Il l'aimait, le vénérait, le traitait avec les égards que l'on a pour une personne.

Berthe supportait bravement sa difformité. Presque impotente, ayant perdu toute coquetterie, elle ne s'habillait plus, ne se coiffait plus, restait en peignoir, sale et débraillée.

Le septième mois, elle s'enferma chez elle, incapable de faire le marché. Pour la première fois depuis quinze ans, ce fut la cuisinière qui acheta les provisions. Dès lors Berthe s'abandonna. Des heures entières, elle s'avachissait dans son fauteuil, ruminant les repas plantureux que nécessitait sa grossesse.

Àla merci d'une bonne, les époux mangèrent les quelques économies que leur valait la suppression des soirées.

Ils ne s'en tourmentaient pas. Ils traversaient une période ennuyeuse et ils attendaient patiemment en songeant à l'avenir. Leurs rêves, d'abord vagues, se précisaient. On reprendrait ses habitudes, ses chères habitudes, qui s'en allaient à vau-l'eau. Le salon s'ouvrirait bien vite, la vie recommencerait, paisible et régulière. Puis l'enfant grandirait, l'enfant qui égayerait la maison, qui serait à lui seul une distraction et une occupation constantes.

L'époque de la délivrance arriva. Un jeudi de novembre, M Dumouchel éprouva les douleurs préliminaires.

On appela la sage-femme, qui affirma d'un ton prétentieux que tout irait bien.

Les crises, qui se succédaient à intervalles égaux, se précipitèrent peu à peu. Le dénouement était proche. Soudain, à midi, le travail s'arrêta et la malade s'endormit.

Deux heures passèrent.

— C'est étrange, dit la sage-femme.

Elle attira François dans un coin :

— Il faut demander un docteur. Le cas est pressant.

Affolé, François dégringola l'escalier, courut jusqu'au boulevard Beauvoisine et ramena le docteur Barrès.

Après un long examen, le médecin avertit Dumouchel que l'abondance des eaux avait entraîné l'enfant et que celui-ci se présentait en travers.

— Il n'est que temps d'agir, conclut-il, il va falloir le retourner et le retirer par les pieds.

Il retroussa ses manches, lava ses mains et se mit à l'œuvre. De suite Berthe hurla. Elle se tordait, maintenue par François, par la bonne et par la sage-femme. Elle se sentait déchirée, éventrée. Sa chair meurtrie se contractait et retardait ainsi le succès de l'opération.

Enfin, malgré elle, on arracha l'enfant.

C'était une fille. Le docteur la tâta et dit :

— Vous avez de la chance qu'elle vive.

— Une fille, s'écria François, es-tu assez contente, Béberthe ?

— Oui, fit-elle machinalement.

Il l'embrassa. Alors à l'oreille, elle lui souffla :

— Dis donc, le médecin, ça va nous coûter bien cher. As-tu convenu du prix ? Avec quel argent le payerons-nous ?

Il courba la tête. Cette question refroidissait son enthousiasme. Mais le médecin recommandant à la malade le plus grand calme, il rejoignit la petite que la sage-femme emmaillotait.

Le lendemain, il la déclara sous le nom de Céline.

Au bout d'une semaine l'enfant dépérit visiblement. Berthe, qui s'obstinait à la nourrir elle-même, s'épuisait. Le docteur se fâcha.

— Si vous continuez, je ne réponds plus de rien, ni de votre fille, ni de votre santé. Il faut une nourrice, une bonne nourrice.

Les époux furent atterrés. Ce mot de nourrice évoquait en eux l'idée d'une femme rapace, acariâtre, d'une étrangère qui s'installerait à leur foyer et les pillerait, les rançonnerait, entretiendrait à leurs dépens son mari, ses enfants, sa famille entière.

Dumouchel insinua :

— Pourquoi pas le biberon ?

— Non, non, répondit le docteur impatienté, une nourrice, et le plus tôt possible.

Ils s'adressèrent au bureau de placement et choisirent une fille-mère dont l'aspect pauvre et timide les séduisit. Néanmoins elle réclama cinquante francs par mois, le linge et l'habillement, ce qui leur parut exorbitant. Elle ne démordit pas de ses prétentions et ils durent y souscrire.

— Dis donc, ma bonne amie, soupira François, elle nous ruinera, ta gosse.

Elle eut un mouvement de colère.

— Pour ça oui, elle nous ruinera. Et puis nous n'aurons pas toutes nos aises.

Condamnée à l'inaction, elle rêvassait, le cerveau encombré de pensées lugubres, de visions attristantes. Elle s'avouait que leurs conditions d'existence n'étaient plus les mêmes, et elle en voulait à sa fille d'avoir causé ce changement. D'ailleurs elle n'éprouvait pas pour elle cet immense amour qu'elle s'attendait à ressentir, n'ayant participé à cet enfantement ni par les poussées qui aident la nature, ni par les efforts de tout l'être qui mettent au monde.

Elle ajouta :

— Nous ne pouvons pas nous le dissimuler, le passé ne reviendra jamais.

Des cris s'élevèrent dans la chambre voisine. Les cloisons et les parquets étaient minces, et le moindre bruit se propageait par toute la maison ; et Dumouchel dit :

— Qui sait s'il nous sera seulement possible de recevoir ! Nos invités auront la tête cassée.

— Il ne manquerait plus que cela, riposta Berthe d'une voix mauvaise. Ce serait le comble vraiment !

La mère se rétablit. L'enfant prospéra. Quelques dames rendirent visite à Berthe.

Assise sur son lit, vêtue d'une camisole blanche à broderie, elle trônait, large et bien portante.

— On ne s'imagine pas, disait-elle, la première impression que procure la vue de ce bébé qui vient de vous torturer. On l'aime, on l'adore tout de suite, on lui appartient corps et âme. Il n'y a qu'une maman pour comprendre cela.

Puis elle priait la nourrice d'exhiber son poupon, et ces dames s'extasiaient devant Céline, lui trouvaient une mine superbe, s'ingéniaient à lui découvrir des ressemblances avec ses parents.

Un mois après l'accouchement, un dimanche, Berthe descendit au bras de son mari jusqu'à la Bourse.

Dans la salle des Consuls, où la musique jouait par suite du froid, ils rencontrèrent toutes leurs connaissances. On leur fit une ovation qui les toucha, et ils secouèrent vigoureusement la main de ces amis dévoués. Le beau Lamare accapara M Dumouchel. Elle rit beaucoup des fadaises qu'il débita. Quant à François, il fut présenté à un vieil antiquaire comme un collectionneur des plus distingués. Il s'empressa de lui raconter l'histoire de ses deux gravures :

— Pour des amateurs comme nous, ce sont des pièces importantes, des morceaux de valeur dont l'authenticité est hors de doute.

Les époux s'en retournèrent gaîment, allégés de leurs soucis. Tant que l'on aurait autour de soi des cœurs tels que ceux-là, on serait coupable de se laisser abattre.

En rentrant, ils apprirent que l'enfant avait de la fièvre et des convulsions. La nourrice, très inquiète, pleurait. Dumouchel poussa un juron :

— C'est raide, tout de même, on ne peut plus s'absenter tranquillement. Encore un plaisir à rayer !

Le soir, l'état de Céline empira. Ils passèrent la nuit à côté de son berceau. Au matin, on appela M. Barrès. Il ne put que constater la fin de la crise.

— C'était bien la peine de nous priver de notre sommeil, remarquèrent avec humeur les Dumouchel.

Àdix heures, les collègues de Dumouchel le virent arriver, la figure tirée, les yeux bouffis, les jambes défaillantes. Quelle que fut sa fatigue, il n'aurait point déserté le bureau. Le jour de l'an approchait, une vacance s'était produite parmi les postes les mieux rétribués de la mairie, et François semblait tout désigné pour cet avancement. Un seul concurrent lui portait ombrage, le préposé aux mariages, M. Bourdet, que protégeait le premier adjoint. Et encore se flattait-il de l'évincer.

Distraitement il enregistra quelques décès et expédia quelques actes, embrouillant les noms, les dates, les sexes, les âges. Ses paupières clignotaient, son front alourdi tombait. Enfin, quand il jugea l'instant propice, il ferma la porte à clef, s'étendit sur deux chaises et s'endormit.

De mauvais rêves le poursuivirent. Sa fortune diminuait, se dissipait tout entière. Il en était réduit à mendier, sans qu'il pût s'expliquer nettement le motif de sa ruine.

Une sensation désagréable, une sorte de coup, le réveilla.

Alors il aperçut, debout devant lui, le protecteur de son rival, le premier adjoint qui lui frappait l'épaulé pour le tirer de son engourdissement. François, terrifié, bondit sur ses pieds,

— Je vous demande pardon de vous déranger, lui dit l'adjoint d'un ton railleur, seulement, en sortant de mon bureau, j'ai vu deux personnes qui tambourinaient à votre porte. J'ai dû faire le tour par l'intérieur pour pénétrer ici. Je vais les prier de patienter, puis j'irai démontrer à M. le maire qu'il serait vraiment cruel

de vous priver d'une place aussi bonne et de vous en donner une autre, où vous n'auriez peut-être pas le loisir de dormir à votre aise.

Ce jour-là, François ne s'arrêta pas au café. Il remonta directement, à pas précipités, ce qui intrigua fort, derrière leurs fenêtres, les bourgeois accoutumés à ses allures réfléchies. Il pleuvait. Les ruisseaux, gonflés, bouillonnaient et débordaient sur les trottoirs. Mais il s'abritait à peine sous son parapluie, piétinait dans les flaques d'eau et ne songeait pas à s'éloigner des voitures qui mouchetaient de boue son pantalon.

— Berthe, Berthe, hurla-t-il.

Il envahit la chambre de l'enfant où sa femme travaillait avec la nourrice.

— Viens, viens, je vais te dire… c'est horrible…

Il l'entraîna près du berceau, étendit le bras d'un geste tragique, comme un accusateur qui désigne un coupable. Mais la rage l'étouffait et il bégaya :

— C'est sa faute… sans elle… j'avais de l'avancement… c'était sûr… je roulais Bourdet… eh bien… eh bien, voilà, je me suis éreinté à la veiller, et puis tantôt j'ai dormi… j'ai dormi, et l'adjoint… cette brute d'adjoint… m'a dénoncé… maintenant je suis flambé… foutu…

Sa colère tomba soudain, des larmes mouillèrent ses yeux, et il dit d'une voix plaintive :

— C'est mal, ça… bien mal… fillette… ton pauvre papa…

Berthe le coucha. Il eut le délire, fut obligé de garder le lit.

Quand il reparut à la mairie, quelque temps après le premier de l'an, il apprit la nomination de Bourdet. De plus, la municipalité, désireuse d'équilibrer le budget, avait supprimé les gratifications.

Ce coup suprême rendit à M Dumouchel toute son énergie. Elle réconforta son mari.

— Il faut, vois-tu, envisager notre position face à face et aviser aux moyens d'y remédier. Passe dès demain chez nos fournisseurs, chez la sage-femme, chez le médecin, exige les notes, et nous examinerons cela ensemble.

François effectua cette douloureuse tournée, qu'il comparait en lui-même au chemin de la Croix. Chaque station lui enlevait un peu de son courage. Il demandait timidement :

— Voudriez-vous avoir l'obligeance de me préparer ma petite note ?

Et il attendait, l'air piteux, espérant, par sa figure morne et ses attitudes désespérées, éveiller la compassion et obtenir une réduction importante. Puis il s'emparait du papier et l'enfouissait dans sa poche sans oser y jeter un regard. Mais il le sentait lourd, effroyablement lourd.

La visite au docteur fut sa dernière étape, son calvaire. Il ne sut jamais où il trouva la force de sourire, de bavarder, de plaisanter, comme si d'affreuses angoisses ne l'eussent pas mis à la torture.

Toute sa vie, il se souvint de cette fin d'après-midi, de cette accumulation de factures dont le poids ralentissait sa marche.

Au dîner, l'on ne prononça pas une parole. La bonne desservit, s'en alla. Alors Berthe dit résolument :

— Ce n'est pas tout cela, il faut en finir, prends un crayon.

Elle dicta : « Le médecin… tant, le pharmacien, la sage-femme, les lettres de faire-part, le boucher, l'épicier… tant. Additionne. »

Au bout d'une minute, il soupira : « Huit cents vingt-trois francs. »

Berthe tressaillit :

— Tu es sûre de ne pas te tromper.

— Regarde.

Elle vérifia, le compte était exact.

— Comment faire ? gémit Dumouchel, nous n'avons plus le sou. Je ne touche mes rentes qu'en avril, et mes appointements ont juste payé le loyer, les gages de la nourrice, le jour de l'an, le bois qu'on est forcé d'allumer chez la petite, le berceau, il n'y a plus rien, elle a tout mangé, la gosse.

Il eut une idée :

— Si l'on s'adressait à ta tante ?

Elle répondit :

— J'ai été la voir tantôt. Rien à en tirer. Cette sorte de dame de compagnie, qui la soigne depuis deux ou trois mois, ne la quitte pas. Elle a sur elle un empire qui m'inquiète. Je ne sais ce que

cette femme manigance, mais je ne présage rien de bon. Donc, par là, il n'y a pas à chercher.

Ils réfléchirent longtemps. Puis Berthe laissa tomber ces mots :

— Je ne vois qu'un moyen, c'est de vendre une de tes obligations d'Orléans.

— Toucher à mon capital, au capital que m'a légué mon père, jamais, s'écria François, jamais, j'aimerais mieux mourir.

Il écouta cependant les explications de sa femme, s'apaisa peu à peu, et finit par se ranger à son avis.

Mais à l'heure du coucher, quand ils entrèrent dans la chambre de l'enfant, il bougonna :

— C'est bien sa faute à la gosse. Nous étions si heureux auparavant.

Elle répéta :

— Oui, c'est sa faute.

Et ils sentirent germer au fond de leur cœur une rancune sourde contre cette intruse qui bouleversait leur vie.

Des vieilles habitudes chères aux Dumouchel il ne restait plus rien. Privés de la régularité qui assurait le bon fonctionnement de leurs gestes et de leurs pensées, ils vivaient au jour le jour, le corps veule, l'esprit en désordre. Leur existence désemparée flottait au gré des circonstances. Et ils souffraient d'autant plus de cette incertitude et de ce manque de direction qu'ils avaient derrière eux quinze ans de calme et de sécurité.

La promenade avec l'enfant, le dimanche, leur fournit néanmoins quelques joies.

Les Lormier avaient prêté une voiture en assez mauvais état que François tenait à pousser lui-même dans les rues fréquentées. Berthe voltigeait autour, en mère inquiète. À la Bourse, on faisait halte, la nourrice sortait une de ses mamelles, et le bébé s'abreuvait sous la surveillance affectée des parents. Le groupe qu'ils formaient devait, suivant eux, produire un fort bon effet. Puis l'on repartait, Berilie toujours vigilante, Dumouchel épanoui, crevant d'orgueil.

Mais bientôt ces joies leur parurent fades, et ils retournèrent à leurs amis.

Là encore ils connurent des douleurs cuisantes. Désappointés, les invités ordinaires du samedi ne comprenaient pas que les Dumouchel n'eussent point recommencé leurs réceptions. C'était entre les Lormier, les Renaud et autres, la cause continuelle de cancanages et de discussions. Aussi lança-t-on aux Dumouchel des allusions qui les désespérèrent.

— Hein, Dumouchel, disait Turpin, vous rappelez-vous ces fameuses parties de trente-et-un ? On ne s'embêtait, pas en ce temps-là !

Et le beau Lamare roucoulait en sourdine :

— Ah ! madame, quel souvenir j'ai gardé de ces soirées où nous causions tranquillement dans notre coin, j'aimais tant ce pouf très bas qui me mettait presque à vos pieds !

Leur amour-propre ne put endurer ces pointes où perçait une sorte de dédain, et ils évitèrent désormais leurs anciennes

connaissances.

Alors ils vécurent seuls, moroses, silencieux. La maison, qui retentissait pourtant des cris de la petite et des chants de la nourrice, leur semblait inhabitée. Le salon fut dégarni de ses meubles, puis fermé définitivement, et ils ne passaient jamais sans un serrement de cœur devant cette porte condamnée.

Àcourt d'argent et voulant à tout prix réparer la saignée faite à leur capital, ils s'appliquèrent à réaliser d'infimes économies. Ils grappillaient sur tout, rognaient de droite et de gauche, défendaient leurs sous comme des avares de profession.

François surtout apportait à cette besogne une rapacité prodigieuse. Il vendit ses gravures mythologiques. Et il les vendit sans regrets, comme des choses inutiles, sacrifiant bravement sa réputation de collectionneur.

Puis il pressa Berthe de renvoyer la bonne. Il subit d'abord un refus catégorique. La fille d'un officier, la fille du capitaine Chemin, pouvait-elle s'abaisser jusqu'à ceindre le tablier, balayer les chambres, éplucher les légumes ? Il ne broncha pas, mais revint à la charge à tout moment. De guerre lasse elle congédia la servante.

Ainsi chaque jour amenait un changement, chaque semaine une transformation dans leur manière de vivre. Mais aussi chaque jour accroissait leur mauvaise humeur, chaque semaine décuplait leur rancune. Et, farouche, le couple assistait à se désarroi de ses coutumes, à cette débâcle de ses distractions, à cet avortement de ses espérances, l'esprit obstinément fixé sur l'enfant, l'enfant gêneur, absorbant, cause première de toutes ces catastrophes.

Pas un détail que ne modifiât sa présence, pas un plaisir qui résistât à ce trouble-fête ! Finies les longues nuits reposantes : dès l'aurore on se levait en hâte, et François filait au marché. Plus de précision dans l'heure des repas ; on mangeait au hasard, quand la soupe était chaude. L'estaminet ? Supprimé : la bourse n'autorisait pas une telle dépense. Le plus souvent, plus de besigue, le soir : est-ce qu'on avait le loisir de jouer aux cartes ? Le samedi, plus de réceptions ; le dimanche, plus de promenade.

Plus d'amour même : la peur de mettre au monde un autre Dumouchel qui achèverait leur ruine, qui engloutirait leur dernier centime, cette peur tuait leurs désirs, et ils restaient aux bras l'un de l'autre, inertes, impuissants.

Donc plus rien, plus une bribe du passé qui ne fût anéantie !

— Maintenant, gémissait François, M. et M Dumouchel sont leurs propres domestiques. M. Dumouchel, employé à la mairie, manie le balai ; M Dumouchel, une demoiselle Chemin, fait la cuisine. En un mot, ils travaillent, ils se servent de leurs mains comme des artisans !

Àce régime, ils maigrirent et perdirent leur aspect de bourgeois cossus, de gens qui ont de quoi.

Et pendant ce temps, la petite engraissait, et la nourrice, énorme, plantureuse, n'avait d'autre peine que de se laisser traire et de laver quelques linges. Le spectacle de cette nonchalance les exaspérait. Pour qui, somme toute, compromettaient-ils leur santé ? N'osant pas encore accuser ouvertement l'enfant, ils s'en prenaient à la nourrice et la harcelaient d'observations et de reproches.

— Je me demande un peu, disait Berthe, ce que fiche cette fainéante ! Elle mange notre pain, elle boit notre vin, et, au lieu de nous aider, d'être complaisante, elle se croise les bras, agit comme la maîtresse de céans. On croirait que nous sommes ses employés, ses inférieurs !

Mais au fond, c'était l'enfant le réel, l'unique objet de leur colère. Les humiliations subies, leur abaissement, leurs embarras d'argent, leurs déceptions, leur solitude, tout se tournait contre la malheureuse. Quotidiennement les innombrables habitudes, qui composaient l'essence même de leur vie dénuée d'initiative, se heurtaient à un obstacle, un obstacle invincible dressé par elle. Après une courte lutte, le passé succombait une fois encore. Mais cette défaite engendrait une souffrance, et cette souffrance un ressentiment nouveau.

Puis l'ennui les rongea. Ils n'avaient plus comme jadis, pour maintenir leur gaîté, l'attente et le souvenir de leurs réceptions, et ils savaient que jamais plus ces soirées ne reviendraient-Là peut-être se trouvait leur plus grand grief contre l'enfant.

— Tu ne te figures pas, pleurnichait François, combien nos fêtes me manquent, cela m'était devenu nécessaire comme l'air que je respire, comme les aliments que j'avale. Entre nous, sans nous vanter, on s'y amusait beaucoup. Il y avait de l'entrain, de la cordialité, et un laisser-aller qui n'excluait pas le bon ton. Et puis cela me donnait à la mairie un relief ! On ne m'y traite plus de la même façon, hélas !

Et Berthe songeait au beau Lamare dont les hommages ne s'adressaient qu'à elle malgré les avances que valait à son cavalier la jalousie de ces dames. Non pas qu'elle l'aimât, mais elle regret-

tait cette cour respectueuse, ces compliments, cette admiration qui chatouillait sa vanité.

Un matin, le facteur apporta une lettre ainsi conçue :

« Monsieur et Madame Renaud préviennent Monsieur et Madame Dumouchel qu'ils recevront tous les samedis soirs, et les prient de bien vouloir honorer de leur présence ces réunions intimes. »

— Tonnerre de Dieu ! jura François, elle est raide, celle-là, c'est une infamie !

Sa femme, toute pâle, les lèvres blanches, les poings serrés, bougonna :

— C'est plus qu'une infamie, c'est un vol ; ils n'avaient pas le droit, ils veulent nous narguer.

— Au moins, reprit Dumouchel, devaient-ils nous en parler, comme les convenances l'exigeaient. D'ailleurs, voilà ce que j'en fais, de leur chiffon.

Il le déchira et en jeta les morceaux au feu.

— Si, si, dit Berthe en ricanant, nous irons au contraire, j'ai envie de voir comment ça marchera, le spectacle sera curieux.

Ils acceptèrent. Les Renaud habitaient, place du Boulingrin, une maison confortable dont leur ancien associé, Turpin, occupait le second étage. Un fumoir communiquait avec le grand salon, ce qui permettait à une vingtaine de personnes de circuler librement.

La réception fut très brillante. Les présentations terminées, on potina, on passa en revue les derniers événements. Puis M Bouquet, la musicienne, se mit au piano.

— Ils ont absolument tout calqué sur nous, souffla Berthe à l'oreille de son mari.

Mais son contentement dura peu. À la pianiste succéda un flûtiste, puis un violoncelliste.

— C'est un véritable concert que vous nous offrez, s'écria galamment le beau Lamare, dont on remarqua les assiduités auprès de M Renaud.

Eu égard à l'affluence des invités, ces messieurs jouèrent à l'écarté et ces dames au trente-et-un. Cette innovation dépita les Dumouchel.

La fin de la soirée leur réservait encore une surprise désagréable. Outre le thé, un domestique, en habit noir, servit du bouillon, du chocolat, des assiettes de pâtisserie et des sandwiches. Tout le monde s'exclama :

— Quel luxe, quelle débauche ! Vous nous gâtez !

D'un coup d'œil Berthe avertit son mari et les époux se levèrent. M Renaud se précipita vers eux.

— Comment, déjà, vous vous en allez sans rien prendre !

— Merci beaucoup, chère madame, répondit Berthe d'une voix rageuse, mais nous avons bien dîné, mon mari et moi.

Elle salua l'assemblée d'un mouvement de tête, et ils se retirèrent à bout de forces.

Àpeine dehors, leur fureur déborda. Ils dénigrèrent tout, s'attaquèrent aux moindres détails, d'autant plus violemment qu'ils sentaient l'injustice de leurs critiques.

— Ce sont des gens à ne pas fréquenter, conclut François. Leur conduite du reste a quelque chose de louche, de scandaleux. Le mari est relégué au dernier plan, et c'est Turpin qui pérore, qui commande, qui tient vraiment le rôle de maître de maison.

Des rafales sifflaient et secouaient les arbres du boulevard. Des gouttes d'eau tombaient. De loin en loin dansaient des lueurs de réverbère. Rue Bihorel, ces clartés s'espacèrent. Puis, avenue Jeanne-d'Arc, ce fut l'obscurité profonde.

Les Dumouchel n'avançaient que péniblement ; le vent leur coupait l'haleine, mais ils ne cessaient pourtant de gesticuler, de proférer des menaces et juraient d'apprendre la politesse à ces anciens quincailliers.

Et soudain Dumouchel s'arrêta :

— Eh bien, tout ça, c'est de la blague. Je me moque des Renaud et de leurs fêtes, de leurs concerts, de leurs gâteaux, ce n'est pas à eux que j'en veux, ils sont dans leur droit, ces gens. Non, j'en veux à ta gosse ! Je lui en veux de tous les chagrins qui nous accablent, je lui en veux de tous les affronts dont on nous abreuve, Elle est responsable de tout, elle a tué notre bonheur, elle a écorné notre fortune, et je te le dis, Berthe, elle nous mettra sur la paille, cette morveuse !

Àson tour, M Dumouchel éclata. Elle n'en pouvait plus ; et elle exhala sa colère, attaqua sa fille avec plus d'âpreté peut-être que son mari.

Alors, dans l'ombre, battu par le vent, aveuglé par la pluie, le couple vida son cœur. Ils vomirent toute la bile et toute l'amertume amassées depuis la naissance de Céline. Rien ne fut oublié. Ils dressèrent contre l'accusée un réquisitoire minutieux, exposant la multitude de ses fautes, l'importance de ses crimes, démontrant jusqu'à l'évidence son absolue culpabilité.

Et ils éprouvaient à injurier ainsi leur enfant, le sang de leur sang, la chair de leur chair, une jouissance infinie, une satisfaction perverse et délicieuse.

En avril, les Dumouchel songèrent au baptême de la petite. Tante Roussel, sollicitée, refusa d'être marraine. Accaparée par sa dame de compagnie, elle avait rompu avec ses anciennes relations. Elle fit à Berthe un accueil maussade. Les époux se rabattirent sur M Lormier, la marchande de fleurs mortuaires, et sur le beau Lamare, qui accepta en rechignant.

La cérémonie fut triste. L'enfant piailla sans discontinuer. Un maigre déjeuner réunit les assistants, et ils se séparèrent, mécontents les uns des autres.

— Un baptême de pauvre, raconta M Lormier à son mari, et lugubre comme un enterrement de quatrième classe.

En février Céline sourit, en juillet elle eut sa première dent, en septembre elle balbutia : « Maman », en octobre elle ébaucha quelques pas. Mais chacun de ces progrès, de graves événements pour tant d'autres, chez les Dumouchel passa inaperçu.

Le printemps, puis l'été s'écoulèrent, et l'automne arriva sans qu'il leur vint un peu de tendresse au cœur, aux lèvres un besoin de baisers, aux bras l'envie de bercer le bébé qui grandissait. Ils

ne pensaient jamais à lui de la même manière que les parents pensent à leur enfant, cet être créé du contact de leurs corps et en qui doit revivre leur jeunesse et se continuer leur race. Sans doute elle était née trop tard, elle avait brisé des habitudes trop indispensables, pour qu'en leur âme aride et rancunière pût germer une affection douce, un sentiment de paternité.

N'étant point la fille, elle fut l'étrangère, l'ennemie, et ils la traitaient comme telle.

Ils ne s'attaquaient plus à la nourrice, ils visaient directement la petite.

— Soyons conséquents, déclarait François, ce n'est pas à elle qu'il faut s'en prendre, c'est à la mioche.

Le premier pas franchi, ils manifestèrent leur courroux sans réticence. Ils ne parlaient de Céline qu'avec des gestes violents et une voix dure. Pour la désigner, ils employaient des expressions méprisantes : la gosse, la morveuse, le poupon, l'avorton, cherchant ainsi à se venger d'elle comme d'une grande personne.

Par la place qu'elle occupait dans leur vie, elle acquérait à leurs yeux une importance énorme. Ils lui accordaient une intelligence capable de saisir leurs insultes et ils s'ingéniaient à lui lancer des pointes, à la taquiner, à la froisser. Un mois durant, François resta sans la voir. De son côté, Berthe affecta de ne point l'embrasser. Un soir, tandis qu'elle dormait, Dumouchel fendit du bois, roula des meubles, enfonça des clous. Un autre soir, sa femme se mit au piano et tapota, quoiqu'elle ne sût pas jouer.

Et ils s'applaudissaient mutuellement de leurs méchancetés comme d'actions louables et justes

— Oh ! mais, s'écriaient-ils, que cette péronnelle ne s'imagine pas qu'elle nous fera la loi ; nous la dresserons, nous.

Vers le milieu de l'été, ils durent abandonner leur voyage annuel à Pont-de-l'Arche, et renoncer également, comme à des plaisirs trop coûteux, à certains déjeuners sur l'herbe qu'ils organisaient jadis avec leurs amis.

Cette accumulation de sacrifices, jointe à l'extrême chaleur, exaspéra leurs caractères et tendit leurs rapports. Contraints à une solitude constante, ils devinrent irascibles. Ils se querellaient à tout propos pour passer leur mauvaise humeur. Céline était à la fois le point de départ et le sujet de ces disputes, et ils se l'envoyaient à la tête comme une injure suprême :

— Tais-toi donc, disait François, tu es plus criarde que ta pimbêche de fille.

Berthe répondait :

— Ta fille, ta fille, tu pourrais bien dire la tienne, je ne t'ai pas demandé de me la faire, moi.

Il bondissait :

— Madame se plaint peut-être que je l'aie violée ? Alors, pourquoi me menais-tu à Bon-Secours, et pleurnichais-tu aux pieds de la Sainte Vierge ? Sois donc franche et avoue que tu es ravie d'avoir pondu ta Céline.

— Moi, ravie ! ripostait Berthe indignée, c'est plutôt toi, tu ne te rappelles donc pas tes simagrées en public, tes soupirs : « Oh ! mon Dieu, si seulement nous avions un moutard, quelle joie, quel bonheur ! »

D'esprit plus alerte que son mari, elle avait aisément le dessus dans ces discussions, ce dont il enrageait. Aussi, énervé par ces défaites répétées, assourdi par les hurlements de la petite, il jugea la maison inhabitable et fréquenta le café.

Cet aplomb outra M Dumouchel.

— Comment, je me prive de tout, je travaille comme une négresse et monsieur va gaspiller ses derniers sous à l'estaminet.

— Bah ! ricana-t-il, après moi la fin du monde, console-toi avec ton rejeton.

— Écoute, reprit-elle en tremblant, je te défends d'y aller, n'est-ce pas, je te le défends.

Son amour-propre piqué au vif, François, le dîner terminé, mit son chapeau et descendit en ville. Désormais il ne quitta plus le café de la place Beauvoisine, où les vieux habitués avaient salué son retour avec des démonstrations de joie : « Ce brave Dumouchel, on le revoyait enfin. Dumouchel, un écarté à cinquante centimes. Dumouchel, je vous joue mon bock. »

Dumouchel acceptait les défis ; mais peu chançard, il perdait les consommations, les parties à cinquante centimes, et les piles de soucoupes s'entassaient auprès de lui.

Un samedi soir, il ne rentra pas. Toute la nuit, Berthe l'attendit, anxieuse, penchée à la fenêtre, épiant les moindres bruits. Une heure, deux heures, trois heures sonnèrent. Enfin au point du jour, elle l'aperçut qui débouchait avenue Jeanne-d'Arc, décrivant des zigzags en chantant d'une voix avinée.

Elle courut à sa rencontre et lui empoigna le bras :

— Silence, malheureux, les voisins vont t'entendre.

Il se tut un moment, se laissa conduire, mais dans la chambre il entonna à plein gosier un refrain à la mode. Elle lui appliqua sa main contre la bouche, murmurant :

— Tais-toi, je t'en prie, tu vas réveiller Céline.

Il éclata de rire et, la bouche pâteuse, les yeux vagues, les jambes molles, il bégaya :

— Céline ? Ah ! elle est bien bonne, celle-là… Comment veux-tu ?… je l'ai lâchée… il n'y a pas une heure… et j'te réponds qu'elle ne dormait pas…

Elle le regarda, stupéfaite. Il continua :

— Oui, j'sais bien, c'est pas trop clair. Écoute, j'vais t'raconter ça… comme un frère… sans quoi… tu n'y verrais qu'du feu.

Il s'assit sur le rebord du lit :

— Voilà la chose… tu sais, les amis du café Beauvoisine, Canu, Gometz, Chapelle… et puis… je m'rappelle plus leurs noms… eh bien ! ils faisaient la noce… on a bu… et alors ils ont parlé comme ça d'aller quelque part, tu sais, un chose où il y a des femmes. Moi je voulais pas… mais…les cochons… ils m'ont traîné de force… dans une rue près de la Grosse-Horloge… D'abord il y avait une vieille dame… très bien… puis d'autres très bien aussi… des chouettes femmes en chemise. Moi j'voulais pas… mais la vieille a dit : « Céline, occupe-toi de monsieur ». Céline ! il y avait une Céline !… Alors, moi… ça m'a donné l'idée de faire une niche à la p'tite… Tu comprends, pas ?.. une bonne niche… Et puis tu

sais, Béberthe, c'est pas pour dire… mais tu m'gâtes pas… j'avais envie, moi… alors j'suis monté et puis… et puis…

Il s'affaissa, articula quelques mots encore et s'endormit tout habillé.

Le lendemain M Dumouchel assaillit son mari de sottises et d'outrages. Il courba la tête, l'air farouche. Il gardait de son aventure une lassitude telle qu'il ne pouvait, en son cerveau vide, trouver une réponse pour se défendre. Encouragée, elle redoubla d'invectives. Quand elle eut achevé, il marcha vers elle et, froidement, il la battit.

Cela le soulagea. Il abandonna de lui-même le café. Pourquoi fuirait-il des querelles où l'avantage lui restait inévitablement ? Il rechercha les disputes en taquinant sa femme, en chantonnant le nom de Céline. Berthe, poussée à bout, défilait son chapelet de grossièretés, et lui, à son tour, la giflait, la bourrait de coups de poing.

L'intérieur des Dumouchel devint un enfer. À tout instant, pour un mot, un geste, une allusion, les scènes de pugilat se renouvelaient, accompagnées de vociférations et de crises de nerfs.

Et leur rancune envers l'enfant croissait toujours, croissait démesurément.

Ils la détestaient de tout leur être pour les privations qu'ils enduraient, pour leurs tracas d'argent, pour leurs dissentiments. Un fait brutal s'imposait à eux : jadis ils vivaient à l'aise, heureux, paisibles ; aujourd'hui, c'était la gêne, l'inquiétude, l'ennui. À qui la faute, sinon à elle ?

Et sur elle retombait le poids formidable de leurs déceptions et de leurs habitudes détruites. C'est elle qui excitait leurs colères, elle qui les forçait à lever la main l'un sur l'autre, elle qui injuriait, elle qui battait. Chaque coup que François portait à sa femme, il en rendait sa fille responsable : chaque coup que Berthe recevait, elle en accusait sa fille.

Il se pardonnaient tout, mais ne lui pardonnaient rien à elle, la seule coupable, la seule criminelle.

Une dernière déception leur était réservée, effroyable, inattendue.

Au commencement de novembre, ils apprirent soudain la mort de la tante Roussel. En toute hâte ils coururent à son domicile. La dame de compagnie, une veuve du nom de Brique, veillait le cadavre. De suite ils l'apostrophèrent et Berthe, grincheuse, s'écria :

— Vous ne pouviez pas nous avertir pendant sa maladie ! Vous aviez vos raisons probablement pour retarder l'arrivée des parents les plus proches de cette pauvre tante. La présence des héritiers aurait gêné vos machinations.

La veuve Brique baissa les yeux et répliqua d'un ton hypocrite :

— Excusez-moi, madame, si je n'ai pu vous prévenir, mais mon amie, M Roussel, est morte subitement. Le médecin, depuis, a constaté la rupture d'un anévrisme.

— Soit, conclut Berthe, mais j'espère que vous nous céderez la place.

— Qu'il soit fait selon votre ordre, madame.

Et la veuve, en soupirant, s'agenouilla devant son amie, fit le signe de la croix et se retira.

Aussitôt les époux furetèrent de tous côtés. Ils découvrirent le testament au fond d'un tiroir. Un cachet aux initiales de la vieille fille le fermait. Ils le palpèrent, mais n'osèrent l'ouvrir. Leur figure exprimait une joie contenue. Et, près de la morte, oubliée dans le linceul de ses draps blancs, ils calculèrent la somme exacte que leur rapporterait l'héritage, tous droits payés.

— Et encore, ajouta Berthe, il est probable que depuis notre mariage, elle a augmenté son avoir.

— Peuh ! dit François, elle lègue peut-être quelque chose à cette drôlesse de Brique.

— Jamais, s'écria Berthe indignée d'une telle supposition. Ma tante m'adorait et n'aurait pas voulu me léser d'un centime.

Ils réfléchirent, puis François prononça :

— C'est peut-être à la petite qu'elle a destiné son argent.

Berthe fit :

— Après tout, c'est bien possible.

Ils examinèrent cette éventualité et, en parlant de leur fille, leur voix s'adoucit, se nuança de respect.

L'enterrement eut lieu aux frais des Dumouchel. Puis le notaire réunit en son étude les époux et la dame de compagnie, et leur lut les dernières volontés de la tante Roussel.

Elle laissait sa fortune entière à M Brique qu'elle remerciait de son affection solide et de son dévouement sans bornes. Quant aux Dumouchel, il n'en était pas question.

Berthe se trouva mal. François, à moitié fou, bouscula la veuve et la traita de voleuse.

Une fois rentrés, les époux s'enfermèrent. Un immense désespoir les terrassait, et ils pleurèrent longtemps, à chaudes larmes.

Une réconciliation suivit cette épreuve, trop lourde à supporter pour chacun d'eux isolément. Mais de ce bon accord résulta contre l'enfant une haine plus vigoureuse. Ils n'eurent plus pour s'étourdir la ressource des querelles et des batailles, et plus rien ne détacha leurs pensées de cet être maudit.

Ce fut une obsession. Ils en rêvaient la nuit. « La gueuse », comme disait François, les hantait. Ils ne cessaient d'énumérer les chagrins qu'elle leur avait causés, et Berthe ne manqua pas de lui imputer ce qu'elle appelait la canaillerie dé tante Roussel. N'est-ce pas pour elle en effet que sa mère avait négligé la vieille demoiselle ? Que de fois, au moment de partir chez sa tante, elle s'était ravisée en songeant aux occupations multiples de son ménage.

— Oh ! la gueuse, la gueuse, répéta François convaincu, elle nous ôte le pain de la bouche, elle nous ruine. Avec elle rien ne nous réussit.

Et Berthe déclara gravement :

— Elle nous porte malheur, elle doit avoir le mauvais œil.

Cette idée les pénétra, et ils finirent, à leur insu, par attribuer à Céline une sorte de puissance mystérieuse. Il leur semblait — tellement la douleur détraquait leur cerveau — qu'à leur foyer s'était installée sous les traits de l'enfant une méchante fée, qui contrecarrait leurs plans, qui les torturait et les persécutait à l'aide de charmes et de maléfices.

Une peur étrange s'empara d'eux, et ils prononçaient tout bas le nom de leur fille.

L'anniversaire de la naissance arriva. Le soir, la nourrice obtint la permission de dîner en ville avec une de ses parentes. Le couple demeura seul. Le repas, dont ils comparèrent le menu frugal aux festins d'autrefois, fut vite expédié. Madame débarrassa la table, monsieur fuma sa pipe, lut un journal, puis ils entamèrent un besigue. On tint la porte ouverte ainsi que celle de la petite.

La partie languissait. L'esprit distrait, ils maniaient les cartes et comptaient machinalement.

Cet anniversaire les épouvantait, comme une catastrophe imprévue.Il fermait la première période de leur martyre. Une année déjà de souffrances intolérables ! Et une autre s'écoulerait, puis une autre, puis cinq, puis dix, puis vingt, et chacune d'elles les écraserait sous un même fardeau de peines, d'insuccès, de désillusions.

— Ce sera plus terrible, s'exclama François, répondant à leurs réflexions intimes, car la gueuse grandira, et les dépenses augmenteront. La pension de mademoiselle, les leçons de piano, de dessin, de danse, les toilettes de mademoiselle, la dot de made-

moiselle, le trousseau de mademoiselle, vrai, il n'y en aura que pour cette mijaurée.

L'avenir se dévoilait à eux, plus sombre encore que l'heure actuelle. Jamais ils ne recueilleraient le prix de leurs fatigues. Jamais ils ne se reposeraient à l'ombre de leurs arbres, devant leur propre maison, dans un jardin à eux qu'ils cultiveraient paisiblement sans souci du lendemain.

Ils se voyaient appauvris, vieux, infirmes, contraints cependant de travailler indéfiniment pour leur fille, cette sangsue qui aspirait leur argent, leur force, leur santé. Et cette vision donnait à leur visage une expression féroce.

Soudain ils crurent entendre un soupir qui partait du premier étage, quelque chose comme une plainte étouffée.

Ils posèrent leurs cartes. Le bruit recommença. Berthe dit :

— Une seconde, le temps d'aller et de venir.

— Je t'accompagne, fit Dumouchel, je vais me dégourdir un peu.

Il prit la lampe. Le couple monta l'escalier et franchit le seuil de la chambre où Céline couchait.

Il s'approchèrent. À quelques mètres du berceau, Berthe s'arrêta subitement et saisit le bras de François.

— Lève la lumière, murmura-t-elle.

Il obéit.

Pelotonnée sur la poitrine de l'enfant, Mousseline, la chatte, dormait.

Un troisième soupir s'éleva, un râle presque. Les époux se regardèrent. Une même pensée les étreignait, une envie monstrueuse, irrésistible.

Alors, leurs deux mains crispées l'une à l'autre, le corps secoué de frissons, la sueur au front, ils reculèrent à petits pas, silencieusement, comme des fantômes. Et ils redescendirent les marchés, une à une, lentement, toujours à reculons, leurs ongles griffant la paume de leurs mains, les yeux hagards fixant le trou noir de la chambre.

Et ils se rassirent, ramassèrent les cartes, et Berthe articula :

— Tu sais que j'ai compté l'atout en pique…

— Parfaitement, balbutia François.

Et il déclara : — Soixante de dames…

Une pendule sonna dix heures, très vite, avec un tintement joyeux.

Au dernier coup, un bruit se produisit, là-haut, pour la quatrième fois, plus fort celui-là, un cri d'agonie.

Les époux se dressèrent d'un bond. Berthe, affolée, bégaya :

— Non, non… j'ai peur… j'ai peur…

Elle se précipita jusqu'au pied de l'escalier, mais ses jambes ployèrent sous elle, et elle tomba.

— Céline, Céline… supplia-t-elle…

Elle se traînait à genoux sur les marches, elle s'agrippait aux barreaux de la rampe, raidissait ses membres, se hissait à bout de

bras. À la fin ses forces l'abandonnèrent. Elle perdit connaissance.

François, échoué contre le mur du vestibule, claquait des dents, pris d'un tremblement nerveux.

Et, dans l'ombre, un gémissement passa, à peine perceptible, comme une feuille qui bruisse. Et ce fut tout.

Le domicile mortuaire regorgeait de monde. Debout contre la cheminée du salon, ouvert pour la circonstance, Dumouchel recevait les condoléances des hommes.

Dès l'entrée, la physionomie des arrivants subissait une transformation. Indifférente ou gaie, elle s'imprégnait subitement d'une tristesse de commande.

Les uns s'avançaient vers François, d'un pas délibéré, les bras tendus, la tête un peu penchée. Ils s'emparaient de ses mains et les secouaient chaleureusement en lui infligeant la phrase de rigueur :

— Croyez, mon cher, que je compatis de tout mon cœur au coup terrible qui vous frappe.

D'autres se glissaient jusqu'à lui et, reprenant les mains abandonnées, hochant la tête, le contemplant avec des yeux qui retiennent leurs larmes, essayaient d'émettre un son : « Pauvre… pauvre… » et s'enfuyaient comme si l'émotion les eût empêchés de parler.

Certains jouaient le rôle de consolateurs et lui tapotaient l'épaule :

— Du courage, Dumouchel, du courage, soyez homme… que diable ! Tout n'est pas perdu, il vous reste encore votre épouse…

tandis que d'autres au contraire l'excitaient à pleurer :

— Pas de fausse honte, allez, pleurez tant que vous pourrez, cela soulage tellement.

Un monsieur, dont il ne savait pas le nom, lui dit :

— Personne mieux que moi ne vous comprend, hélas ! j'ai passé par là, moi aussi.

Un de ses collègues lui conseilla de chercher des forces en lui-même. Un vieillard lui montra le plafond : « Et Dieu ! Dieu que vous oubliez, Dieu le seul refuge des affligés. »

Toutes ces marques de sympathie remuaient profondément Dumouchel. D'abord très calme, très modéré dans sa douleur, il se sentait peu à peu gagné par le chagrin factice de ceux qui l'entouraient. Son infortune devait être immense, puisqu'elle excitait tant de compassion. Il se mit à sangloter convulsivement.

Docile, il s'appliquait à suivre les avis qu'on lui donnait. Il fut énergique avec ceux qui l'exhortaient au courage et désespéré avec ceux qui avivaient ses larmes. Il obéit au philosophe en cherchant des consolations en lui-même et se soumit au dévot en invoquant le Seigneur.

Dans sa chambre Berthe, éplorée, se jetait dans les bras de ses amies. Elle ne se lassait pas de répéter l'affreuse aventure :

— Non, mais concevez-vous une mort plus épouvantable. La petite allait si bien ! Il n'y avait certes pas une demi-heure que nous ne l'avions vue quand j'ai entendu un cri. Vite nous grim-

pons l'escalier. Trop tard ! La chatte était là, la sale bête, j'ai voulu la tuer. Et cette nourrice, qui justement demande un congé. Quelle fatalité !

On se rendit à l'église où François s'écroula sur son prie-Dieu pour ne se relever qu'au départ, puis au cimetière où M. Lormier, le gardien, attendait sous le portail le convoi funèbre.

— J'ai voulu vous assister moi-même pendant cette cérémonie pénible, dit-il.

Dumouchel, touché, accepta l'appui de son bras.

Au bord de la tombe, le prêtre débita d'une voix distraite quelques paroles attendries ; puis Turpin, qui excellait en ces sortes d'allocutions, rappela le regret qu'inspirait jadis aux Dumouchel la stérilité de leur ménage :

« Nous tous qui les fréquentions, nous pouvons en témoigner. Ils avaient certes, ceux-là, tout ce qu'il faut pour être heureux. Mais non, un désir les rongeait, ce désir, hélas ! qui est le triste apanage de nous autres célibataires ; ils souhaitaient au milieu d'eux une petite tête blonde dont les ris et les ébats égayeraient le logis. Elle est venue, cette tête blonde, l'objet de leurs vœux, ils ont goûté un moment de félicité suprême, et puis Dieu, jaloux sans doute, a brisé d'un souffle le fil fragile qui reliait l'enfant à cette vallée de misères. Pauvre père… pauvre mère… »

La douleur de Dumouchel faisait mal. Lormier fut obligé d'appeler à son aide le beau Lamare. On conduisit l'infortuné dans la maison du gardien où Berthe l'attendait, et M Lormier leur offrit à déjeuner avec tant de gentillesse qu'ils ne purent refuser.

Les époux mangèrent de bon appétit, ce qui enchanta leurs hôtes.

— Que voulez-vous, déclara François, ça creuse.

Au dessert, Lormier sortit et rapporta une bouteille de vieux bordeaux qu'il traitait avec le respect dû aux choses précieuses.

— Elle provient, racontait-il, d'un lot de douze douzaines de bouteilles que m'a léguées un vieil original, ivrogne endurci, à trois conditions : la première, c'est qu'elles seraient enfermées dans son propre caveau, pleines ou vides ; la seconde, que je ne serais jamais seul à les boire, et la dernière que je les boirais toutes pour le repos de son âme.

L'anecdote dérida les fronts, le vin délia les langues. À chaque verre Lormier prononçait et les convives répétaient :

— Pour le repos de l'âme de défunt Chaudard.

Vers trois heures, François proposa à sa femme de rentrer par la campagne. Afin d'éviter un détour ennuyeux ils traversèrent le cimetière, escortés des Lormier qui tenaient à leur montrer la richesse et l'étendue de leur domaine. On admira le buste de Boïeldieu et surtout l'énorme, pyramide élevée en l'honneur de M. Nétien, maire de Rouen pendant la guerre.

Une brise douce balançait au-dessus d'eux les pins et les cyprès. De chaque côté s'alignaient des tombes bien soignées, bien râtissées, bien fleuries, ou de petites chapelles en pierre de taille, blanches et propres. À leurs pieds s'étalait la ville. Un gai soleil d'automne éclairait l'espace, allumait les clochetons dorés de la cathédrale, recouvrait au loin la Seine d'une grande plaque d'argent immobile.

François qualifia ce spectacle de féerique.

Lormier, flatté de cette appréciation, répondit :

— Merci, vous me comblez.

Àla porte du nord, on se sépara, et les Dumouchel rejoignirent la rue Herbeuse et la route de Neufchâtel.

Ils marchaient côte à côte, sans un mot, la figure insouciante. Ils regardaient autour d'eux, écoutaient, respiraient, se laissaient envahir par dès sensations neuves dont ils subissaient à leur insu l'influence réconfortante.

Pour la première fois, leur corps comprenait le charme de certaines choses. Leur poitrine s'ouvrait largement aux ondes d'air pur qui sillonnaient le plateau. Leurs yeux voyaient, leurs oreilles entendaient. Ils remarquaient le vol d'un oiseau, le frémissement d'une herbe, la chute d'une feuille, le glissement d'un nuage gris sur l'azur du ciel. La chaleur du soleil coulait en leurs veines. Le calme des champs rassérénait leur âme. Ils se sentaient plus légers, plus souples, plus jeunes, plus à l'aise dans leurs mouvements. Et ils n'avaient plus ni rancune, ni haine, ni méchantes pensées.

De retour chez eux ils trouvèrent, préparant le repas, la nouvelle bonne arrêtée depuis la veille. Une odeur de pot-au-feu remplissait le vestibule. La maison était tranquille, il y régnait ce silence qui sied à la demeure de bourgeois paisibles.

En attendant le dîner, ils s'assirent l'un près de l'autre, devant la cheminée, sous la lumière intime de la lampe, et ils échangèrent de courtes phrases qui exprimaient autant de projets nets et irrévocables. On mangerait à heure fixe, on dormirait réguliè-

rement, on revivrait l'existence passée, pondérée et sans secousses, on boucherait la brèche faite au capital, on reprendrait les réceptions du samedi, les promenades du dimanche.

— Et surtout, s'écria François, nous serons bien prudents dans nos rapports. Plus d'enfant… à aucun prix… plus d'enfant…

Ils se turent. Et peu à peu chacune de leurs habitudes assaillit leur songerie. Une à une elles ressuscitaient. De tous les coins de la pièce, de tous les coins de la maison, elles se dressaient, ces vieilles, ces bonnes, ces chères habitudes, un moment étouffées, mais plus vivaces, plus impérieuses que jamais. Elles s'emparaient de leur cerveau, elles emprisonnaient leur corps.

Et les époux tendaient le cou eux-mêmes au joug si désiré, les poignets aux menottes si amèrement regrettées, la cheville au boulet indispensable.

Et déjà le souvenir de l'année maudite s'évanouissait en eux, et il leur semblait qu'ils avaient fait un mauvais rêve dont ils se réveillaient enfin, heureux et libres.

4

M. Terrisse entra, son pardessus sur le bras, le chapeau à la main, le cigare à la bouche.

— Bonsoir, Marthe, dit-il, je vais au cercle.

Il embrassa sa femme et sortit.

Restée seule, M Terrisse défit sa robe, mit un peignoir, et se retira dans une pièce située entre sa chambre et son salon, une petite pièce étroite, sombre, sans fenêtre, qu'éclairait tout le long du jour une mignonne lanterne de forme vieillotte, et qu'un canapé, une bergère, une chaise basse et une console servant de table, suffisaient à meubler.

Elle alluma la lampe et prit son ouvrage. C'était de grandes fleurs brodées de soie rose, des palmes d'argent qu'elle découpait dans une chasuble du siècle dernier et qu'elle appliquait sur du satin vert. Elle avait ainsi habillé tout son boudoir de brocarts anciens, de damas rares, d'étoffes précieuses, dont elle aimait, parmi les peluches modernes, les tons passés et les couleurs éteintes.

Une paix infinie régnait en ce recoin d'hôtel, que le manque d'ouverture préservait du bourdonnement de la rue, et où les bruits intérieurs venaient expirer contre les lourdes tentures et les draperies des portes. Par suite, le silence s'imprégnait d'une sorte de mystère. Jamais violé, il s'entassait là, s'y accumulait, s'y multipliait, devenait l'hôte tout-puissant de ce sanctuaire de femme. Il émanait aussi peut-être de ces choses mortes, de ces chapes usées, de ces bois piqués, de toute cette défroque d'autrefois, qui dormait au fond de quelque grenier ou dans la poussière d'une sacristie.

Marthe ne le troublait guère. Elle agissait par gestes lents, mesurés, pondérés, en harmonie avec ce milieu recueilli. Un calme profond se dégageait de toute sa personne, une certaine nonchalance, comme une courbature des membres, si grande que parfois son ouvrage tombait sur ses genoux et qu'elle demeurait immobile des minutes entières.

D'une beauté réelle, malgré ses traits plutôt irréguliers, elle avait des joues et un menton un peu gras, troués de fossettes rieuses, un bas de figure très gai, puis des yeux tristes, un regard Sans chaleur, sans éclat. Ce contraste laissait un doute sur son véritable caractère. Ses sourcils noirs qui se rejoignaient, et sa mâchoire inférieure qui avançait imperceptiblement, indiquaient une volonté ferme. Les épaules étaient larges, la poitrine bien faite.

Ses distractions cependant se renouvelant trop fréquemment, elle haussa les épaules, incapable de lutter. À quoi bon d'ailleurs ? Pouvait-elle se soustraire à l'obsession du souvenir ? Tout, autour d'elle, dans ce cadre où elle s'obstinait à rester, ne ravivait-il pas le mal dont elle souffrait ? Elle se prit la tête entre les mains et murmura : « Non, non, je ne veux pas. » Mais elle n'avait plus de force et des lambeaux de son passé défilèrent devant elle, pêle-mêle, comme des chapitres d'un même livre parcourus au hasard, en dépit de l'ordre.

Tout d'abord se présenta — car de là provenait sa douleur — sa rupture avec Jacques Civialle. Une rupture, non, Jacques était parti, la quittant en plein bonheur, sous un prétexte quelconque, alors qu'elle se livrait, elle, sans souci du lendemain, l'âme et la chair conquises pour la vie. Cela durait depuis quinze mois ; quinze mois seulement, en si peu de temps s'était dissipé son amour, à lui !

Soudain l'indélicatesse que M. Terrisse avait commise en entrant dans sa chambre, le cigare à la bouche, lui traversa l'esprit et la reporta aux premières années de son mariage. Elle se remémora des grossièretés semblables, des manques de tact inconscients chez cet homme de race moins fine qu'elle, des froisse-

ments auxquels elle attribuait le refroidissement progressif de leurs rapports. Une fois de plus, elle s'énuméra tous ses griefs contre lui, autant d'excuses que, par moments, elle croyait devoir à sa faute.

Et sa pensée, inévitablement, revint à Jacques. Un jour, son mari le lui amenait du cercle, et de suite, elle aimait le jeune homme, dont elle devinait la nature inquiète et malheureuse.

Et des choses très douces la hantèrent. Elle se donna l'âcre jouissance de reprendre les débuts de cette liaison, elle évoqua Jacques, pendant les soirées d'hiver, assis sur la chaise basse, à ses pieds presque ; des mots tendres bourdonnèrent en elle, des mots qu'il avait dits autrefois et qui chantaient à son oreille avec leur intonation particulière. Elle sentit sur son poignet, à cette place exacte, la brûlure de son premier baiser ; puis elle eut partout, sur la peau, l'impression d'autres caresses, sur ses lèvres l'odeur de ses moustaches, autour de sa taille la sensation de ses deux bras.

Mon Dieu, comme il l'adorait, comme il était bien à elle, elle en avait la certitude absolue, même aujourd'hui, trois mois après la rupture. Alors cette fuite, pourquoi ? Elle étudia toutes les causes qui pouvaient l'expliquer, elle tenta de ressusciter les heures déjà sonnées pour noter chez Jacques un symptôme de détachement. Mais comme tous ceux qui examinent leur existence écoulée, Marthe ne se rendait pas compte de la marche insensible du temps et des idées, du peu à peu de la vie. Sa mémoire s'accrochait çà et là à quelques souvenirs qui lui faisaient perdre le fil ininterrompu des jours, dont chacun avait apporté à Jacques sa petite part d'écœurement et de désillusion.

C'est ainsi que ses rêveries douloureuses aboutissaient fatalement à deux ou trois incidents sans importance, qui résumaient pour elle le travail incessant de la lassitude, ce lent désagrégeaient de l'amour, que son esprit ne distinguait pas.

… Jadis, dans le rez-de-chaussée que Civialle avait loué, Marthe faisait à son amant la surprise de nouveaux dessous. C'était sa joie, quand il la dévêtait, d'apercevoir quelque forme de chemise ou de jupon, imaginée par elle et pour lui, un embellissement, un raffinement de cette élégance intime qui le séduisait et le flattait. Or, un matin, elle arriva tout heureuse, se débarrassa de son manteau de fourrure, d'une robe flottante qu'elle mettait souvent à ses rendez-vous, et apparut en une longue chemise empire, en soie bleu-ciel, ouverte sur le devant et attachée entre les seins par l'agrafe d'un galon d'argent, qui descendait en suivant le contour inférieur de la poitrine et remontait en pointe au milieu du dos. Ses bras étaient nus et de larges échancrures découvraient les aisselles. Il ne remarqua rien, l'embrassa et lui parla, l'air préoccupé. Ce fut une déception immense, et bien qu'elle en rît ensuite et se moquât d'elle-même, elle garda de cette indifférence une blessure cuisante.

… En le quittant elle lui donnait invariablement une lettre, une sorte de journal où elle détaillait, en ses moments de solitude, l'histoire touchante de son âme, minute par minute, pensée par pensée.

— Comme cela, disait-elle, je t'oblige à ne pas m'oublier.

Une fois elle retrouva dans la poche de Jacques sa dernière lettre non décachetée. Ah ! l'angoisse qui lui serra le cœur, les

sanglots qu'elle ne put retenir, l'embarras de son amant, comme elle se rappelait tout, et avec quelle précision terrible !

Comment n'avait-elle pas compris la fatigue de Jacques, à cet instant où il ne dissimulait plus, las de mentir, incapable d'inventer une excuse.

Une autre fois… Elle secoua la tête, refusant de s'abandonner plus longtemps à cette recherche vaine. Le fait brutal, indiscutable, c'est qu'il ne l'aimait plus. Qu'importait la cause ? Et elle se répétait intérieurement : « Il ne peut plus m'aimer, je ne le reverrai pas. » Elle n'eut aucune révolte. Un désespoir morne la pénétrait. Elle constata quelle souffrait davantage et que le temps ne soulageait pas sa peine. Puis elle ne pensa pas. Des idées vagues l'effleurèrent sans plus troubler le sommeil de son cerveau que des ailes d'hirondelle ne remuent les profondeurs endormies de quelque eau stagnante.

Surtout elle sentait son isolement, un isolement définitif. Elle s'était affranchie des liens qui nous séparent de nos semblables ; elle avait connu l'ivresse des bouches qui s'unissent, des âmes qui s'entremêlent, des vies qui se confondent ; elle avait rêvé l'éternité de ce bonheur et de cette communion. Et puis, c'était fini, irrémédiablement.

Une sorte d'hallucination lui montra distinctement une forme humaine accroupie dans un coin, exposée au froid, couverte de haillons, une pauvresse dont les passants se détournaient et qui n'osait pas tendre la main. Et cette femme releva la tête, et Marthe s'aperçut que la mendiante avait ses traits à elle.

Ses yeux se mouillèrent, elle s'éveilla de sa torpeur, et elle pleura, doucement, des larmes lentes qui s'entre-croisaient sur

ses joues et qui imprégnaient ses lèvres de leur amertume.

Ainsi tous les soirs se terminaient en pleurs, et tous les soirs et toutes les nuits, elle pleurerait de même, plus tristement encore, car son mal de chaque jour s'ajoutait au mal de la veille.

Àla porte quelqu'un frappa :

D'une voix distraite, elle dit : « Entrez. » Un domestique annonça :

— M. Civialle demande si madame peut le recevoir.

Elle se dressa, subitement affolée, perdant le grand calme de ses gestes, et le nom de son amant lui échappa :

— Jacques, Jacques, criait-elle de tout son être, comme pour l'appeler, comme si elle eût craint qu'il ne s'éloignât d'elle encore.

Elle se contint et répondit :

— Faites entrer M. Civialle.

Le domestique s'en alla ; alors elle s'assit, essuya ses yeux rougis et, dans le silence, elle entendait son cœur qui battait à coups démesurés.

Ils se taisaient, gênés tous deux. Lui, l'observait. Il la trouva plus pâle, plus belle. Une émotion désagréable l'assaillit, ce dépit que l'on éprouve à constater la beauté d'une femme qui n'est plus à vous. Elle, la froideur de cette entrevue la stupéfiait, dans ce boudoir où jadis ils s'étreignaient de suite, la porte à peine refermée. Elle le regarda bien en face, il détourna la tête et bêtement articula :

— Vous allez bien depuis ?...

Elle l'interrompît, déjà maîtresse d'elle, et lui dit comme à un étranger :

— Pardon, monsieur, d'où me vient l'honneur ?...

Cette question acheva de le décontenancer ; il n'osait parler, ayant obéi malgré lui à un motif impérieux et inavouable. Il balbutia :

— Vous m'excuserez de me présenter si tard... Au cercle, j'ai vu M. Terrisse... il m'a conseillé d'aller vous tenir compagnie... et je suis venu...

Elle s'inclina en guise de remerciement. Ils s'entretinrent de choses indifférentes, auxquelles ils semblaient prendre un grand intérêt. Il raconta ses voyages, elle causa théâtre et bal, exagérant à dessein le nombre de ses distractions. À la fin, Jacques se jugea ridicule. Somme toute, cette femme lui avait appartenu. À son tour il se souvint des caresses échangées en cet endroit même où ils se contemplaient comme deux ennemis. Cette idée le ramena à l'objet de sa visite, et il débuta doucereusement, avec un sourire forcé :

— Je vois en effet que vous vous êtes amusée cet hiver, vous ne pouvez croire combien cela me ravit. Je savais du reste par des lettres d'amis qu'on vous rencontrait un peu partout, à l'Opéra, aux Français, accompagnée de votre mari, n'est-ce pas, et souvent de...

Il affecta d'hésiter pour mieux marquer son intention, et acheva :

— ...de M. Beaugrand, votre cousin, si je ne me trompe.

Elle répondit :

— C'est vrai, Lucien m'a montré beaucoup de dévouement.

Il lança très vite :

— Alors vous confessez ?…

— Quoi ? fit-elle, étonnée.

Sans répondre à cette question, il poursuivit en ricanant :

— Il n'est pas mal, ce Beaugrand, c'est un beau cavalier, un peu lourd, un peu campagnard, mais enfin on n'a pas qui l'on veut, et quand un monsieur se présente, empressé, galant, il n'y a pas de raison pour refuser ses hommages… car, bien entendu, il vous fait la cour…

— Nullement, dit-elle, c'est un camarade d'enfance pour lequel j'ai la plus vive affection, et qui, je crois, me la rend.

Il reprit, d'une voix crispée :

— Inutile de vous défendre, ma supposition est toute naturelle, et vous êtes assez jolie pour éveiller plus que de l'affection chez ceux qui vous approchent.

Elle l'interrogea avec douceur, devinant en lui un chagrin réel.

— Voyons, dites-moi franchement où vous voulez en venir au lieu de louvoyer ainsi.

Cette tranquillité l'outrepassa, et il s'expliqua brutalement :

— La vérité ? La voilà. Tout l'hiver, m'a-t-on dit, vous vous êtes affichée avec ce Lucien. Jusqu'ici, rien de mal, vous êtes libre de vous compromettre. Mais, tout à l'heure, au cercle, quand M.

Terrisse est entré, j'étais dans un groupe ainsi que votre cousin. On a chuchoté, et l'un de ces messieurs a fait une plaisanterie déplacée sur l'amitié vraiment aveugle que certains maris ont pour les cousins de leurs femmes. Là-dessus, Beaugrand répartit, d'un air fat : « Que voulez-vous, le métier de cousin comporte des charges auxquelles on ne doit pas faillir. » Avant de châtier ce misérable, j'ai tenu à vous demander si rien… dans vos façons… n'autorisait…

Il continua longtemps, hachant ses phrases, l'air honteux de sa grossièreté. Certes il ne soupçonnait pas M Terrisse, mais la suffisance de cet homme méritait une punition.

Marthe écoutait, interdite, frémissant sous l'affront que lui infligeait Civialle. Il l'injuriait presque maintenant, avec des mots méchants et le ton d'un maître qui peut parler ainsi. Puis elle se calma, eut un sourire étrange et entendit sans protester les plus cruelles insultes. Elle comprenait.

Elle démêlait, au milieu de cette colère, une immense jalousie, la jalousie basse qui survit à l'amour et dont l'homme souffre, comme si la femme qu'il a délaissée était sa chose encore, sa propriété. Elle refoula son mépris et savoura délicieusement, si outrageant qu'il fût, ce reste de passion qui le ramenait auprès d'elle.

Et soudain une idée la frappa, dont elle, vit, en un instant, toutes les conséquences bonnes et mauvaises. Pendant quatre ou cinq minutes, elle parvint à cette profondeur de pensée que l'on atteint si rarement. Elle vivait l'un de ces moments solennels où l'on se connaît, où l'on se juge, où l'on découvre tout ce qui se passe en soi, tout ce qu'on regrette, tout ce qu'on désire, où l'on

prend une décision irrévocable d'après les réflexions de quelques secondes. Elle s'examinait avec cette lucidité, qui parfois jette dans le cerveau une clarté vive et met en pleine lumière les sentiments que nous nous cachons habituellement, dont nous n'avons même pas conscience.

Et aussi elle savait ce qui s'agitait en Jacques. Tout ce petit monde de sensations et d'instincts, de déboires et de mesquineries, elle le voyait grouiller sous la fixité de son attention, elle l'observait comme avec une loupe, et tout cela se formait, se développait, grandissait, devenait un ensemble de motifs qui expliquaient à Marthe la conduite de son amant.

Le passé, le présent, se formulèrent en elle d'une manière très nette. Elle avait trop aimé Jacques, lui, s'était lassé d'une liaison trop calme, et il revenait aujourd'hui, piqué par une jalousie d'autant plus aiguë qu'il n'avait plus aucun droit sur la maîtresse dédaignée.

De tout cela elle conclut qu'un lien indissoluble l'attachait à cet homme, qu'il n'y avait pour elle de bonheur que par lui, et qu'il était là, à sa portée, facile à reprendre.

Donc elle devait tenter l'épreuve et, par quelque artifice que ce fût, s'emparer de lui et le garder, cette fois, pour toujours.

Impatienté de ce silence obstiné, il marchait de long en large, avec des gestes violents. À la fin il se planta devant elle, et s'écria :

— Eh bien, quoi ! vous ne vous révoltez pas ; je vous accuse et vous vous taisez ?

Elle lui saisit les mains et, les yeux dans les yeux, sincèrement, tranquillement, elle murmura :

— À quoi bon me défendre ! Lucien a raison, je suis sa maîtresse.

— Sa maîtresse, toi !

Il leva le poing, puis tomba assis, écrasé.

Elle le contempla tristement et poursuivit :

— Eh bien oui, sa maîtresse, De quoi vous plaignez-vous ? J'ai été la vôtre, vous m'avez quittée sans raison, sans même me faire l'aumône d'un adieu. Vous saviez pourtant combien je vous adorais, vous saviez le chagrin que j'éprouverais ; rien ne vous a retenu. Pourquoi me serais-je gênée ? J'ai rencontré un être qui m'aimait comme je vous aimais, j'ai cherché l'oubli près de lui et je l'ai trouvé.

Il releva la tête et la supplia :

— Non, non, ne dites pas cela, cela ne peut pas être, vous si honnête !

Elle éclata de rire nerveusement :

— Si honnête ! Ah ça, mais, c'était donc mon devoir de succomber avec vous et je n'ai cessé d'être vertueuse que le jour où j'ai été à un autre !

Après une pause, elle reprit :

— Voyez-vous, mon pauvre ami, je ris et au fond cela me fait mal. Il y a en nous, quand nous nous donnons, des choses que vous ignorez toujours et que nous vous cachons pour ne pas trou-

bler votre joie. Est-ce des remords ? Non, pas pour moi du moins, mais le regret de ne plus être, de ne plus pouvoir être ce que nous étions, des femmes honnêtes. Quand nous ne subissons pas l'ivresse de vos baisers, nous pensons à tout ce que nous avons trahi, et cela nous enchaîne d'autant plus à vous, qui remplacez tout. Voilà ce que j'ai ressenti, Jacques. Vous étiez ma vie, et j'avais mis en vous, que j'avais choisi, toute mon espérance. Vous comprenez maintenant le vide que m'a causé votre départ et vous comprenez que j'aie voulu combler ce vide, oublier, oublier à tout prix, même en m'abaissant encore.

Il bégaya :

— Non, non, ce n'est pas vrai.

— Si, c'est vrai, entièrement vrai, affirma-t-elle d'une voix plus forte, agacée par son entêtement à douter. Vous vous imaginiez peut-être que je vous pleurerais, que je porterais votre deuil éternellement. C'est bien ça votre vanité, vous croyez être nos maîtres, toujours, même après l'abandon ; si nous usons de notre liberté, vous nous accusez de trahison. Avant telle époque nous ne devons pas nous consoler ; jusque-là, pas de rire, pas de gaîté, pas d'amour surtout. Vous avez besoin de vous dire, dans l'orgueil qui vous gonfle : « Comme elle m'aime ! en voilà une dont je pourrais faire encore ce que je veux ! »

Elle finissait par déclamer, en comédienne qui débite un rôle. Civialle l'arrêta :

— Marthe, Marthe, tu me tortures.

— Oui, répliqua-t-elle, je crois que vous souffrez, mais ce qui vous fait souffrir, ce n'est pas le désespoir de me voir porter à un

autre ce que je vous avais donné ; non, c'est l'idée que je ne tenais guère à vous. J'aurais dû vivre des restes de votre passion.

Il la contemplait, émerveillé ; l'indignation, la révolte qu'il lisait en Marthe, faisaient d'elle une créature nouvelle, plus vivante, et plus humaine qu'auparavant. C'était l'autre sans doute qui avait ainsi transformé la femme un peu froide d'autrefois. Une jalousie horrible lui tordit le cœur. Il se leva, s'agenouilla près d'elle, les mains jointes sur le bras du fauteuil, et il lui dit :

— Marthe, je me suis trompé, il me semblait que je ne vous aimais plus assez, et puis, loin de vous, j'ai vu ma folie, j'ai erré partout comme un vagabond, traînant ma douleur d'hôtel en hôtel, n'osant pas revenir et implorer mon pardon. Mais maintenant je ne peux plus, je sais bien qu'entre nous c'est irréparable ; vous ne voulez plus de moi, du moins, ne soyez à personne.

Il croyait à la sincérité de ses paroles. Tout son amour renaissait, grandi par cette rivalité inattendue. Il entrevit une lutte difficile, et la nécessité d'une conquête à recommencer, d'un long siège à entamer, fortifia sa résolution.

— Ne me repousse pas, murmura-t-il, je serai ton ami, je resterai, comme dans les premiers temps, à te regarder, à t'aimer des yeux, tremblant et faible devant ta beauté. Je me ferai du bonheur avec le bonheur que j'ai goûté ici, à tes pieds, dans tes bras mêmes. Ne me repousse pas.

Elle surmonta la langueur dont l'emplissaient la tendresse des mots et le charme des souvenirs, et répondit :

— Non, Jacques, c'est impossible, il y a des obstacles que nous ne pouvons détruire.

— Aucun ! s'écria-t-il.

— Si, affirma-t-elle, Lucien d'abord, et puis, qui vous dit que je ne l'aime pas ?

Il prononça gravement :

— Écoute, Marthe, tu ne peux pas l'aimer ; c'est un coup de tête, du dépit, mais tu ne l'aimes pas, cela, j'en suis sûr. Et tu seras à moi, et nous reprendrons l'existence au point où nous l'avons laissée, car tu ne m'as pas oubliée, et moi, je t'aime comme un fou !

Il l'attira contre lui et la baisa au front, malgré elle.

— Au revoir, Marthe, à tous les jours.

Il sortit. Alors elle éteignit la lampe, gagna sa chambre, et se coucha, l'âme à la fois infiniment joyeuse et infiniment triste.

Le lendemain, au cercle, Jacques aperçut Lucien Beaugrand. Il eut une minute de vertige et le provoqua, sous un prétexte futile, avec un acharnement qui parut étrange aux assistants. Ils se battirent. Civialle reçut une blessure légère qui détermina un accès de fièvre. Il garda le lit. Marthe vint le soigner assidûment ; mais, dans son délire, il ne la reconnut pas.

Trois semaines après, il se rendit chez elle. Elle eut assez de courage pour le tenir à distance. Quoique très affectueuse, très expansive, elle établit de suite entre eux une réserve habile qu'il dut respecter.

Elle le gronda gentiment au sujet de son duel, mais n'insista pas. Elle rit beaucoup, montra de l'esprit, l'éblouit par son entrain et sa verve. Du passé il n'en fut pas question. Elle traita

Jacques comme un ami de vieille date, et rien dans leur conversation ni dans leurs regards n'indiquait qu'ils eussent été jamais plus que des camarades loyaux et dévoués. Quand il la quitta, il n'avait même pas osé baiser sa main.

Il ne manquait pas à sa promesse, et quotidiennement il arrivait vers quatre heures. Souvent M. Terrisse le trouvait encore là et l'invitait à dîner, s'étant toujours amusé de ce caractère ondoyant, qui contrastait avec sa propre nature, posée et travailleuse. Un peu dérouté par la disparition subite du jeune homme, il avait applaudi à son retour. Cela lui permettait de s'échapper à la fin du repas, sans s'inquiéter de sa femme.

Durant ces longues entrevues, la souffrance de Jacques devenait intolérable. Il ne pouvait s'habituer à l'affabilité banale de Marthe.

— Je vous en prie, disait-il, soyez méchante, acariâtre, agressive, tout plutôt que cet accueil cordial qui me glace.

Il tentait bien de soulager sa blessure en songeant que Marthe avait été sienne, mais cette évocation élargissait plutôt la plaie de son âme. Tandis qu'elle parlait, il parcourait son corps ; il en savait tous les détails exquis ; ses lèvres, ses mains, ses yeux s'étaient enivrés de la douceur de cette peau, de la perfection de ces tonnes ; il se rappelait sa façon d'embrasser, d'étreindre, de s'abandonner. Pourtant, il restait là, immobile, aussi étranger qu'un visiteur qui entre, cause un instant, et s'en va, sa tâche accomplie.

Et soudain sa jalousie l'assaillait. Peut-être, sous la robe dont il la dévêtait, des traces récentes de baisers marbraient-elles sa chair, de ses baisers, à lui, à l'autre !

Un soir, il lui exposa sa détresse, d'une voix humble :

— Je vois que toute votre conduite envers moi n'est qu'une vengeance ; vous voulez que j'expie ma lâcheté, que je pleure mon offense sans répit. Eh bien, Marthe, cette torture est au-dessus de mes forces. Vous regarder, vous frôler, respirer votre odeur, et ne pouvoir seulement nous toucher, vous que je berçais sur mes genoux, éperdue de désirs, et penser qu'un autre que moi vous a possédée, vous, vous la sainte et la fidèle amie que je vénérais, cela c'est un enfer d'où je veux m'enfuir. J'espérais d'abord, maintenant je n'espère même pas.

Une immense pitié amollissait Marthe. Elle sentait la misère de cet homme qu'elle aimait avant tout, et elle eut envie de lui ouvrir ses bras. Elle résista cependant, car il semblait la menacer d'une seconde rupture, et elle répondit un peu durement :

— Donc, vous partez ?

Il la contempla, vaincu soudain, et murmura :

— Non, je ne pourrais pas.

Alors elle lui saisit la tête, colla sa bouche à la sienne, et s'offrit à lui.

Cela dura des années, des années d'une vie paisible et compliquée. Un couple à trois se forma, et les rapports réciproques de ses trois membres fonctionnèrent régulièrement, de même que les différentes roues d'une machine s'engrènent, se commandent, aident les unes aux autres sans jamais se contrarier.

M. Terrisse, insouciant et peu soupçonneux, se plaisait, aux rares heures de liberté que lui laissaient ses affaires, à s'étaler

dans le fauteuil qui lui était spécialement attribué. Puis la surveillance de domaines importants, qu'il faisait valoir, l'obligeait à de fréquents voyages en Normandie.

Civialle s'accoutumait à cette existence intime. En ménage presque, il ne recherchait aucune distraction au dehors de l'intérieur où il se confinait. Jeanne d'ailleurs employait à le retenir une adresse incomparable. Incessamment stimulée par sa première défaite, jamais elle ne s'écartait de son but. Ses moindres paroles, ses moindres actions y convergeaient. Pour éviter l'écueil où elle avait sombré, elle se livrait par moments avec un emportement qui le ravissait ; puis, pendant des semaines, elle se reprenait, et il se heurtait à des refus continus, à des malaises prétextés, à une foule d'empêchements secondaires. Ces alternatives de passion et de froideur ravivaient son amour.

Elle l'obligeait aussi à des absences prolongées, soit dans le midi, où sa santé, affirmait-elle, le forçait à hiverner, soit de côté et d'autre pour le soin de sa fortune. Il en revenait plus épris. En outre, afin de prévenir toute influence, elle l'éloigna de sa famille, de ses relations, l'accapara, le contraignit à n'avoir plus que chez elle un milieu et un refuge.

Mais la jalousie de Civialle constituait encore la garantie de fidélité la plus sérieuse. Marthe s'en servait sans scrupule. Ne parlant jamais ouvertement de Lucien, elle faisait cependant en sorte que le nom du jeune homme fût lancé par son mari, ou même qu'une allusion indirecte à quelque incident de cette époque rappelât à Jacques la souillure de sa maîtresse. Elle lui infligeait ainsi un supplice de toutes les minutes, attisant la flamme qui le brûlait, avec une cruauté de bourreau.

Insensiblement le vide se fit autour d'eux. Marthe y contribua en s'affichant avec Civialle dont la vanité d'homme s'accommodait de cette forfanterie.

Un jour, il avait dit :

— Pourquoi nous cacher, tu as donc honte de notre liaison ?

Àla suite de ce mot, elle sacrifia bravement sa réputation. Une à une, ses amies disparurent, celles-ci par pruderie, celles-là offusquées de cette constance.

Un événement se produisit, qui acheva de les isoler. Marthe mit au monde un garçon qu'ils appelèrent Georges. Le baptême eut lieu à la campagne, Jacques fut parrain ; puis, quand l'hiver arriva, ils ne retournèrent pas à Paris.

Trois nouvelles années défilèrent. Cette solitude absolue, le silence apaisant des bois et des champs, cet engourdissement de leur être loin de toute société, leur épargnèrent les aspérités des trop grandes joies et des trop grandes douleurs. Leur somme de bonheur respective s'égalisa. C'était comme un niveau que la monotonie des jours passait sur leurs facultés de jouir et de souffrir, et ils se courbaient à leur insu, sous le poids d'innombrables habitudes.

Même la jalousie de Civialle s'atténua, non qu'elle le martyrisât moins, mais l'accoutumance au mal l'empêchait de sentir l'acuité de sa blessure.

Puis son enfant le distrayait. Georges, en grandissant, lui témoignait plus d'affection qu'à M. Terrisse, et il en concevait un orgueil naïf. Un sentiment obscur, dont il niait jusqu'alors la possibilité, l'attachait à cet être né de son sang, acquérait une impor-

tance qui l'étonnait lui-même. À mesure que le petit avançait en âge, ce sentiment se précisait, et Jacques, en l'analysant, y notait la vanité du mâle qui a procréé, la satisfaction de l'homme qui n'a pas arrêté le grand courant de vie descendu de ses ancêtres en lui, l'espérance du père, qui croit à l'avenir de son fils.

Marthe aimait Georges plus simplement, de tout l'élan de sa chair et de son cœur, de toute sa reconnaissance pour le nouveau lien qu'il établissait entre elle et son amant.

Or, un jour, ouvrant inopinément la porte du salon, M. Terrisse surprit sa femme dans les bras de Jacques.

Il y eut quelques secondes d'une solennité effrayante. Marthe, épouvantée, ne bougea pas, les bras autour du cou de Civialle, comme pour le défendre. Mais le tempérament de M. Terrisse ne le poussait point à la violence. Plutôt ennuyé de cette scène, où il lui fallait prendre une décision immédiate sans avoir le loisir de l'examiner, il ne savait quelles paroles prononcer, ni quelle attitude observer. Une rupture s'imposait, il l'admettait facilement, puis les conséquences de cet acte se révélaient brusquement à lui, sa vie brisée, sa vieillesse morose, son foyer désert. Il hésitait.

Pour gagner du temps, il articula :

— Restez ici, je vous ferai transmettre ma volonté.

Les minutes s'enchaînèrent, lentes et angoissantes. Ils n'osaient parler. Des choses douces, l'haleine d'un soir d'été, un parfum d'héliotrope, des odeurs lointaines de foin coupé, la clarté blanche de la lune, leur parvenaient avec une netteté surnaturelle, et leurs idées flottantes et indécises avaient peine à percer l'amoncellement des impressions du dehors. Puis un bruit de

sanglots troubla le silence. Marthe pleurait, envahie d'une peur mystérieuse, ayant l'intuition d'un danger formidable.

Au bout d'une heure, M. Terrisse la fit prier de le rejoindre. Elle obéit, et de suite, en entrant chez lui, elle comprit sa vengeance. Des malles encombraient la chambre, les tiroirs étaient vides, la bonne enveloppait de vêtements le petit Georges. Elle trembla, et, le regard anxieux, demanda :

— Vous partez ?

— Nous parlons, répondit-il, en désignant l'enfant du doigt.

Il renvoya la bonne, puis, s'apercevant que Marthe chancelait, il l'assit lui-même avec précaution, et il poursuivit, penché sur elle :

— Je ne vous en veux pas à vous, je vous méprise trop, vous et vos semblables, les autres femmes, toutes les autres ; c'est lui que je hais, lui, l'ami qui m'a volé. Alors, pour me venger, je lui prends, je lui vole son fils. Car je ne doute pas qu'il ne soit à lui, n'est-ce pas ?

Elle n'eut pas la force de mentir et baissa ta tête.

— Tant mieux, s'écria-t-il, tant mieux ; il ne le reverra jamais, je l'emporte, je le cache de telle façon qu'il ignore même où respire son fils.

Elle se dressa, terrifiée :

— Mais vous ne pouvez me le voler, il est à moi !

Il ricana :

— À vous certes, mais à moi d'abord, le soi-disant père… Cependant il y a un moyen, un seul, de ne pas quitter votre enfant. Je consens à vous pardonner, à vous traiter, vous, comme ma femme, Georges comme mon propre fils, bref à effacer de ma mémoire ce que le hasard m'a révélé. Et cela à une condition : venez avec moi et l'enfant, nous nous exilerons longtemps, des années, beaucoup d'années… jusqu'à ce que vous ayez les cheveux blancs…

Elle le supplia, entrevoyant la monstrueuse alternative à laquelle il la condamnait :

— Non, non, pas cela, ordonnez, enlevez-moi Georges ou arrachez-moi à Jacques, mais ne me dites pas de choisir, ne me dites pas de me tuer moi-même.

Elle tendait les mains vers son mari, et l'implorait de toute son attitude. Il lui semblait qu'on voulait lui couper une partie de son cœur, son pauvre cœur où se mêlaient si étroitement son amour de maîtresse et son amour de mère : « Quoi qu'il arrive, pensa-t-elle, j'en mourrai, car j'aimerai davantage celui que j'aurai sacrifié. »

Il répondit, en haussant les épaules :

— Qu'attendez-vous de moi ? Dois-je accepter la continuation de la vie actuelle ? Ou désirez-vous que je me retire simplement comme quelqu'un qui est de trop ? Non, ma résolution est immuable. Vous avez à choisir entre votre amant et votre fils, choisissez. La chose est aisée, décidez-vous en faveur de celui que vous préférez.

Elle lut sur sa figure une résolution implacable qui la découragea. Elle cessa de prier, persuadée de l'inutilité de ses efforts et tâcha d'envisager froidement sa situation. Ses réflexions furent de courte durée. Elle ne pesa pas ses deux amours, car elle les savait tous deux égaux et infinis. Une seule idée la domina : pouvait-elle abandonner Jacques ? Déjà séparé de son fils, que deviendrait-il, séparé d'elle aussi ? Et soudain son devoir se dessina, clair, lumineux, inéluctable. Elle ne le discuta pas, n'hésita pas, et prononça d'une voix ferme :

— Je reste.

— Soit, fit-il, je m'y attendais. Dites adieu à Georges.

Il appela la bonne. Le petit dormait. Marthe l'effleura de ses lèvres, à peine, sans effusion, de crainte de défaillir. Mais ses yeux ne le quittèrent plus, s'ouvrirent sur lui démesurément, comme si elle eût voulu s'emplir, s'abreuver, se griser de cette vision dernière. Et tant que M. Terrisse continua ses préparatifs, elle regarda son fils de ce regard de folle, dont aucun battement de paupière n'interrompait la fixité.

Au moment du départ, elle refusa de l'embrasser une seconde fois ; seulement elle lui frappa le front pour l'éveiller et conserver en elle sa réelle et vivante image. Mais l'enfant eut peur de ces yeux étranges qu'il ne reconnut pas et il se mit à crier.

— Adieu, Marthe, fit M. Terrisse.

Elle se tut. Il emporta Georges et s'en alla. Elle entendit dans le parc le grincement du sable, puis la voiture qui s'ébranlait et s'éloignait.

Alors elle se leva et, droite, les membres raides, avec les gestes saccadés et la marche automatique d'une somnambule, elle se rendit auprès de son amant :

— Jacques, dit-elle, il est parti.

Il frissonna et demanda : — Qui ?

— Georges, répondit-elle.

Et elle tomba évanouie.

Marthe fut malade. Même rétablie, il lui resta une anémie telle, que le médecin leur conseilla de voyager. Ils passèrent l'hiver à Biskra, puis au printemps revinrent en France. Comme la propriété de Normandie appartenait à M Terrisse, elle s'y installa. Jacques acheta à vingt minutes de chemin une ferme qu'il était censé habiter.

Une existence nouvelle commença, l'existence qu'ils rêvaient autrefois. Enfin ils étaient libres, enfin leur affection pouvait se manifester dans toute sa plénitude. Ils se le répétaient avec acharnement, ils avaient l'un devant l'autre des enthousiasmes pour cette indépendance qui leur permettait de s'appartenir sans danger. Ils se promenaient en se tenant par la taille, en quête de beaux paysages, de clairs de lune, de couchers de soleil, de sites poétiques et romanesques, et ils s'extasiaient, débordant d'un lyrisme contraint. S'ils dénichaient un sentier ombreux, un coin d'herbe parsemé de fleurs, ils imposaient à leur bouche un sourire ravi, à leur visage l'expression de personnes satisfaites, qui n'ont plus rien à souhaiter.

— Comme nous sommes heureux, s'exclamaient-ils d'une voix convaincue.

Mais au fond d'eux gémissait le souvenir de leur fils. Cet enfant, qui unissait leurs destinées d'une façon si indissoluble, creusait un abîme entre leurs pensées. Ils n'en parlaient jamais et cela sans motif précis, par une convention tacite qu'ils n'auraient su expliquer. Chacun d'eux craignait peut-être d'ajouter sa propre peine à la peine de l'autre ; et leur réserve les induisait même à éviter toute incursion dans les années écoulées depuis la naissance de Georges.

Ils remontaient plus loin, aux premiers temps de leur liaison, ils y glanaient ce qu'il y avait de meilleur et de plus consolant, des réminiscences de rendez-vous, de parties fines, d'équipées amusantes et dangereuses, ils s'excitaient à ressusciter un tas de petits faits enterrés auxquels ils feignaient d'accorder une importance énorme. Puis peu à peu la conversation languissait et soudain ils se taisaient, incapables d'un effort plus prolongé.

Et leur fils surgissait, s'asseyait au foyer entre le père et la mère, leur fermait la bouche, les murait l'un et l'autre dans la prison étroite de Leur désespoir, et leur causait à tous deux la même et insoutenable douleur, tout en leur défendant de l'adoucir par des confidences réciproques.

Bientôt ils ne tinrent même plus leurs rôles d'enthousiastes, jugeant vaine et ennuyeuse cette comédie qui ne les abusait pas. Le salon donnant sur le verger, ils restaient des après-midi à contempler la grande allée verte où il avait balbutié ses premiers pas, où plus tard il se roulait et cabriolait parmi les vaches et les poulains.

Certes ils eussent préféré qu'il fût mort. Et d'ailleurs ils agissaient en prévision de ce dénouement, parfois même comme si

c'était chose accomplie, définitive. Ainsi gardaient-ils aussi précieusement que des reliques, dans une chambre spéciale, alignés dans des tiroirs et dans de larges vitrines, ses jouets de bébé, ses polichinelles, ses soldats de plomb, ses locomotives en fer-blanc, qu'à l'insu l'un de l'autre, ils venaient de temps en temps toucher, ranger, épousseter.

Et un surcroît de misère s'appesantit sur Marthe. Jacques se détachait d'elle. Elle distinguait les symptômes de lassitude qu'elle avait remarqués jadis sans toutefois songer à en étudier la nature. C'était les mêmes impatiences, le même empressement à se soustraire aux tête-à-tête et aux baisers. Son affection s'effritait, s'émiettait, tombait en poussière comme une maison vermoulue, et l'écroulement final se fût déjà produit, si la jalousie de Civialle n'eût étayé les ruines de cet amour.

C'est qu'elle ne le lâchait pas, son implacable ennemie. Elle avait versé en lui un poison que le temps n'évaporait point, et, si vide de passion que fût son cœur, il n'en était pas moins rempli de l'obsédante image de Marthe. La souillure (selon le mot qu'il employait) la souillure de sa maîtresse le retenait plus sûrement que toutes ces chaînes de l'habitude et de la reconnaissance qui rivent l'un à l'autre les vieux amants.

Parfois il brisait bien sa laisse et s'en allait, des deux et trois semaines, chasser de droite et de gauche, ou secouer à Paris sa torpeur. Mais il revenait tout à coup, invinciblement ramené par l'instinct soupçonneux qu'avait déposé en lui sa première déception.

Et des rages de tendresse le prenaient, suivies de mouvements de colère tellement violents qu'un jour, après l'étreinte, la voyant

encore tout étourdie de volupté, les lèvres entrouvertes, les dents humides, il s'écria :

— Va-t'en, je te hais, je te méprise.

Ces crises abattaient Marthe. Elle les redoutait peut-être plus, avec leur accompagnement de caresses nerveuses et leurs démonstrations bruyantes, que l'indifférence dont elle constatait en Jacques les progrès quotidiens.

Sa santé déclina rapidement. Toute sensation un peu vive, un bruit inattendu, une clarté soudaine, un mot prononcé trop haut, retentissaient douloureusement au plus profond de son être. De même, quand un fait insignifiant lui dévoilait en partie l'état d'âme de Civialle (et en femme qui aime, elle notait le moindre de ces faits avec une subtilité rare) elle tressaillait, atteinte d'une véritable souffrance physique.

Un incident survint, dont les conséquences la réconfortèrent momentanément. En revenant d'un séjour à Rouen vers le mois de novembre, Marthe eut comme vis-à-vis dans le train un enfant, un garçon. Intéressée, elle observait ses gestes vifs, ses espièglerie, écoutait ses questions naïves, s'amusait de ses étonnements et de sa curiosité, et le petit répondait à son regard bienveillant par de jolis sourires d'enfant heureux qu'on s'occupe de lui. À la fin, elle se pencha et lui demanda :

— Quel âge avez-vous ?

Il prit un air sérieux et prononça hardiment, comme s'il était fier de sa réplique :

— Cinq ans, madame.

— Cinq ans, soupira-t-elle.

Puis, se tournant vers Civialle, elle ajouta :

— C'est son âge à lui.

Il lui serra la main sans répondre, et, jusqu'au terme du parcours, elle poursuivit de ses yeux mornes l'enfant inquiet et subitement attristé.

De retour à la campagne, elle était si faible qu'on dût la coucher. Elle se remit vite, et, un matin, le docteur l'autorisant à sortir, elle se couvrit de châles et s'empara du bras de Civialle.

Ils traversèrent le verger et enfilèrent une avenue bordée de hêtres qui s'enfonçait dans les bois. Le temps était gris et sale, une mélancolie tombait des branches noires et nues, un vent d'hiver soulevait les feuilles mortes qui jonchaient les ornières. Le long des arbres courait le grincement sinistre d'un fil de fer rouillé. Pourtant une joie inexprimable les pénétrait. Ils allaient parler de leur fils. Puisque la même peine les rongeait, pourquoi ne point se la confier ?

Et en effet les aveux leur vinrent aux lèvres, ils se confessèrent toutes les larmes répandues en secret, toutes les nuits d'insomnie, toutes leurs plaies, toutes leurs meurtrissures. Et ce leur fut d'une douceur ineffable, ce rapprochement de leurs cœurs, cet échange sincère de leurs plus intimes pensées.

— Nous en causerons souvent, n'est-ce pas ? dit Marthe, nous y songerons l'un près de l'autre comme à un mort chéri qui a été tout pour nous et qui sera toujours tout.

Jacques la regardait avec une compassion immense. Il sentait confusément à la voir si amaigrie, les pommettes d'un vilain rouge, la démarche traînante, qu'il devait l'aimer beaucoup, l'entourer de soins et de dévouement, se faire pardonner ses torts, car l'heure grave approchait peut-être. Et de cette intuition naquit un remords cruel. Somme toute, il avait porté malheur à Marthe. Il se représenta ce qu'eût été sans lui la vie de sa maîtresse, et il lui fallut reconnaître les suites néfastes de sa propre influence. Il se jugea profondément coupable, presque criminel :

— Pauvre chère âme, dit-il, que de mal pour moi !...

Il la pressa contre lui et murmura :

— Pardon, Marthe, pardon...

Elle l'arrêta dès les premiers mots :

— Tais-toi, Jacques, la vraie coupable, c'est moi, si tu savais !

Elle ne put achever. Une toux sèche égratignait sa gorge. Ils rentrèrent.

Cette promenade préluda à une série de mois plus tranquilles où la santé de M Terrisse sembla s'améliorer. Elle reprit courage, tenta de nouveau la lutte, eut recours à la toilette, à la coquetterie, recouvra toute son adresse et toute son opiniâtreté. Profitant des puissants auxiliaires, que Jacques lui avait fournis en exprimant son désespoir de père et ses remords d'amant, elle l'entretenait de leur fils sans discontinuer, et, en outre, se disait plus malade, exagérait sa faiblesse pour l'apitoyer davantage.

Cette tactique lui réussit d'abord. Puis encore Jacques se lassa. À la longue, cela l'excédait d'ergoter sur l'enfant, sur son intelli-

gence présumée, sur les qualités et les défauts qu'on lui attribuait et, d'autre part, voyant sa maîtresse plus solide et de mine plus colorée, il flaira sa ruse. Ce procédé le froissa. Il combattit ses remords et les refoula d'autant plus aisément que son orgueil, comprimé en un moment d'humilité ridicule selon lui, se redressait et le poussait à considérer sa liaison avec Marthe comme un bienfait pour elle. Alors il recommença ses absences.

Et M Terrisse n'eut même plus, comme compensation, les retours affables et repentants d'autrefois. Mécontent de lui-même, il revenait maussade, agressif. Elle regretta ses accès de passion brutale.

Deux années de cette torture, augmentée par la perte de son fils, perte qu'elle estimait maintenant irréparable, enlevèrent à Marthe ses dernières forces. Elle sortait à peine, ne franchissait jamais les limites de sa propriété et s'alitait des semaines entières. Quand arrivait Jacques cependant, elle rassemblait toute son énergie et se présentait, souriante et joyeuse. L'amour la soutenait, cet immuable amour dont elle se mourait.

Il assistait, lui, au dépérissement de son amie sans vouloir ouvrir les yeux. Pour ignorer toute la vérité que lui révélaient cette pâleur livide, ces paupières bleuies, ce cou ridé, ce souffle haletant, il se retirait chez lui et se ruait au plaisir. Sa nature fine s'alourdit au contact de ses compagnons de débauche, des hobereaux mal élevés qui buvaient ferme et culbutaient les filles de campagne.

Honteux de sa conduite, il se montait la tête avant de reparaître auprès de Marthe, et préparait un tas de méchantes excuses et d'explications niaises. Mais, de suite, s'empêtrant dans

ses arguments, il s'emportait. Tout devenait matière à querelles. Il déblatéra contre le passé. La faute de sa maîtresse lui suggérait des questions outrageantes et de grossières plaisanteries. Elle, écoutait patiemment, quand même miséricordieuse pour l'aimé de toute sa vie, ces injures dont chacune lui coûtait un peu de son existence. Et, bonne, prévenante, d'humeur égale, elle obtenait quelques jours de sa présence, autant de jours de bonheur.

Une fois, un peu gris sans doute, il s'écria :

— Qu'as-tu fait de moi ? Un propre à rien, un déclassé. Je pouvais aspirer à tout. Aujourd'hui je suis perdu. Nous n'en serions pas là si tu n'avais pas eu l'habitude de te jeter dans mes bras derrière le dos de ton mari et de m'embrasser dans les coins, presque malgré moi.

Elle le regardait, épouvantée. Cela le mit hors de lui, et lâchement il la martyrisa. Il dit son ennui, ses désillusions, son écœurement, la fin de son affection. Et il insistait, d'un ton violent comme pour se convaincre :

— Car je ne t'aime plus, il n'y a pas à dire, je ne t'aime plus… Tiens, veux-tu savoir tout : eh bien, je ne suis même plus jaloux.

Puis soudain, conscient de son infamie, il s'enfuit.

Il fit un excursion en Bretagne. Quand il reparut, il reçut de Marthe un billet. Elle le priait de venir.

Il se rendit à son appel avec une sorte d'anxiété. On le fit monter chez M Terrisse et, dès la porte, à l'aspect de Marthe, il poussa un cri de détresse.

Elle se souleva sur sa chaise longue et lui dit, en ébauchant un sourire qui le bouleversa :

— Mon pauvre ami, je vous fais peur, n'est-ce pas ? Je suis donc bien changée ? Pourtant je vais mieux. Je vais même si bien que le docteur m'a permis d'aller à Paris.

Il balbutia :

— À Paris ? Vous ne vous plaisez donc pas ici ?

Elle répondit lentement :

— Je veux revoir Georges, je veux tout tenter pour le revoir, car je sens que c'est fini. Et c'est pour cela, Jacques, que je vous ai demandé. Voulez-vous m'accompagner ?

Ils partirent. Là-bas, on leur apprit que M. Terrisse avait, depuis cinq ans, réalisé sa fortune et quitté la France pour une destination inconnue.

Civialle ramena Marthe, mourante.

Le prêtre s'éloigna. Marthe fit prévenir Civialle. De son lit elle l'aperçut qui errait dans le verger. Elle avait désiré que la fenêtre fût ouverte. On était en février, mais un bon soleil emplissait la chambre, et, dehors, donnait à l'herbage, aux pommiers, un air de fête, une apparence de printemps.

Un rayon qui se jouait à l'entrée du bois, au travers des branches, et mettait sur un tronc d'arbre une tache claire et tremblante, attira ses yeux. Elle se rappela qu'un jour elle avait retrouvé son fils dormant au pied du même arbre, tandis qu'on le cherchait de tous côtés. Alors, en quelques minutes, une multitude de souvenirs l'assiégèrent.

D'abord des tableaux successifs et confus montrèrent à son cerveau affaibli des scènes du passé, la naissance de l'enfant, son baptême, ses premiers pas, son sevrage, son chagrin à propos d'un changement de bonne, et elle le voyait avec la physionomie spéciale qui le caractérisait à ces différents âges. Elle distingua aussi ses traits au moment de la séparation, tous ces traits si profondément incrustés dans son esprit, et dont il lui fallait se contenter lorsqu'elle songeait à son fils actuel, si transformé qu'il fût.

Elle essaya bien de s'imaginer les changements qu'il avait pu subir, elle voulut le reconstituer tel qu'il était présentement, mais elle n'y parvint pas.

Puis elle se demanda ce qu'il faisait, dans quel pays il grandissait, quelles personnes le surveillaient, qui l'aimait, qui l'admirait, rien, rien, elle ne savait rien de lui !

Elle se mit à pleurer. Donc, il y avait, quelque part sur la terre, un être composé de son sang, de sa chair, de ses nerfs, de sa vie à elle, un être qui sans elle n'aurait pu être, et elle ne connaissait pas sa figure, ni sa marche, ni ses gestes, ni la chambre qu'il habitait, ni les choses qu'il regardait, rien enfin.

Une pensée plus atroce encore la frappa. Elle n'avait plus que quelques heures à vivre et son fils ne soupçonnait pas le malheur qui planait sur lui, aucune émotion, aucun pressentiment ne lui apprendraient la vérité. Peut-être à cet instant où elle agonisait, l'enfant jouait, courait, dansait. Peut-être, à la seconde précise ou la mère expirerait, le fils, gai, insouciant, pousserait un éclat de rire.

L'excès de sa douleur la secoua au point que ses idées s'embrouillèrent et que l'image de Georges s'effaça même en elle. Pour la reconstruire, Marthe s'aida d'un portrait qu'elle fit signe à sa garde de lui apporter. Mais sa vue s'obscurcissait. Elle y renonça.

Un instinct, plus encore que le bruit des pas, l'avertit de l'approche de Civialle. Et soudain, en une vision brève, toute sa vie lui apparut, sa pauvre vie de dévouement et d'abnégation, et elle se posa cette question suprême : avait-elle bien agi en abandonnant Georges, en privant un fils de sa mère, et surtout Jacques méritait-il ce sacrifice monstrueux. Un doute la poigna qui fut sa plus grande souffrance.

Jacques ouvrit la porte, courut vers elle, s'agenouilla et, lui prenant la tête, l'embrassa doucement et désespérément.

Elle lui dit d'un ton sourd :

— Écoute, Jacques… j'ai à te parler…

Il l'interrompit :

— Non, ne te fatigue pas…

— Si, insista-t-elle, il faut que je te parle.

Elle mit sa main dans celle de son amant et commença :

— Je n'ose pas… c'est si mal ce que j'ai fait… il faut me pardonner… mon Jacques… je t'aimais tant… je ne pouvais vivre sans toi… mais maintenant… puisque c'est fini… je ne veux plus que tu me croies coupable… je t'ai vu si malheureux… et puis, ça va te faire plaisir… beaucoup… écoute… oh !… pardon… tu sais…

quand je t'ai dit… un soir… que j'étais la… maîtresse de M. Beaugrand… eh bien… eh bien… je mentais.

Civialle eut un mouvement et se leva :

— Non, ne bouge pas, poursuivit-elle, reste là… écoute… écoute bien… je vais t'expliquer… tu comprendras… autrefois… tu te rappelles… tu m'as quittée… j'ai cherché pourquoi… et j'ai deviné… tu ne m'aimais plus parce que… parce que moi… je t'aimais trop… ne dis pas non… j'en suis sûre… j'étais trop à toi… puis, un jour, tu es revenu… et je t'ai vu si jaloux… si jaloux… que j'ai voulu te reprendre… Pardonne-moi… je t'aimais tant… je t'aime tant… si je n'avais pas menti… tu t'en allais… et je serais morte… et plus tard je n'ai rien avoué… j'avais peur de te perdre.

Elle respira longuement et continua d'un ton plus bas encore, à peine perceptible :

— Mon pauvre… pauvre ami… qu'est-ce que j'ai fait de toi ?.. J'ai réfléchi à tes reproches… ils sont justes… vois-tu… je les excuse… je n'ai songé qu'à moi… j'ai été trop égoïste… Mais maintenant tu es libre… tu pourras te marier… avoir des enfants… et puis peut-être que tu ne m'en veux pas trop… Dis-moi que tu ne regrettes pas… que tu me pardonnes… que ça te fait plaisir que je ne t'aie pas trahie… tu conserveras de moi un bon souvenir… C'est ce que je voulais… je vais mourir… moins triste.

Tout à coup, elle se dressa, terrifiée, un soupçon horrible la mordait.

— Jacques, s'écria-t-elle, d'une voix forte, presque naturelle, qu'as-tu ? Tu me pardonnes, pourtant ?

Et elle articula lentement, les yeux hagards :

— Jacques, est-ce que tu me crois ?

Il essaya de l'apaiser :

— Voyons, Marthe, tais-toi, je t'en prie, puisque je t'aime toujours, pourquoi me dis-tu tout cela ? pour me consoler… mais…

— Alors tu ne me crois pas ?

— Oui, seulement…

— Réponds… je le veux… oui ou non !

Il sentit qu'il fallait la tromper, la tromper à tout prix, et, mettant sur son visage une expression de franchise, il répliqua fermement :

— Si, Marthe, je le crois, en toute sincérité je te crois.

Il n'acheva pas. Marthe griffait les draps de ses mains errantes. Un grand frisson la parcourut et elle retomba en bégayant dans un dernier souffle :

— Non… non… tu ne me crois… pas…

5

Victor Duramé et sa femme achevaient leur souper, des tranches de pain recouvertes d'une mince couche de beurre où apparaissaient d'énormes grains de sel. Un bout de chandelle fixé sur la table éclairait confusément les poutres basses du plafond, les murailles nues, le sol inégal, le vaisselier boiteux, la cheminée noire et sans ornements.

Au fond de la pièce, dans un berceau d'osier, un enfant dormait, un garçon que, quinze jours auparavant, le ménage avait déclaré sous le nom de Charles.

Ils s'étaient mariés l'an passé ; un mois après, Duramé perdait son père et héritait d'une ferme à Froberville et de quelques lopins de terre situés sur la route d'Yport aux Ifs.

Et ils peinaient tous deux, attelés côte à côte, lui fort, bien bâti, de gestes lents et d'esprit borné ; elle, sèche, taciturne, âpre au gain, infatigable.

Leur première récolte avait mal rendu, une de leurs vaches était morte. Et peu à peu ils se sentaient acculés, étreints, vaincus par la misère ! De tous côtés elle les assaillait, la grande ennemie ! Ne leur fallait-il pas encore engager un valet, maintenant que Césarine, obligée de nourrir, laissait de l'ouvrage en souffrance ?

Cette nécessité immédiate les effrayait surtout. Ils en parlaient ce soir-là, agitaient la question, calculaient avec terreur ce que leur coûterait cette charge imprévue.

Des cris s'élevèrent. Césarine se dirigea vers le berceau, saisit le poupon, se rassit et lui tendit le sein.

Il y eut un long silence que scandait seul le bruit doux de la tétée.

Soudain des pas retentirent dehors, puis la porte s'ouvrit brusquement. Un homme entra, un monsieur qui portait un paquet dans ses bras. Il s'arrêta, inspecta d'un coup d'œil les deux paysans, la salle, le nourrisson, et demanda :

— C'est bien vous les Duramé ?

Victor, vaguement inquiet, hésita. Mais Césarine répondit :

— Oui, m'sieu, c'est nous, les Duramé.

Aussitôt l'inconnu s'approcha d'elle et déposa sur ses genoux un tas de langes.

— Défaites vite, dit-il en souriant, c'est un enfant, un garçon comme le vôtre, ça vous en fera deux, la mère, si vous y consentez.

Elle ne bougeait pas, interdite. Cependant, comme il insistait, elle écarta les langes. Un être apparut, un morceau d'être qui se mit à crier, réveillé par le froid. Alors, d'un geste machinal, elle l'attira contre sa poitrine, à la place inoccupée, et l'enfant s'abreuva goulûment à la source de vie.

L'homme prononça d'une voix triste :

— Vous voyez, il s'habitue déjà. Il oublie sa maman.

Il resta quelques secondes à regarder ce spectacle, les yeux humides. Puis, secouant sa torpeur, il s'expliqua rapidement, à phrases courtes et nettes :

— Soyons brefs, je n'ai que peu de temps. J'ai su que vous étiez pauvres, jeunes, bien portants, travailleurs. C'est pourquoi je m'adresse à vous. Vous avez un enfant, voulez-vous du mien ? Voici les conditions : tous les trimestres, à partir d'aujourd'hui, vous irez à Fécamp toucher trois cents francs chez le notaire, M Loisel. Vous irez avec le petit, n'est-ce pas, avec le petit. Sinon l'on ne vous donnera rien. Vous l'élèverez comme le vôtre, vous les enverrez à l'école ensemble, plus tard même au collège, si cela

vous convient. Dans ce cas, le notaire paiera les frais. Enfin, à sa majorité, une somme de vingt mille francs lui sera remise pour s'établir. Est-ce conclu ?

Ils écoutaient, le visage stupide, ne comprenant pas. Tous ces chiffres bourdonnaient à leurs oreilles.

Il dut recommencer. Puis il ajouta :

— Désormais vous n'entendrez plus parler de moi. Vous raconterez l'aventure à votre façon. Je vous conseille cependant de dire la vérité. Cela m'est indifférent, j'ai pris mes précautions. Allons, soyez francs, oui ou non ?

Ils ne répondirent pas. Une sorte de défiance envahissait leur esprit soupçonneux de paysans. Ils ne croyaient pas à cette fortune inespérée qu'on leur offrait.

Victor balbutia :

— Oui, certes, j'voulons ben, mais… qu'è qui m'prouve que j'trou'vrons d'l'argent chez l'notaire. J'crè qu'un bout d'papier, un bout d'écriture, quoi ! f'rait pas mal.

L'homme, impatienté, s'écria :

— Pourquoi faire ? Si l'on ne vous paye pas, vous abandonnerez le petit. Du reste, voici un trimestre d'avance.

Il étala quinze louis sur la table. La vue des pièces d'or convainquit les époux. Duramé, subitement expansif, déclara :

— Conclu, m'sieu, conclu, j'en aurons ben soin, C'sarine aussi, allez, c'est eune rude femme.

L'étranger se pencha vers son fils, l'embrassa une dernière fois, puis en se relevant :

— Vous l'appellerez Marcel, n'est-ce pas ? Marcel… dit-il.

Et, sans un mot de plus, il partit.

Le premier trimestre évolu, ils confièrent leur Charlot à une voisine. Césarine se chargea de Marcel et ils se rendirent à Fécamp, anxieux sur le résultat de l'entrevue.

L'accueil de M Loisel les rassura. Il se fit montrer l'enfant, s'enquit de sa santé, de son frère de lait, et finalement tira de son bureau trois billets de cent francs.

Victor signa un reçu et les empocha.

Dès lors, ils connurent l'aisance. Ils embauchèrent un valet. Leurs terres mieux cultivées rapportèrent davantage. Les pièces de cent sous affluèrent.

Les deux poupons prospéraient, devenaient gros, forts, joufflus. Césarine les soignait également, plus attentive encore auprès de Marcel qui représentait, lui, le bien-être de la famille, tout un avenir tranquille et sans soucis.

L'histoire s'était vite répandue aux environs. Ils l'avaient colportée de droite et de gauche, en cachant cependant le montant de la rente. Et ils prenaient, quand on les questionnait à ce sujet, des airs mystérieux, se refusant à préciser la somme.

Ces cachotteries excitèrent l'imagination des commères et l'on avança des chiffres fantastiques, on parla d'une véritable fortune.

Or, un jour Victor gaulait des pommes, lorsque, tout à coup, il entendit des appels désespérés qui sortaient de la chaumière.

Il accourut. Césarine affolée se débattait sous le buffet, le vieux buffet branlant qui s'était abattu sur elle. Il dégagea sa femme et redressa le meuble.

Alors, parmi les assiettes brisées, il aperçut quelque chose d'informe, d'étrange. Il se courba. C'était le petit Marcel, frappé à la tête, mort. Son sang coulait.

Duramé recula, muet d'épouvante, les yeux hagards. La table, que ses mains rencontrèrent, l'empêcha de tomber. Ses lèvres, agitées d'un tremblement nerveux, bégayèrent : « L'argent… l'argent… »

Mais il entendit Césarine qui geignait dans un coin, blessée elle aussi. Une rage le prit et il se rua sur elle :

— Salope, va, canaille, c'est d' ta faute à té, prop' à rien, qu'èq' tu foutais donc ?

Il la battit à grands coups de poing, puis il s'assit à côté d'elle et ils se turent. Un quart d'heure s'écoula. Ils pensaient à peine, le cerveau détraqué par la douleur. De temps à autre seulement l'un d'eux murmurait : « Mort… mort… » et ce mot signifiait tout pour eux, la rente supprimée, leurs économies perdues, les dettes prochaines, la gêne, la misère.

Àleurs pieds gisait le cadavre. Ils ne songeaient même pas à le laver, à l'habiller, à le coucher.

Enfin Césarine prononça :

— J' vas m' n' aller q' ri la mè Levachu, alle veille les défunts.

Elle se dirigea vers la porte. En trois enjambées Victor fut près d'elle. Il lui empoigna le bras.

— Espère, espère un brin, j' cré que j' tiens eune idée, eune fameuse.

Il réfléchit, puis s'expliqua.

Elle se révolta d'abord. Mais l'idée la tenait à son tour.

Ils se rassirent et causèrent à voix basse, longtemps.

Quand le valet de ferme revint, il trouva Césarine à genoux devant le berceau et Duramé pleurant, la tête entre ses mains.

Il demanda : — Qu'é qu'y a ?

Victor gémit :

— C'est not' fils qu'est tué, not' pauv'fils, not' fieu à nous, not' p' tit Charlot. C'est-i pas d'la malchance, c' cochon d'buffet qui tomb' ed'sus lui, comme si qu' i pouvait pas tomber ed'sus l'aut, d'sus l'étranger.

Le lendemain, Victor se rendit à la mairie et déclara le décès de son fils, Pierre-Césaire-Charles Duramé, âgé de dix mois.

Ils continuèrent leurs voyages à Fécamp. À la première visite, Césarine pinça l'enfant qui se mit à crier. Le notaire, abasourdi, les expédia rapidement.

En outre, pendant plusieurs mois, dès qu'un voisin entrait chez eux, ils portaient Marcel — ils appelaient ainsi leur fils maintenant — dans une autre chambre dont ils fermaient la porte à clef.

Personne ne se douta de la substitution.

Ils vécurent heureux, riches, jalousés. Ils arrondirent leurs terres, triplèrent le nombre de leurs bestiaux. En peu d'années, Victor devint le plus gros fermier de Froberville.

Dès que Marcel fut en âge, on le conduisit à l'école. Ses camarades, qui savaient vaguement le mystère de sa naissance, le traitèrent avec une nuance de considération, comme s'il eût été d'une race différente de la leur.

Et lui-même, en grandissant, affecta vis-à-vis d'eux des airs de supériorité qui leur en imposaient.

Les Duramé d'ailleurs développaient sa vanité par les égards excessifs dont ils entouraient leur fils. Ils tremblaient qu'il n'eût le même sort que le vrai Marcel, le Marcel qu'on leur avait confié. Ils l'aimaient certes de toute leur affection de père et de mère, mais plus encore ils l'aimaient de toute leur cupidité. Il était la source de leur fortune et cette fortune, il fallait la garder, en surveillant la vie de l'enfant.

Aussi ils le choyaient, le dorlotaient, s'inquiétaient à tout moment de sa santé.

— T'foules pas trop, mon gars, disaient-ils, t'auras d'quoi.

Ils l'empêchaient de rendre ces menus services que les petits paysans rendent chez eux. Et une fierté les prenait à contempler ce grand garçon qui bâillait d'un air ennuyé :

— I'nous rapporte plus en n'fichant rien, l'feignant, s'exclamait Victor, qu'tous ces morveux qui triment ed'leur deux mains.

Lorsqu'il eut onze ans, les Duramé consultèrent M. Loisel. Le notaire fut d'avis de l'envoyer au collège. Il ajouta :

— C'était le vœu de son père : « Si mon fils montre des dispositions, poussez-le vers une carrière libérale, » m'a-t-il dit.

Victor insinua :

— Ous qu'il est son pè ?

Le notaire répondit sèchement :

— Inutile d'en parler, son fils ne le connaîtra jamais.

On choisit le lycée du Havre. Des années passèrent. Excité par l'amour-propre, souvent blessé par ses camarades qui se moquaient de ses expressions de campagnard, Marcel travailla, fit des progrès sérieux et continus. D'une intelligence lourde, mais tenace, il remportait plusieurs accessits chaque année.

Ces succès accrurent l'ambition des Duramé. Les deux mots de M Loisel « carrière libérale » les avaient éblouis. Ils choisirent le barreau.

— Hein, se répétaient-ils, not'fieu avocat, not' fieu plaidant pour nous si j'avons un procès !

Marcel obtint son diplôme de bachelier, puis revint à Froberville en attendant l'époque de son volontariat.

C'était un gaillard solide, fat, aux allures communes, au visage rougeaud, à l'accent traînant.

Les Duramé le regardaient avec extase. Ils admiraient ses moindres gestes, ses moindres paroles.

Quant à lui, il leur témoignait une bienveillance un peu dédaigneuse. Il les considérait comme de braves gens, de bons villageois, qui l'avaient élevé, qu'il appelait encore papa et maman par habitude, mais auprès desquels il ne voulait pas croupir longtemps.

Et il songeait à celui qu'il nommait à voix basse son vrai père, à cette famille qu'il devait avoir quelque part, et dont il croyait, dans son orgueil, sentir en lui les instincts nobles, le raffinement de race.

Vers le milieu de son séjour, alors qu'il fumait à la fenêtre et que Victor et sa femme buvaient leur café, il aperçut une voiture qui s'arrêtait devant la barrière de la ferme. Un homme en descendit, poussa la porte et traversa le verger. Les Duramé, avertis, se levèrent. Au même moment, l'individu apparut sur le seuil de la pièce.

— Eh bien, fit-il gaîment, l'on ne me reconnaît pas ici ?

Il n'attendit pas la réponse. Il venait de remarquer le jeune homme et, s'adressant à lui, il demanda avec une sorte d'émotion :

— C'est vous, Marcel ?

Celui-ci, surpris, répliqua :

— Oui, c'est moi, monsieur… monsieur ?

L'étranger ajouta :

— M. de Berville, votre…

Des cris l'interrompirent. C'était Victor qui jurait :

— Nom de Dieu, c'est l'pè, pour sûr, c'est l'pè.

Et il se mit à trembler, tandis que ses yeux s'ouvraient démesurément, comme agrandis par une vision horrible.

Césarine murmura :

— Oui, c'est l'pè, pour sûr, c'est lui.

Puis l'apostrophant violemment :

— Qu'èq'vous nous voulez ? V's aviez dit comme ça : « On n'me r'verra pas. » Pourquoi qu'vous revenez ?

Il répondit simplement :

— Je viens chercher mon fils Marcel. N'est-ce pas, Marcel, vous ne refusez pas de me suivre ?

Mais une timidité invincible paralysait le jeune homme. Il avait rêvé une scène plus dramatique une reconnaissance comme elles ont lieu au théâtre. Et tout à coup il se jeta dans les bras de M. de Berville :

— Mon père, mon père, je vous retrouve.

M. de Berville se dégagea doucement et dit avec un sourire :

— Bien, bien, je vois que nous nous entendrons. Apprêtez-vous, je vous emmène.

Césarine bondit entre eux et proféra :

— V's'en aller ? L'emmener comme ça, not' Marcel, not' fils ?

Il répartit, l'air heureux, tout en contemplant ce grand garçon qui vivrait enfin près de lui et dont il ferait un homme.

— Votre fils ! dites plutôt le mien.

Elle s'écria, hors d'elle :

— Vot' fils, c'ti-là ! Non, j'vas tout raconter, mè, tant pis, j'veux pas qu'i parte.

Victor l'arrêta d'un regard et déclara d'un ton doucereux :

— J'dis pas non, j'dis pas non, mais qu'è qui nous prouve qu' v's êtes el pè ?

M. de Berville attribua cette mauvaise volonté au chagrin qu'ils éprouvaient à se séparer de Marcel et, complaisamment, il sortit de sa poche une liasse de papiers.

— Tenez, mon brave, voici les reçus de vos trimestres.

Victor baissa la tête.

— Allons, vite, reprit l'étranger, vite Marcel, il faut se décider, laisse tous tes vêtements, mets ton chapeau et ton pardessus, c'est suffisant.

Le jeune homme obéit. Il y eut un court silence. Puis M. de Berville prononça d'une voix affectueuse :

— Ainsi votre enfant, votre pauvre Charles est mort ?

Victor répliqua sourdement :

— Oui, il est mort, not' éfant.

Une fois prêt, Marcel tendit son front à son père : « Adieu, papa Duramé, » ensuite il embrassa sa mère : « Au revoir, mère Duramé, je vous écrirai bientôt. »

Puis il saisit le bras de M. de Berville, et ils s'en allèrent.

Les deux paysans ne bougèrent pas, anéantis, le cœur brisé. Césarine sanglotait. Victor, farouche, écoutait le roulement lointain de la voiture.

Soudain, il avisa sur la table une enveloppe.

Il l'ouvrit. Elle contenait cinq billets de mille francs. Son regard brilla. Il articula :

— Dis donc, femme, y a d'l'argent.

Césarine ne répondit pas.

Alors, à son tour, il sentit des larmes qui lui emplissaient les yeux. Il laissa tomber l'enveloppe.

Et tous deux, dans la maison déserte, vide pour toujours, ils pleurèrent…

6

— Vous en prison !

— Parfaitement, j'ai fait six mois de prison, s'écria Mourval, un vieil acteur enroué, qui jouait les rôles de domestique au théâtre de notre petite ville de province.

Et il ajouta, comme s'il eût débité une tirade :

— Pensez-vous quelquefois aux sensations que doit éprouver un homme, sur la scène, quand il tient dans ses bras une créature

jeune, fraîche, souvent à moitié nue ? Assurément l'habitude, l'idée qu'on nous observe, et surtout la préoccupation de bien jouer, nous rendent d'ordinaire impassibles, mais il est des jours où certains d'entre nous, des passionnés, des nerveux, frissonnent au contact de ce corps s'attachant à leur corps, à la vue de ces lèvres se tendant vers leurs lèvres. Et certes ils désirent de tous leurs désirs cette comédienne qu'ils sont obligés d'embrasser ; car, après tout, nos baisers sont toujours des baisers, et la chair qui les reçoit est de la chair qui vibre et qui palpite. Et s'il en est, parmi ceux-là, qui aiment cette femme, pensez au supplice de la presser contre soi, et cependant de rester calme, indifférent. Ils la regardent, ils l'entendent, ils l'étreignent, et c'est tout : le spectacle fini, elle s'en va, sans un sourire, sans un adieu, accompagnée de son amant, du premier venu souvent. Et cela chaque soir, pendant des mois… C'est ce supplice que j'ai enduré.

Et le vieux Mourval empoigna le carafon de cognac et s'en versa un plein verre qu'il but d'un trait. Puis il se leva, et d'une voix emphatique, avec des gestes nobles et pompeux et des attitudes à effet, il déclama cet épisode étrange de sa vie :

— J'ai été jadis un grand tragédien, et je puis le dire orgueilleusement, j'ai atteint, dans certaines pièces, les plus grands tragédiens de mon temps. Ma célébrité, hélas ! fut courte, mais elle n'en fut pas moins réelle et méritée. Comment suis-je parvenu si haut, comment suis-je descendu si bas, c'est tout un drame, un drame sublime et grotesque.

Le début en est simple, presque banal. J'étais clerc de notaire à Lillebonne, lorsqu'une troupe de passage vint donner une série, de représenta fions. Je me pris d'un amour violent pour la jeune

première, Lucie Hamel, et je m'engageai. On m'accorda cinquante francs par mois, et les voyages commencèrent.

Longtemps, je ne saurais expliquer pourquoi, je n'osai déclarer ma passion. Une timidité inconcevable me retenait, d'autant plus puérile que, régulièrement, à la sortie, Lucie retrouvait quelque godelureau qui l'attendait et l'escortait. Que de fois je l'ai suivie jusque chez elle, que de fois je me suis posté sous les fenêtres, épiant les ombres, me figurant toutes les phases de cette prostitution. Lorsque l'individu la quittait, une envie monstrueuse me prenait de sauter sur lui ; je suis d'une force peu commune, je l'aurais étranglé.

Des mois, des mois de torture atroces et de jalousies odieuses, j'ai gardé le silence par crainte d'un refus, d'un éclat de rire. Puis, un soir, dans un lever de rideau, je me décidai tout d'un coup. Mon rôle m'obligeait à lui remettre une lettre. Je lui tendis le papier et murmurai bêtement :

— Je vous aime, dites-moi que vous m'aimez aussi…

Elle voulut s'emparer de la lettre, je me reculai.

— Imbécile, fit-elle, impatientée.

Les spectateurs chuchotaient, quelques-uns sifflèrent.

Enfin, hors d'elle, elle s'écria :

— Eh bien, oui, je vous aime.

Après le spectacle, elle se plaignit au directeur, mais on me payait à peine, j'étais utile, et l'on me garda.

Alors elle me montra une haine méchante, une haine de cabotine hargneuse et rancunière. Devant moi elle affectait de raconter ses conquêtes, d'énumérer les bouquets et les cadeaux qu'on lui envoyait, et, à diverses reprises, elle se moqua d'une de ses camarades qui s'était amourachée d'un ténor. Elle ne comprenait pas, affirmait-elle, que l'on pût aimer un de ces hommes-là.

Un moment, j'eus l'idée de m'enfuir, mais le courage me manqua. Et puis une ambition me soutenait ; je remarquais que peu à peu, quand je jouais devant Lucie, ma voix devenait plus assurée, mes gestes plus naturels, mon émotion moins profonde. Aussi je me mis au travail, j'étudiai toutes les pièces de notre répertoire, et j'en déclamais des morceaux entiers, partout, dans la rue, dans le train, dans ma chambre d'hôtel.

Mon espérance se réalisa. Le principal acteur abandonna la troupe. Embarrassé, le directeur demanda si l'un de nous pouvait prendre sa place. Je m'offris, et à défaut d'un autre il m'accepta.

Je fus sublime. La salle se leva pour m'acclamer. Dans les scènes d'amour surtout, j'eus du génie. Je me roulais aux pieds de Lucie, embrassant ses jupes, me traînant, bégayant les vers, pleurant, sanglotant, et de grosses larmes, des larmes réelles, me roulaient sur les joues.

Dès lors, ma réputation était faite, mais je ne pouvais quitter Lucie. Mon talent dépendait de sa vue, de son regard, du son de sa voix. Sa présence seule me donnait de l'ardeur et de l'enthousiasme. Fière de mes succès qu'elle s'attribuait, elle finit par me traiter doucement, en ami, et ne se plaignait pas de la façon un peu sauvage dont je l'étreignais quand mon rôle me le permettait.

Mais je n'obtenais rien, pas une caresse, pas un baiser. Durant un an, la journée chez elle, le soir dans sa loge, je l'ai respirée, entendue, contemplée, sentie, je l'ai vue s'habiller, se coucher ; j'ai employé la force, la jalousie, la prière ; je lui ai offert mon nom : elle est restée implacable, par une sorte d'entêtement, de cruauté instinctive. Se livrant à qui la convoitait, elle se refusait à moi, sans motif, sans le prétexte d'une aversion, sans même chercher d'excuse. « Je ne veux pas, disait-elle, je ne veux pas. »

Cependant on parlait de nous en province, et un jour nous reçûmes une invitation de la municipalité de Lillebonne pour fêter un anniversaire quelconque, l'entrée d'un roi, si je ne me trompe. Le directeur résolut de donner Roméo et Juliette dont une nouvelle adaptation venait de paraître.

D'innombrables affiches couvraient les murs de la ville. À la place d'honneur, le nom du fameux Mourval s'étalait en grosses lettres rouges. J'étais une célébrité locale dont ma patrie s'enorgueillissait ; et la Gazette de Lillebonne publia un long article sur ma vie et sur mes triomphes.

Le soir, avant le lever du rideau, je regardai par une fente de la toile et je distinguai des visages connus, des amis, de nombreuses personnes dont je me souvenais, Au premier rang des loges, les jeunes filles, en robe claire, légèrement entr'ouverte, les filles des grands industriels de la contrée, répandaient comme un parfum d'innocence.

La pièce commença. Or, dans la coulisse, un enfant me remit un billet. Je l'ouvris et je lus : « Si vous jouez bien, cette nuit je suis à vous. — Lucie. »

Alors j'ai été fou. Certes, cette soirée ne fut qu'un long accès de démence. J'ai été jugé, condamné, pourtant j'étais inconscient, par suite irresponsable. Il y a de ces actions que l'on ne commet que sous l'impulsion de la folie, et j'ai été fou, incontestablement fou.

Dès la scène du jardin, j'ai senti en moi des choses étranges. Juliette, drapée de blanc, rêvait, accoudée au balcon, et moi, caché dans l'ombre, la voix tremblante, je déclamais :

« Ô parle, ange des cieux dont la clarté m'inonde,
« Dont les ailes là-haut vont planer sur le monde,
« Et dont l'œil des mortels, sur le nuage blanc,
« Contemple stupéfait le vol étincelant ! »

Il me semblait que tout cela était vrai, que c'était Lucie qui m'attendait toute frissonnante, et que la nuit nuptiale s'ouvrait devant nous, douce et voluptueuse. Et une ardeur violente m'envahissait et me fouettait le sang.

Les tableaux se déroulaient et je parlais ainsi qu'en un songe, oubliant mon existence et luttant avec une énergie féroce, comme s'il se fût agi de mon bonheur lui-même, de mon amour, de ma Lucie.

Oh ! le cri déchirant qui brisa ma poitrine quand j'appris la mort de Juliette. C'était mon aimée qui mourait loin de moi, c'était ma vie qui s'éteignait là-bas. Et je rugissais, le cœur tordu, tout secoué par mes désirs qui jamais ne s'assouviraient.

Une boutique de vieux juif se trouvait près de moi, je frappai, il m'ouvrit et j'achetai du poison.

Puis c'est le cimetière ; au fond de la scène une église se dresse, et des bruits de clochette tintent lugubrement dans le silence de la nuit. Les tombes s'argentent de la pille clarté qui descend du ciel, et sur une grande pierre blanche, toute blanche aussi, Juliette dort de l'éternel sommeil…

« Pour la dernière fois, de sa douce présence,
« Savourez le bonheur ineffable, mes yeux.
« Enlacez-vous, mes bras, en vos derniers adieux,
« Et le sceau du marché qu'à la mort je propose,
« Sur cette lèvre enfin que ma lèvre le pose.
« Viens, guide répugnant, guide amer, poison, viens ;
« De la barque épuisée achève les destins ;
« Ô pilote de ceux qui n'ont plus d'espérance,
« Aux brisants de la mort que ta pitié me lance.
« Il en est temps, buvons. Ma bien-aimée, à toi !
« Un baiser et je meurs. »

Et j'ai bu, et je me suis jeté sur elle, et alors… vous comprenez,…son corps contrôle mien,… j'ai perdu la tête… j'ai tout oublié, Shakespeare Juliette, les spectateurs, les jeunes filles… je ne sais pas comment… j'ai cru que j'étais seul, la nuit, avec Lucie, et… et, malgré ses efforts, sa résistance, ses cris, j'ai baisé sa bouche à pleine bouche, j'ai baisé ses bras nus, ses épaules nues, j'ai déchiré ses vêtements, arraché ses jupes… et j'ai… j'ai essayé… enfin… vous comprenez… n'est-ce pas ?…

J'eus six mois de prison pour outrage public aux mœurs. Je n'ai plus aucun talent… je joue les rôles de domestique…

7

Une heure après son arrivée au château de Beauflanc, chez la marquise d'Estainville, le vieux Chabreuil sortit des mains de son domestique, rajeuni, parfumé, les cheveux et la moustache d'un beau noir, et pénétra dans le salon.

— Venez ici qu'on vous présente, s'écria la marquise.

Elle s'empara de son bras, le conduisit vers deux dames et un jeune homme assis près d'une large baie vitrée, d'où l'on découvrait toute la vallée de la Seine, et prononça en souriant :

— M. de Chabreuil, un camarade de cercle de mon mari, un de ses compagnons de débauche, auquel j'ai pardonné en raison de mon veuvage.

— M Heuzé, côté sagesse et gravité, ma vieille et ma meilleure amie. — M Stifler, côté rire et folie ; il est permis de lui faire la cour : son mari ne vient que le dimanche. — Mon neveu Georges que vous…

Elle s'arrêta. Visiblement Chabreuil ne l'écoutait pas. Manquant à ses habitudes de politesse exquise, il restait immobile, les yeux fixés sur M Heuzé qui le regardait, elle aussi, l'air troublé. La châtelaine, surprise, demanda :

— Vous vous connaissez déjà peut-être ?

Il y eut un court silence, puis le vieillard dit :

— Non, c'est une erreur, une similitude de nom… mais je n'ai pas l'honneur de connaître madame…

On se mit à table. Pendant le dîner, il fut préoccupé. Il montra peu d'esprit et parut ennuyeux. Le repas fini, il arpenta la terrasse en mâchonnant un cigare. Tout à coup une voix interrompit sa promenade : « Henri. » Il se retourna, c'était M Heuzé. Elle reprit tristement :

— Je suis donc bien changée, il n'y a donc plus rien en moi de la femme d'autrefois ?

— Lucienne, Lucienne, balbutia-t-il… il m'avait semblé… et puis… je n'ai pas osé…

Ils se turent, envahis d'une gêne insurmontable. Deux ou trois fois {M Heuzé eut une petite toux sèche provoquée par la fraîcheur de la nuit. Au salon, M d'Estainville chantait. Alors ils rentrèrent et s'installèrent l'un près de l'autre, loin de la lampe.

Et longtemps ils se tinrent là, parlant à peine, tout entiers à ce passé qui remontait soudain à la surface de leur existence. Un à un surgirent les souvenirs ensevelis, lentement ressuscita tout cet amour mort, mort depuis quarante années. Jour par jour, s'écoulèrent les deux mois de printemps où leurs âmes s'étaient mêlées, où leurs chairs avaient frissonné de désir. Et aussi revint l'heure des adieux, avec tous ses détails précis et cruels, cette heure d'héroïsme surhumain où, près de défaillir, se sentant lâches et faibles, ils s'étaient quittés sans même donner à leurs lèvres la joie d'un seul baiser.

M. de Chabreuil murmura :

— Je me souviens si bien… Il y avait un arbre devant la croisée ouverte, un arbre — je ne sais plus lequel — qui égrenait des fleurs blanches, blanches comme des flocons de neige. Sur cet

arbre des oiseaux jouaient. Et il flottait une odeur douce de chèvrefeuille. Vous m'avez dit — je me rappelle même votre intonation — : « Henri, il faut nous séparer… je vous aime trop… j'ai peur… » et comme je demandais grâce, vous vous êtes mise à genoux devant moi et vous m'avez imploré…

Elle, écoutait, son corps chétif perdu dans le fauteuil. La clarté livide de la lampe accusait ses rides et jaunissait encore le parchemin fripé de son visage. De temps à autre sa toux la secouait, et elle serrait un fichu contre sa poitrine. Les dernières paroles de Chabreuil semblèrent l'éveiller. Elle se dressa et, avec un accent de triomphe, elle répliqua de sa voix chevrotante :

— Et vous êtes parti, Henri, vous êtes parti bravement, pour toujours, et c'est ce qui nous permet de parler de notre amour, et de ne pas rougir. Ah ! mon ami, laissez-moi vous remercier, je suis si heureuse, c'est si bon de n'avoir rien à se reprocher, de regarder derrière soi et de ne point voir d'ombre sur le chemin qu'on a suivi. Si nous avions succombé, Henri, avec quelle honte je paraîtrais devant vous. Ces choses-là ne s'effacent pas. Et puis, c'est beau et grand ce que nous avons fait. Une action comme celle-là illumine toute une vie.

Il répondit, l'air songeur :

— C'est vrai, cela vaut mieux ainsi, on se retrouve certes avec un bonheur plus parfait.

Il prit les mains de sa vieille amie et les embrassa respectueusement.

Jusqu'à la fin de leur séjour ils se ménagèrent de longs tête-à-tête qu'ils s'efforçaient, sans trop savoir pourquoi, de cacher à

M d'Estainville et à ses invités. Leurs rencontres avaient ainsi une apparence de rendez-vous qui les ravissait. Chabreuil attendait au coin d'une avenue, Lucienne le rejoignait, essoufflée, un battement au cœur. Et ils allaient vers le bois dont les feuilles commençaient à joncher la mousse des sentiers. Ils marchaient à petits pas, appuyés l'un sur l'autre, elle emmaillotée dans un gros châle en laine, lui enfoui dans son ulster au col relevé. Sur chaque banc il se reposaient. Puis ils continuaient leur route, évoquant le passé avec des phrases lentes et pensives, reconstruisant sans trêve ni lassitude l'histoire minutieuse de leurs deux mois d'amour.

Et ils ne cessaient d'exalter leur sacrifice, ils lui attribuaient le charme de leurs relations actuelles. Il acquit à leurs yeux l'importance d'un acte sublime, un peu surnaturel, et ils se considéraient tous deux comme deux êtres à part, d'une essence spéciale, au-dessus des banalités courantes et des faiblesses de la chair.

Or, la veille de leur départ, ils firent une dernière promenade. La nuit, une belle nuit d'octobre, était claire, et la masse des arbres se reflétait nettement sur les allées et sur les pelouses. Entre les branches, la lune tremblait ; comme bruit, de temps en temps, ce souffle qui agite les feuilles ainsi qu'un frémissement de froid.

Tout à coup, comme ils débouchaient dans un carrefour, des voix s'élevèrent. Ils s'arrêtèrent, masqués par des fourrés, et aperçurent de l'autre côté, assise sur un talus, une femme, et près d'elle, à ses pieds, un homme étendu. Ils reconnurent M Stifler et Georges d'Eslainville. Lucienne voulut s'éloigner, mais Chabreuil la retint et ils restèrent.

D'abord quelques paroles sans suite leur parvinrent, puis ils ne distinguèrent plus rien, et ce fut un murmure très vague qui se mêlait aux bruissements du silence.

Mais ce murmure, faible comme une haleine d'enfant endormi, devint seul perceptible pour eux. Il leur déroba les craquements du bois, les plaintes funèbres des oiseaux, il étouffa tout ce qui clame dans la nuit, ce qui crie, ce qui hurle, ce qui se désespère.

Il leur disait les adorations des amants, les aveux, les prières, les remercîments. Ils devinaient les mots tendres qui remuent le cœur et les mots brûlants qui remuent les sens, tous les mots d'amour qui viennent de l'âme et qui ébranlent les nerfs et désarment les résistances, tous les mots graves et persuasifs que nous suggère la poésie de certaines heures et de certaines situations.

Puis Georges s'agenouilla, saisit les mains de sa maîtresse, et, la tenant à distance, prononça d'une voix haute :

— Regarde-moi, Jeanne, que je te voie m'aimer.

Et, les yeux dans les yeux, ils se regardaient, tout pâles sous la pâleur de la lune.

Puis Jeanne entoura de ses bras la tête du jeune homme, le pressa sur son épaule, le berça, mit sur ses joues, sur son front, sur sa bouche de petits baisers courts et à peine appuyés.

Puis, de nouveau, le murmure monta.

Cette fois, il disait les caresses et les étreintes, et les deux vieillards sentaient comme un parfum d'amour qui s'épanouis-

sait, qui embaumait l'espace et les atteignait de ses émanations grisantes. Des frissons de désir les frôlaient, comme les ondulations d'un fleuve frôlent les roseaux. C'était l'amour. Ils l'aspiraient avec les odeurs troublantes qu'il éparpillait dans l'air. Ils le voyaient se pâmer sur des lèvres jointes et dans des yeux extasiés. Ils l'écoutaient chuchoter là-bas, furtif comme un battement d'ailes.

Et de tout cela il leur venait une sorte d'ivresse physique en même temps qu'un malaise moral, une douleur qu'ils ne cherchaient point à s'expliquer.

Enfin les deux jeunes gens se levèrent. Lucienne et Henri les virent passer près d'eux, lentement, les mains entrelacées, et ils entendirent :

— Jeanne, Jeanne, je t'aime.

Le couple s'éloigna, suivant une allée qui conduisait au château. Les silhouettes se détachaient sur la blancheur du ciel, et parfois elles se rapprochaient, ne formaient plus qu'une ombre indistincte et, dans cette union, semblaient heureuses.

— Rentrons aussi, dit Lucienne, j'ai froid.

Ils traversèrent le carrefour, mais elle fut obligée de s'arrêter.

— Reposons-nous un peu, je ne sais pas ce que j'ai, je ne peux plus marcher.

Elle étendit un manteau et s'assit. Tout son corps tremblait. Sa toux recommença plus âpre, plus déchirante.

Au-dessus d'eux, la lune planait, et il en descendait une lumière froide qui baignait la cime des arbres, s'étalait sur l'herbe

de la clairière, se posait sur des coins de taillis, et emplissait les bois d'une grande paix mystérieuse et tranquille.

Henri s'écria :

— Quelle belle nuit ! une vraie nuit d'amoureux. Elle ne répondit pas, et longtemps ils gardèrent le silence, lui allant et venant, le dos voûté, la marche basse, elle ratatinée sous un monceau de châles, sa petite tête desséchée disparaissant au fond d'une vaste capeline.

Et peu à peu un découragement immense les pénétra, qui glaça leur âme, comme l'humidité du soir glaçait leurs membres. Par lambeaux la scène d'amour qu'ils avaient surprise, se représentait à eux. Ils n'y pensaient point, ils en voyaient les diverses phases, tandis qu'on leur esprit roulaient des idées tristes et de mornes souvenirs. Les choses du passé les assaillaient, non de leur passé commun, mais de leur vie particulière depuis leur séparation. C'était des faits insignifiants ou douloureux, des suites de mois vides, des années entières d'écœurement et d'ennui.

Puis Chabreuil se plaça devant M Heuzé et, découvrant en partie la cause de leur souffrance, il prononça :

— Lucienne, ils sont heureux, ceux-là. Il leur suffit de s'aimer et d'être l'un à l'autre. Qui sait si, plus tard, ils ne se rencontreront pas avec plaisir, comme deux êtres qui ont eu raison d'agir ainsi et qui sont contents d'eux-mêmes !

Elle l'interrompit :

— Ah ! taisez-vous, Henri, taisez-vous ; c'est mal ce que vous dites là, vous n'avez pas le droit de le dire. Ils ont tort, n'est-ce pas, ils ont tort ?

Cette demande acheva d'éclairer Chabreuil, et il s'écria violemment :

— Eh bien, non, ils ont raison, cent fois raison. Ils m'ont remué, ces enfants, ils m'ont fait entrevoir le fond de mon âme, le fond de votre âme aussi, débarrassées de tout ce que nous y avons accumulé d'illusions, depuis quarante ans, de mensonges et de faussetés depuis ces quelques jours.

Et il s'exclama en appuyant sur chaque syllabe :

— Car nous mentons, Lucienne, nous mentons et nous le savons maintenant. Tenez, soyons francs.

Elle joignit les mains, comme si elle eût imploré sa pitié, mais il continuait d'une voix dure :

— Qu'y a-t-il derrière vous ? Rien. Tout ce que vous vous rappelez est futile, mauvais, banal. Tous les êtres que vous avez connus n'ont laissé dans votre mémoire aucune empreinte. Votre mari ? Vous ne l'avez pas aimé. Sa mort ? Vous n'en avez pas souffert. Vous avez vécu seule. Pas une fois vous n'êtes sortie de cet isolement, de la cellule où chacun de nous est cloîtré. — Moi, de même. J'ai mangé, j'ai bu, j'ai dormi. Après ? Rien. Chez l'un et l'autre, des deuils, des fâcheries, de nouvelles connaissances des changements de domicile, et c'est tout. Mais une partie de notre vie sur laquelle nous nous attardions avec joie, une année, une semaine, un jour même, que nous évoquions en ses moindres détails, cela n'est pas.

Très lentement, il ajouta.

— Une fois, une seule fois, en plus de soixante cinq ans d'existence, nous aurions pu échapper à notre solitude, nous créer un

beau souvenir pour notre vieillesse, nous préparer, pour l'heure où nous mourrons, une de ces pensées douces qui consolent et qui apaisent. Et nous ne l'avons pas fait.

Il saisit brusquement Lucienne par le bras, approcha son visage tout près du sien, et il lui dit d'un ton haletant :

— Tenez, Lucienne, jurez-moi que vous ne regrettez pas d'avoir accompli votre devoir. Jurez-moi que jamais dans le secret de votre conscience, dans cet arrière soi-même, qu'on n'ose pas s'avouer à soi-même, jurez-moi que jamais vous n'avez eu de regrets en songeant à ce qui aurait pu être…

Elle se taisait, affaissée, misérable, infime, pareille à un petit paquet de vêtements, jeté sur l'herbe.

Sans plus s'occuper d'elle, il déclara :

— Eh bien, moi, souvent, très souvent, j'ai des remords, vous entendez, Lucienne, des remords de ma vertu, comme un coupable de son crime. Pour l'homme, l'amour est la seule vraie, la seule absolue jouissance, et cette jouissance, nous l'avons repoussée. Pourquoi ? Par un enthousiasme niais, par un besoin de sacrifice ridicule, pour des mots, pour des bêtises enfin !… Ne pas être heureux quand on le peut ! le plaisir que l'on cherche tant et qu'un hasard vous met là sous la main, le rejeter ! quelle folie !… Aujourd'hui, au lieu de parler de nos voluptés, de nos nuits, de ces années de notre existence qui auraient pu se mêler, se fondre, être parfumées de baisers et de caresses, nous parlons de devoir accompli, d'abnégation, de pureté, d'honneur… C'est beau d'avoir toujours le mot « devoir » à la bouche, mais un peu de bonheur dans le cœur vaut mieux…

Une brume épaisse mouillait la terre. Du haut des arbres tombaient les bruits inquiétants des feuilles qui dégringolent. Des choses suintait une grande mélancolie.

Chabreuil articula, d'une voix rêveuse :

— C'est fini, fini. Bientôt nous mourrons, et nous mourrons sans nous être appartenus, nous mourrons sans rien connaître, puisque nous ne connaissons pas l'extase des corps qui se désirent et qui se possèdent. Quelle torture !.. Nous nous aimions bien cependant, Lucienne, n'est-ce pas ?... Et tant d'amour perdu... Tenez... je me souviens autrefois, j'ai passé une semaine chez vous, et le soir, avant de vous quitter, je vous regardais de longues minutes ; puis, vous partie, je fermais les paupières, je gagnais ma chambre à tâtons, je me déshabillais, et je me couchais dans l'obscurité pour que rien, après votre image, ne pût frapper mes yeux.

Il se glissa vers elle et tendrement murmura :

— Ah ! mon amie, dites-moi que vous regrettez votre jeunesse, votre passion, votre folie, que c'eût été délicieux d'être l'un à l'autre, délicieux d'en parler...

Ils s'étreignirent avec rage, comme s'ils eussent voulu réparer leur passé, mais leurs bras retombèrent découragés.

Et Lucienne, écrasée, la figure entre ses mains, sanglotait doucement, avec des convulsions qui remuaient son pauvre petit corps, tandis que, debout près d'elle, sous la clarté de la lune, le vieillard pleurait.

Puis elle se releva et ils partirent. Et dans l'allée du château leurs silhouettes marchaient, très écartées, sans jamais se rap-

procher, avec un air de tristesse et de désunion.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Des_couples. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.